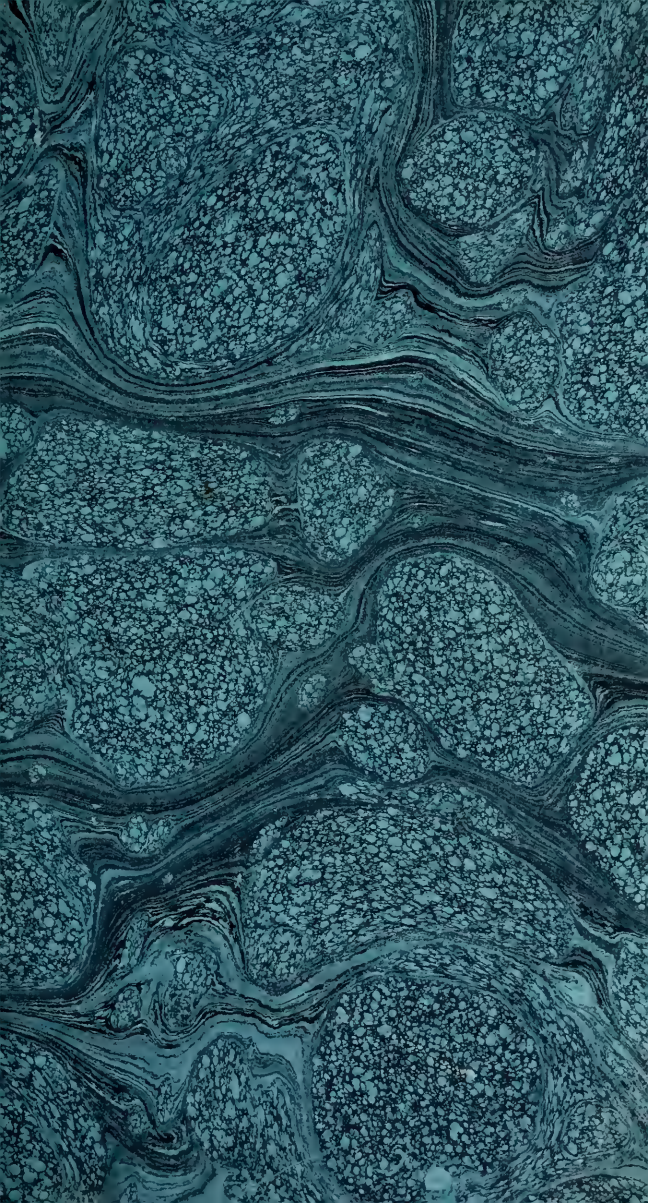
PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books



260.-

VOYAGE

DE

ROBERTSON.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/voyagederobertso00robe

VOYAGE

DE

ROBERTSON,

AUX TERRES AUSTRALES,

traduit ſur le Manuſcrit Anglois.

A AMSTERDAM

MDCCLXVI.

VOYAGE
DE
ROBERTSON,
AUX TERRES AUSTRALES;
traduit sur le manuscrit Anglois.

AU commencement du regne de la Reine Elisabeth nous ne connoissions l'Amérique que par les relations de quelques *Avanturiers* (*a*). Les trésors que les Espagnols apportoient continuellement de cette partie du monde nouvellement découverte, ceux que Philippe II. avoit envoyés à Londres lorsqu'il devoit épouser la Reine Marie, ceux qu'il répandit ensuite en France pour y fomenter des troubles à la faveur desquels il espéroit y étendre sa domination; & dans les Pays-bas, pour y détruire l'usage du droit naturel de la liberté que sa tyrannie

(*a*) C'est le nom que les Anglois donnent aux navigateurs qui ont fait des découvertes ou fondé des plantations.

traitoit de révolte ; les idées enfin d'un grand commerce dont nous commencions à nous occuper, firent naître parmi nous le goût le plus vif pour les découvertes, & pour former des établiſſemens aux côtes d'Afrique & à l'Amérique.

Dans le même tems le Chancelier Bacon publioit que la mer eſt une eſpece de Monarchie univerſelle, que la nature ſemble avoir donnée en dot à la Grande-Bretagne qui tôt ou tard doit avoir les tréſors de l'Inde en ſa diſpoſition. Nous avions déja d'auſſi bons marins qu'aucune autre nation ; & nous primes ce que diſoit le Chancelier, pour un juſte reproche fait à la nation. Parurent auſſitôt parmi le grand nombre de reſpectables patriotes qui vouloient ſe diſtinguer pour l'honneur & l'avantage de la nation, le Chevalier Raleigh & le Chevalier Drake. Le premier qui avoit un grand crédit auprès de la Reine Eliſabeth, fit armer deux vaiſſeaux pour

l'Amérique ; ce qui détermina le Chevalier Drake qui en avoit auſſi fait armer deux autres pour les commander lui-même, à porter ſes vues du côté des iſles qui devoient ſe trouver dans les mers au ſud de l'Amérique, & à s'attacher à la découverte des Terres Auſtrales. Il conçut le projet hardi, & peut-être téméraire, mais digne d'un Anglois, d'être l'Auteur de la découverte d'un nouveau Monde, plus grand encore & peut-être plus riche que celui qui étoit déjà connu.

Quoique fort jeune alors, j'avois déja acquis de l'expérience dans la navigation : j'avois fait pluſieurs voyages aux côtes d'Afrique ; j'avois même ſouvent commandé des barques qu'on envoyoit à la découverte le long des côtes, ou remonter les rivieres pour faire la traite de la poudre d'or ; & le Chevalier Drake me trouva aſſez de connoiſſance de la navigation, ſur-tout de la partie qui a pour

objet les découvertes qui étoient le but principal de ſon entrepriſe, pour me faire Lieutenant de l'*Eliſabeth* qui étoit le vaiſſeau qu'il montoit.

Nous mimes a la voile & ſortimes de la Tamiſe le 10 Juillet 1585. Après avoir relâché à différentes côtes du nord de l'Amérique & reconnu enſuite quelques iſles dans la mer du ſud, nous entrâmes le 10. Décembre de la même année dans St. Domingo, riviere du Chili, où nous trouvâmes toute ſorte de rafraîchiſſemens, & dont l'air très-ſain rétablit fort promptement nos malades. Le Chevalier Drake y fit conſtruire une barque propre à entrer dans les anſes du continent que nous cherchions, & dans les rivieres, afin de pouvoir approcher des côtes, ſans faire courir à ſes vaiſſeaux les riſques des bancs, des rochers ou des bas-fonds, les ſeuls riſques à craindre dans ces mers pacifiques.

Nous remîmes à la voile le 5 de Janvier ſuivant. Après un mois de na-

vigation à l'oueſt du Chili, nous découvrimes des pointes & des caps, & nous approchâmes d'une terre que le Chevalier Drake prit pour un continent, où il jetta l'ancre, & me donna le commandement de la barque avec dix hommes & des vivres, avec ordre de parcourir les côtes juſqu'à ce que j'euſſe trouvé quelque port ou havre commode, ou quelques habitans. J'avois des vivres pour 15 jours; c'étoit le terme preſcrit pour rejoindre les vaiſſeaux.

Après avoir parcouru une côte déſerte pendant le premier jour, il s'éleva à l'entrée de la nuit un vent de terre qui nous jetta en pleine mer, accident qu'il me fut impoſſible de prévenir, parce qu'on avoit négligé de me donner une ancre. Nous nous trouvâmes le lendemain hors de la vue des côtes, & nous navigeâmes pendant dix jours preſque au gré du vent, & ſans aucune direction déterminée. Mon équipage murmuroit déja, & je

n'étois pas ſans inquietude, lorſque nous aperçumes des ſignes de terre. Nous crumes reconnoître d'abord la côte d'où nous étions partis, lorſqu'en peu de tems au lieu d'une côte ſtérile & déſerte, nous vimes un pays riant, une terre qui s'élevoit en amphithéâtre, couverte d'arbres, de prairies & de beſtiaux. Je ne doutai point que cette terre ne fût habitée, & je ne me trompai pas. Nous étions à l'embouchure d'une belle riviere dans laquelle je fis entrer la barque & la fis amarrer à un arbre.

C'eſt ici que j'entrai dans un nouveau monde, ſéparé par des mers immenſes du monde d'où je venois; & ce monde d'une vaſte étendue, inconnu juſqu'à ce moment au monde que nous habitons, le ſera peut-être encore pendant bien des ſiecles, malgré le récit que je fais ici de mon ſéjour chez la premiere, la plus nombreuſe, la plus puiſſante de ce monde inconnu, & la plus heureuſe, la plus

reſpectable nation de tous les mondes de l'univers. (*a*)

Je deſcendis ſeul à terre, précaution que j'avois ſouvent priſe aux côtes d'Afrique, pour ne point effaroucher les habitans que je comptois rencontrer. Nous étions dans la belle ſaiſon, dans le plus beau climat. J'ignorois encore que dans ce pays la ſaiſon eſt toujours belle. Je pris avec moi une aſſez grande quantité de marchandiſes pour faire des préſens; ſçavoir, des couteaux, des ciſeaux, de petits miroirs, des ornemens de verre & de cryſtal &c., & je marchai avec confiance ſur les bords de la riviere, preſque toujours à la vue de ma barque, environ un demi-mille, juſques à une avenue à quatre rangs d'arbres qui aboutiſſoit à la riviere. J'entrai

(*a*) Je pourrois indiquer la route qu'il faudroit ſuivre pour arriver chez cette nation auſſi ſûrement & auſſi promptement qu'aux côtes d'Eſpagne dans la mer du ſud: je dirai à la fin de mon journal les raiſons qui m'obligent de garder le ſilence ſur ce ſujet.

dans cette avenue qui formoit un berceau couvert & conduiſoit à une habitation qui me parut plus grande & plus belle que le plus beau château d'aucun Lord d'Angleterre. J'aperçus bientôt dans une contre-allée deux hommes & deux femmes, qui paroiſſoient prendre le plaiſir de la promenade, & un peu plus loin derriere eux cinq ou ſix hommes qui avoient auſſi l'air de ſe promener. Comme je m'avançois ſans empreſſement & ſans embarras, je vis avec un grand plaiſir & une grande eſpérance d'être bien reçu, que je ne donnois à ces habitans qu'un peu d'étonnement ſans aucun mélange d'inquiétude. Je crus arriver chez un grand Seigneur d'Angleterre, que je rencontrois à la promenade à la porte de ſon château, lorſque je vis l'un de ces deux hommes appeller un de ceux qui étoient derriere, qui accourut auſſitôt; il me parut recevoir comme un domeſtique, avec reſpect, les ordres de ſon maître.

Il

Il vint immédiatement au devant de moi, la tête découverte, me fit une inclination profonde, me parla, & comme il vit bien que je ne l'entendois pas, il me fit ſigne avec beaucoup de douceur, de le ſuivre.

Je le ſuivis avec un empreſſement mêlé de joie, qu'il me parut obſerver avec plaiſir. Celui dont il exécutoit les ordres, s'étoit arrêté avec ſa compagnie, & ſembloit m'attendre. Dès que je fus proche de lui, il fit quelques pas au devant de moi comme pour recevoir un étranger de quelque conſidération; me prenant par la main avec la démonſtration d'une joie vive & d'une grande bonté, il me préſenta aux deux femmes & à l'autre homme, avec une politeſſe & un air noble infiniment plus touchant que tout ce que j'avois jamais vu à Londres parmi les Seigneurs qui ſe piquent le plus de ſçavoir vivre. Je fus également bien reçu de ces femmes & de cet homme. Ils ſe mirent

dans l'inſtant tous quatre autour de moi, m'examinant & parlant beaucoup, riant aſſez ſouvent, les femmes ſurtout, ſans doute de mon maintien, de mon embarras, peut-être de mon vétement ; mais leurs regards, leurs yeux ne me diſoient rien que d'obligeant. J'étois pénétré de reſpect, car le maintien de ces Dames & de ces Meſſieurs m'en inſpiroit infiniment; & tranſporté de joie & de reconnoiſſance, je voulus leur en donner des témoignages ſenſibles en ouvrant mon ſac de peau, où étoit mon tréſor, pour offrir mes préſens. Je préſentai tout ce que j'avois aux deux Dames qui examinerent tout piece par piece ſur un banc très-commode qui étoit près de cet endroit, où elles s'aſſirent pour tout voir plus commodément. Les miroirs me parurent les intéreſſer plus que tout le reſte, qu'elles regardoient avec plus de curioſité que d'affection. Il me ſembloit que les deux hommes n'é-

toient occupés qu'à plaiſanter les deux Dames, dont la curioſité paroiſſoit être pour eux un ſpectacle intéreſſant. Leurs ſoins, leurs attentions pour ces Dames me faiſoient juger qu'elles étoient leurs femmes, car je leur trouvois trop de réſerve & de modeſtie pour les croire leurs maîtreſſes. Ces deux Dames d'ailleurs jeunes, bien faites & d'une beauté raviſſante, étoient miſes très-ſimplement. Une étoffe légere de ſoie de diverſes couleurs, les couvroit depuis le cou jusques ſur les pieds, mais ne laiſſoit voir que leur taille & leurs mains. Elles n'avoient point de coëffure, ni d'autre ornement à leur tête que leurs cheveux, ce qui me parut une parure bien ſupérieure à celle de nos plus grandes Dames de Londres. Elles paroiſſoient n'avoir que vingt ans; & leurs maris, car ils l'étoient en effet, ne paroiſſoient pas en avoir plus de vingt-cinq ou trente. Ceux-ci étoient vétus à peu de choſe près comme les Polo-

nois, à l'exception qu'ils n'avoient ni barbe ni mouſtache, mais de fort beaux cheveux noués par derriere avec un ruban. Leur taille étoit très-avantageuſe, leur air doux & très-noble, leur peau blanche comme celle des Européens. Si j'avois jugé par ces quatre perſonnes de toute la nation, je ne me ſerois pas trompé. Les hommes & les femmes chez cette nation nombreuſe, ſont également bien partagés des dons de la nature, même dans le peuple.

Tant de nobleſſe & tant de bonté m'annonçoient des Seigneurs du pays, & une grande élévation de ſentimens. Je perdis en un moment la haute opinion que j'avois de la ſupériorité d'un Européen, ſurtout d'un Anglois, ſur les autres nations du monde. Je devins modeſte, & même un peu timide. Je me trouvois pauvre, & j'étois honteux intérieurement du peu de valeur de ce que je venois d'offrir. J'aurois bien voulu avoir alors mes dix matelots auprès de moi pour relever

par la préſence d'une troupe à mes ordres, l'idée peu avantageuſe que je craignois de donner de ma nation. Mais ne pouvant ni me faire entendre, ni me retirer brusquement, je n'avois aucun moyen de faire venir mon monde. La nuit approchoit; je me réſolus à faire accepter mes préſens, pour me retirer enſuite en demandant la permiſſion de revenir. Il m'étoit bien impoſſible de prévoir les événemens qui ſuivirent, & les traitemens auxquels j'étois deſtiné: il fallut bientôt changer de réſolution.

Je m'addreſſai à celui des deux hommes qui m'avoit fait appeller, je lui montrai les deux Dames qui étoient fort occupées des miroirs; je lui fis porter enſuite la vue ſur toutes mes marchandiſes qui étoient étalées ſur le banc, & immédiatement de nouveau ſur les Dames; je pris enſuite ſa main, en m'inclinant, que je portai ſur mon cœur, & que je preſſai vivement. Je fus entendu, & bientôt des Dames

mêmes & de ſon ami; il m'embraſſa, appella le même homme qu'il avoit envoyé au devant de moi, qui par ſon ordre remit tout dans le ſac qu'il emporta tout de ſuite au château. Mon préſent, accepté de ſi bonne grace, avoit acquis dans mon idée un nouveau mérite encore par la ſatisfaction que les Dames s'efforçoient de m'en marquer. Je ne me poſſédois pas de joie. Dans une eſpece de tranſport je m'aviſai de parler; dans l'inſtant une des Dames fit ſemblant de ſe grater pour ſe boucher les oreilles. Dès que je m'en aperçus, je parlai Allemand; l'autre me marqua avec la même politeſſe, le même déplaiſir; j'en eus moi-même infiniment de leur en avoir cauſé par mon étourderie. Car je devois bien penſer ſi j'avois réfléchi avant que de parler, qu'on ne pouvoit entendre dans ce pays ni l'Anglois, ni l'Allemand. Cela me fit naître une idée qui répara fort promptement le mal que j'avois fait aux oreilles déli-

cates de ces Dames. Je parlai François, je vis que cette langue ne déplaisoit point, quoiqu'elle ne fût pas mieux entendue; je m'aviſai enfin de parler Italien; je vis que les hommes m'écoutoient plus volontiers, & les Dames me marquerent leur joie en frappant des mains; ce qui me fit faire la réflexion que les femmes ſont femmes dans tous les mondes. Celles-ci n'entendoient pas plus l'Italien que les trois autres langues, mais l'amour a inventé la langue Italienne, l'a cultivée & perfectionnée; & l'amour étend ſon empire de l'un à l'autre pole. J'obſervai d'ailleurs que la langue Italienne avoit beaucoup de rapport avec la leur. Ils articuloient bien toutes les Syllabes, & leur accent & leur prononciation étoient à peu près les mêmes; ce qui m'a été dans la ſuite infiniment utile pour apprendre fort promptement leur langue, que j'ai trouvée auſſi riche, auſſi agréable & auſſi facile à apprendre que l'Italien,

Je compris à quelques paroles que dit une des Dames en quittant le banc où elles étoient assises, qu'elle proposoit de quitter la promenade : le même homme que j'avois pris depuis quelques momens pour le maître du château & qui l'étoit en effet, me prit par la main, & me montra de l'autre, de l'air le plus noble & le plus obligeant, le château, où il me fit entendre qu'il vouloit me conduire, & me tint la main assez long-tems pour qu'il me fût également impossible de méconnoître son invitation & de m'y refuser.

En entrant dans un magnifique salon je fus frappé de la beauté de deux autres femmes plus jeunes que les deux premieres, mises dans le même goût, avec le même air de propreté & la même modestie, qui vinrent au-devant de nous, embrasserent avec une grande démonstration de joie le maître de la maison & les deux premieres Dames ; elles étoient accompagnées

d'une Dame qui avoit l'air un peu plus âgé que toutes les autres, mais un maintien très-noble, très-décent, à laquelle on marquoit beaucoup d'égards. J'eus encore un nouvel examen à soutenir ici, mais sans aucune importunité & toujours également accompagné, comme le premier, de marques de douceur, de confiance & de bonté.

Les ornemens de l'architecture & de la sculpture régnoient par-tout dans cette maison. Les meubles en étoient très-propres & très-commodes. Quel fut mon étonnement en voyant des glaces de tous côtés, de huit ou dix pieds de hauteur sur trois ou quatre de large! Je me rappellai alors avec confusion le présent de mes petits miroirs, & la curiosité des Dames, à laquelle je ne pus rien comprendre. J'eus bien plus à rougir encore d'avoir osé leur offrir mes autres bagatelles, lorsqu'on me fit passer dans une autre sale où le souper étoit

ſervi. Je me crus tranſporté dans le palais des premiers Pairs de la Grande-Bretagne. C'étoit le même ordre, la même propreté ; un pareil nombre de domeſtiques pour ſervir, des ſieges commodes: tout me paroiſſoit à l'Européenne, à cette différence près qui m'éblouit: les plats, les aſſiettes, les couverts, tous les vaſes néceſſaires étoient d'or, travaillés avec beaucoup d'art, & le linge, d'une toile de coton de la plus grande beauté.

Taumelli, (c'eſt ainſi que j'entendis nommer le maître de ce palais, qui devenoit inceſſamment pour moi un palais enchanté, on ajoûtoit à ſon nom un autre nom que j'ai ſçu dans la ſuite correſpondre à celui de Milord, ou Seigneur:) Taumelli s'apperçut, car il étoit attentif à tous mes mouvemens, de mon étonnement, & que je marquois la plus grande admiration. Il donna des ordres à un de ſes gens qui lui apporta des vaſes d'ar-

gent, des plats, des assiettes également bien travaillées, & me fit comprendre en me les faisant voir & me montrant en même tems les domestiques, que c'étoit en argent que ceux-ci étoient servis. C'étoit en effet une des grandes distinctions établies entre les maîtres, les domestiques & le peuple.

Je fus bien plus frappé d'admiration lorsque j'osai lever les yeux sur les deux jeunes Dames que je n'avois pas encore vues à la lumiere, car il étoit presque nuit lorsque je leur fus présenté dans le salon. Elles avoient également la tête ornée de diamans dont le moindre auroit valu à Londres plus de deux mille pieces. Celle que je pris pour l'aînée, avoit une bague d'un seul gros diamant d'une grande beauté, & l'autre portoit à son doigt un rubis à peu près de pareille grosseur. Je me crus chez une nation livrée à l'excès du plus grand luxe. J'étois dans une grande erreur, il n'y

avoit pas plus de luxe dans l'uſage de cette vaiſelle d'or & d'argent qu'il y en a à Londres dans l'uſage de la vaiſſelle d'étain de Cornouaille; & cette quantité de diamans qui ornoient la tête de ces deux jeunes femmes, n'étoient pas plus un luxe dans ce pays que le ſont dans le printems à Tumbridge les fleurs cueillies dans la prairie, dont ſe pare une bergere. Ces deux femmes me parurent encore plus belles à la clarté d'un grand nombre de bougies qui éclairoient la ſalle, & ſi j'avois eu une pomme à donner à la beauté, je l'aurois partagée en deux. Je me trompois pourtant; je ne conſultois pas mon cœur qui bientôt ſe laiſſa enchaîner par l'une des deux pour toujours.

J'étois trop occupé pour me livrer au plaiſir de la table. Le ſouper étoit propre, de bon goût, mais frugal, du gibier excellent, mais en petite quantité, de la volaille de même & des légumes. On ſervit un deſſert com-

posé de toute sorte de fruits exquis; & trois corbeilles d'or remplies d'Ananas, de Citrons & d'Oranges, repandoient dans la salle le parfum le plus agréable. Ces trois corbeilles n'étoient là que pour l'agrément; car on n'y toucha point. Le Seigneur Taumelli ainsi que les Dames m'offroient de tout, avec des graces & un air noble qui m'enchantoient. C'étoit à qui marqueroit plus de gayeté, & de cette gayeté honnête qui fait les délices de la société; je croyois la partager avec eux, tant elle me paroissoit naturelle.

Je fis entendre enfin au Seigneur Taumelli qu'il étoit tems que j'allasse rejoindre mes gens; ce qui me fut refusé, mais d'une maniere si obligeante, que je fus contraint de penser qu'il ne me refusoit de m'y faire conduire, que par la crainte que je ne fusse exposé à errer inutilement pendant toute la nuit. J'insistai, mais voyant que mon dessein l'affligeoit, je

cédai à ſes inſtances, je reſtai. Dès qu'il ſe crut aſſuré de ma réſolution, il me prit par la main, me conduiſit dans une chambre, où il me laiſſa avec un de ſes domeſtiques, après m'avoir embraſſé. Le domeſtique prépara le lit qui étoit trés-beau, auſſi propre & auſſi bon que ceux des premieres maiſons de Londres, & me montra ſur un des ſieges de la chambre, des habits de ſoie à l'uſage du pays, voulant me faire entendre que j'étois le maître de m'en ſervir, & ſe retira.

Il étoit onze heures du ſoir: j'avois beſoin de prendre du repos, mais bien plus encore de réfléchir ſur le pays où je me trouvois, ſur tout ce que j'en avois déjà vu, ſur les eſpérances que je pouvois en concevoir & ſur ce que j'avois à faire. L'accès facile, humain, aimable, que j'avois trouvé dans les premiers habitans que le hazard m'avoit fait rencontrer, la beauté de leur figure, la propreté de leur

demeure; la recherche de leurs ameublemens, de leurs vétemens, leur façon de vivre polie, honnête entre eux & à l'égard d'un étranger; leur douceur, leur air noble & toujours gai; le nombre de leurs domeſtiques; tout me paroiſſoit ſupérieur à ce qu'on pouvoit trouver dans les palais de nos Princes Européens. Je ne voyois partout que des preuves de bonne éducation, de bonnes loix, de bonnes mœurs, & une bonté de cœur & de caractere que l'éducation & les meilleures loix Européennes ne donnent point. Le ſervice de la table, les portes, les fenêtres, les ſerrures, la conſtruction du château & ſa diſtribution intérieure, des pendules, des montres, des glaces plus grandes que les nôtres, les diverſes étoffes de ſoie que portoient les maîtres, & celles de coton ou mélangées de ſoie & de coton, toutes de diverſes couleurs très-vives & d'un beau deſſein, dont les domeſtiques étoient vétus, m'an-

noncoient le ſéjour des arts portés à leur plus haut dégré de perfection ; & des pierreries ſi belles, en ſi grande quantité ſur la tête des jeunes femmes, l'or répandu par-tout avec profuſion, m'aſſuroient que j'étois dans le pays le plus riche de l'univers.

J'étois tenté quelquefois de prendre pour un rêve ce que je venois de voir. Si j'avois cru aux ſorciers, comme c'étoit la mode alors en Europe, même parmi les Grands, j'aurois pris tout ce qui venoit de m'arriver, pour une illuſion dans laquelle quelque génie aérien m'avoit tranſporté & m'entretenoit pour ſon plaiſir ; mais j'étois trop frappé, pour me laiſſer aller à cette idée, d'une réalité dans laquelle je ne voyois tant de merveilleux, que parce que j'inſiſtois trop ſur la comparaiſon de ces habitans, de leur demeure & de leurs mœurs, avec ma patrie, à laquelle je ne croyois pas qu'aucune nation pût ſe comparer. Pour réfléchir avec plus de jugement, pour

mieux connoître les mœurs & les usages des habitans de cette terre, & sçavoir en profiter, je commençai par rejetter ici cette bonne opinion que tout le monde porte avec soi dans les pays étrangers, & sutout nous autres Anglois.

Ces habitans sont doux & honnêtes, car leur politesse, surtout à mon égard, ne pouvoit être que l'expression du sentiment, de la bonté de l'ame; & cette douceur, disois-je, est sans doute une qualité naturelle à l'homme, qu'il ne perd ensuite que par le vice de son éducation. Car l'homme ne vient point au monde avec un poignard à la main. L'or & les pierreries sont des productions de la nature, ainsi que la soie, les glaces & les teintures, ou les drogues qui servent à les former; c'est dans son sein que tous les arts ont leur véritable source; c'est la nature qui les développe, qui nous enseigne les différens moyens de tourner toutes ses

productions à nos usages ; & à nous rendre, par le meilleur emploi possible de ses présens, la vie plus commode & plus agréable. Pourquoi les arts, toutes les connoissances utiles, les sciences mêmes, n'auroient-elles pas fait les mêmes progrès dans ce continent, qu'en Angleterre ? Les terres inconnues ne sont-elles habitées que par des hommes farouches, sauvages ou féroces ? Et seroit-il impossible de trouver quelque partie de la terre, habitée par des hommes meilleurs que les Européens ? Mais comment concilier ici des mœurs si douces, qui annoncent presque toutes les vertus, avec le luxe excessif que je voyois ? Le luxe n'est-il pas le pere de tous les vices, le destructeur des mœurs & des empires ? On verra dans la suite que j'aurois été dans une grande erreur, si j'avois pris tout ce que j'avois vu & ce que je devois voir encore, pour le luxe qui corrompt les mœurs. Je m'endormis enfin, ce-

pendant avec un peu d'inquiétude pour ma barque que j'avois quittée à cinq heures & à laquelle j'avois un peu trop négligé de donner de mes nouvelles, bien réſolu de la rejoindre le lendemain de bon matin.

Je dormis juſqu'à huit heures. Dès que je fus hors du lit, un domeſtique qui étoit à la porte de ma chambre attendant mon lever, entra, me montra de nouveau les habits à l'uſage du pays qu'on m'avoit préparés, & du linge blanc. J'acceptai le linge, & pendant que je m'habillois, le domeſtique alla avertir ſon maître, & chercher le déjeuné. Il revint bientôt, & plaça ſur une table pluſieurs vaſes d'or de différentes formes, des taſſes & des ſoucoupes d'une terre cuite ou vitrifiée, déjà connue en Europe ſous le nom de porcelaine de la Chine, mais infiniment plus belles par leur forme, le deſſein & la vivacité des couleurs. Dans l'un des vaſes d'or étoit du thé dont on avoit déja apporté l'uſage de

la Chine en Angleterre, & dans l'autre du caffé, dont le commerce du Levant avoit encore introduit l'uſage depuis peu. Un autre vaſe contenoit du lait, & un autre du ſucre blanc comme la neige. Le Seigneur Taumelli entra immédiatement & me préſenta ſucceſſivement du thé, du caffé & du lait. Je pris du thé & du caffé au lait, l'un & l'autre d'un dégré d'excellence inconnu en Europe.

Le déjeuné fini, le Seigneur Taumelli qui ſe doutoit bien de mon inquiétude, me prit par la main pour ſortir en me montrant le côté de la riviere; il me parut curieux de voir ma barque & mon équipage, & déſira de m'accompagner. Nous nous mimes en marche, ſuivis de pluſieurs de ſes gens, par ſon ordre, ou attirés par la curioſité. La chaleur n'étoit point trop grande, nous marchions d'ailleurs preſque toujours ſous des berceaux de verdure. Nous cherchions envain des yeux ma barque,

nous ne la découvrimes point ; nous arrivâmes enfin, après une heure de marche, auprès de l'arbre où je l'avois fait amarrer dans une petite anse. Elle étoit partie. Je ne pus m'empêcher d'en montrer la plus grande inquiétude, & pendant que je promenois ma vue de tous côtés sur l'embouchure de la riviere, le Seigneur Taumelli regardoit autour de l'arbre où je l'avois fait arrêter, comme à celui auquel la barque avoit été amarrée. Il me tira par le bras, & me fit remarquer une boëte de fer-blanc sur un petit tas de pierres au pied du même arbre. J'ouvris cette boëte, qui par l'événement ne fut pas pour moi la boëte de Pandore : j'y trouvai un papier écrit contenant ce qui suit : *Après vous avoir inutilement cherché le long de cette riviere hier au soir & ce matin, la crainte que vous ne soyez retenu par violence, de n'être pas assez forts pour nous engager plus avant dans le pays, & enfin la nécessité de conserver des vivres*

pour notre retour, nous ont déterminés à remettre à la voile & à aller rejoindre le Chevalier Drake dans l'eſpérance de le porter ſans peine à venir avec ſes vaiſſeaux à l'embouchure de cette riviere, & voir un pays dont l'aſpect eſt ſi beau, l'accès ſi facile, que nous croyons bien habité & riche. Ainſi nous comptons vous revoir bientôt & former ici quelque heureux établiſſement, ſi les habitans ſont doux & traitables.

J'eus un déplaiſir bien ſenſible du parti précipité que mes gens avoient pris ; c'étoit ma faute ; je ne devois pas laiſſer paſſer la journée entiere ſans leur donner de mes nouvelles. Le Seigneur Taumelli m'avoit fait boire tout d'abord dans la coupe de Circé ; & j'avois enſuite entendu le chant des Syrenes. Ce furent-là mes premieres réflexions. Je me livrois à l'inquiétude & à la plus grande triſteſſe, lorſque les ſoins & les careſſes du Seigneur Taumelli me firent eſpérer que ſans être auſſi ſage qu'Ulyſſe, je ſerois

plus heureux. En effet je devois paſſer mes jours dans le plus beau de tous les pays, le plus riche, le plus fertile, ſous le plus beau ciel, le plus beau climat, chez la nation la plus aimable, chez une nation qui jouiſſoit de tout ce qu'on a dit du ſiecle d'or; & pour comble de félicité, je devois être bientôt & pour toujours l'amant & l'époux de l'une des Syrenes qui m'avoient enchanté, & préciſément de celle qui m'avoit fait une impreſſion que je n'avois pas eu le tems de démêler encore.

Le Seigneur Taumelli voulut ſçavoir ce que portoit l'écrit trouvé dans la boëte. Il m'avoit marqué de l'étonnement en voyant ſur ce papier de l'écriture. Il n'étoit pas ſurpris de l'uſage que mes gens en avoient fait pour m'inſtruire de leur départ, mais de ce que nous en connoiſſions l'uſage qui lui étoit fort familier, ainſi qu'à toute ſa nation. Je m'efforçai de lui faire entendre qu'ils étoient allés re-

joindre le Chevalier Drake qui commandoit deux vaiſſeaux ; qu'il avoit relâché à une côte inconnue, d'où il m'avoit envoyé à la découverte ; que j'étois le premier commandant après lui ; & que mes gens me marquoient qu'ils reviendroient bientôt avec lui & ſes deux vaiſſeaux dans cette riviere : ce qui n'arriva pas cependant. J'ai appris dans la ſuite que le Chevalier Drake après avoir attendu le retour de ma barque plus de quinze jours au-delà du terme preſcrit, & manquant de vivres, étoit parti pour le nord de l'Amérique, où il comptoit trouver des établiſſemens Anglois, ſe radouber & prendre des vivres ; qu'il avoit relâché à l'iſle de Rounoaque à l'embouchure de la Riviere d'Albemarle au nord de la Caroline, où les Anglois envoyés par le Chevalier Raleigh avoient commencé un établiſſement dont la plupart des habitans revinrent en Angleterre avec le Chevalier Drake ; &

qu'il

qu'il avoit nommé *Terre indéfinie*, l'endroit des côtes des Terres Australes où je l'avois quitté.

Nous revinmes au château où nous trouvâmes les Dames occupées d'un déjeuner semblable à celui qu'on nous avoit servi: toutes étoient vêtues de même que la veille, à l'exception des diamans que les jeunes n'avoient pas mis à leur coëffure. Je vis régner le même enjouement, & je crus recevoir encore un meilleur accueil sur quelques mots que dit en entrant le Seigneur Taumelli. Sans doute que touché de ma tristesse, on s'attachoit à la dissiper par de nouvelles attentions. Il me sembloit qu'on se disputoit à qui prendroit le soin particulier de m'apprendre la langue. Je m'occupois moi-même dans ce moment des moyens que je pourrois employer pour y parvenir promptement sans importuner mes hôtes. Je témoignai l'envie que j'avois de parler, & dès ce instant je reçus une premiere leçon

de Madame Taumelli, qui me nomma dans un ordre exact, le château, toutes ſes parties, tous les meubles de la maiſon; & comme elle ſe doûta bien que ce ſeroit trop charger ma mémoire en peu de tems, ſi elle continuoit ainſi avec la même rapidité, car les Auſtraliennes ſont fort vives, elle fit apporter une écritoire & du papier. Autre ſurpriſe pour moi! quoique ce papier ne reſſemblât point au notre, il étoit fort blanc & fort propre. J'écrivis tous les noms qu'elle me donna, & elle eut la patience de m'en faire écrire une très-grande quantité. Comme je les répétai tous tout de ſuite ſans voir le papier où je les avois écrits, le Seigneur Taumelli & les autres Dames ſe mirent à m'en dicter auſſi, que je retins avec la même facilité, enſorte que je commençai dès-lors à entrer pour quelque choſe dans la converſation. Le Seigneur Taumelli me dicta enſuite les noms des autres Dames, dont la plus

âgée étoit ſa mere, qui la veille avoit accompagné dans une fête de village ſes deux filles, dont l'aînée ſe nommoit *Léna* & la cadette *Lilie*; c'étoit-là toute la famille du Seigneur Taumelli. L'étranger s'appelloit le Seigneur Mindoni, & l'autre Dame étoit ſa femme. Cet exercice, dont je vis qu'on ſe faiſoit un amuſement, dura aſſez long-tems. Le Seigneur Taumelli y mit fin en me prenant par la main. Il me fit voir tous les dedans du château, où tout étoit diſtribué & meublé comme ce que j'en avois déjà vu, & où il y avoit de quoi loger un monde infini. Il me conduiſit enſuite dans les jardins où nous trouvâmes les Dames que nous allâmes joindre. On fit quelques tours dans un bois d'Orangers & de Citroniers, & nous parcourumes enſuite aſſez vîte des boſquets, des gazons, les bords d'un ruiſſeau, enfin une promenade où l'art avoit reſpecté l'aimable variété des productions de la na-

ture. Chaque objet m'attiroit de nouvelles leçons de mes charmans maîtres de langue. *Léna* qui m'obſervoit plus que les autres, me crut déjà aſſez ſçavant pour me demander ſi j'étois content de tout ce que je voyois. Le regard le plus intéreſſant que j'euſſe encore éprouvé, qui accompagna ſa demande, m'interdit un moment. Elle m'a dit bien des fois depuis qu'elle avoit lu dans mon embarras l'envie extrême que j'avois de lui faire une réponſe obligeante. Je lui répondis quelques mots de ſa langue, qui mêlés de quelques mots Italiens & de quelques ſignes lui firent entendre que j'étois également enchanté des bontés qu'on avoit pour moi, de la beauté, de la richeſſe du château, & de tout le pays que je voyois.

On rentra pour ſe mettre à table. Le dîner fut ſervi à-peu-près dans le même goût que le ſouper, également frugal: il y régna la même gayeté & la même liberté; & quoique le vin

fût excellent, on en buvoit fort peu avec beaucoup d'eau. On m'offrit du vin pur que je refusai. J'étois heureusement fort sobre de mon naturel, ce que j'ai appris dans la suite qu'on avoit observé avec plaisir.

Après le dîner on s'occupa pendant quelque tems d'un jeu qui ressemble infiniment à notre jeu d'échets. Je le compris par cette raison fort promptement, & *Léna* qui s'en aperçut la premiere me fit une espece de défi que j'acceptai avec empressement. Je ne voulois pas gagner, mais comme elle sçavoit le jeu un peu mieux que moi, elle eut malgré moi la complaisance de perdre ; complaisance, que je lui aurois tendrement reprochée, s'il m'eût été aussi facile de m'exprimer, que de m'en appercevoir. Elle m'a avoué depuis qu'indépendamment du plaisir qu'elle avoit à contribuer à dissiper ma tristesse, elle vouloit augmenter encore l'idée qu'on avoit déjà de mon intelligence, & qu'elle

commençoit à prendre beaucoup d'intérêt dans la bonne opinion qu'on avoit conçue de moi.

Son pere croyant en effet que je devois ma victoire à ma supériorité, m'en parut charmé. Il en fit des plaisanteries à sa fille, qu'elle soutenoit avec des graces, qui excitoient son pere à les continuer; ce qui engagea entre elle & moi un nouveau défi dont tout le monde voulut être spectateur. Pour le coup devenu plus sçavant par la leçon que je venois de recevoir, je perdis & je remportai ainsi sur *Léna* une victoire secrette d'autant plus chere qu'elle seule en reconnut le prix, en m'assurant par un coup d'œil qu'elle sçavoit bien que j'avois voulu perdre. La plaisanterie finit avec le jeu. On sortit d'un côté opposé à la riviere, qui étoit cependant la plus belle promenade de l'univers; mais on me fit entendre qu'on ne vouloit pas renouveller ma tristesse par la vue de l'endroit où

j'avois perdu ma barque.

La promenade fut pouſſée fort loin dans un païsage charmant. De tous côtés on a ſans ceſſe ſous les yeux tout ce que la nature a de plus intéreſſant. On étoit toujours occupé du ſoin de m'apprendre la langue. L'empreſſement de nous entendre étoit réciproque. S'il étoit naturel qu'on voulût ſçavoir ce que c'étoit que ma nation, mon pays, les raiſons qui m'avoient engagé à le quitter, il ne l'étoit pas moins pour moi de connoître la ſource de tant de richeſſes, & la ſource mille fois plus intéreſſante encore, de la vertu, de la douceur de mœurs & de caractere, du vrai bonheur enfin que je voyois régner dans ce monde inconnu à tous les autres mondes. A quoi je dois ajouter encore l'impatience que j'avois de donner à mes reſpectables hôtes des preuves de ma ſenſibilité & de ma reconnoiſſance. Enfin mon envie d'entendre & de connoître la charmante *Léna* étoit extrê-

me. De ſi puiſſans motifs joints à l'uſage que j'avois de pluſieurs langues, & à la facilité de la prononciation de celle-ci, me mirent bientôt en état de la lire. Je me trouvai aſſez fort quelques jours après pour l'entreprendre. Il fallut d'abord connoître les lettres, ce que j'appris promptement, parcequ'elles ſont presque toutes ſemblables aux notres. *Léna*, l'aimable Léna, ſe donnoit ſouvent la peine de me faire lire & de me faire comprendre ce que je liſois. La ſeule envie que j'avois de la remercier de ſes ſoins, me faiſoit faire des progrès ſi rapides que j'en étois ſurpris moi-même. Je parlai enfin en moins d'un mois la langue des Auſtraliens avec autant de facilité que j'avois parlé le François & l'Italien. Je n'avois pas attendu tout ce tems là pour exprimer à la Dame & au Seigneur Taumelli toute la reconnoiſſance dont j'étois pénétré, & le deſir extrême que j'avois de paſſer ma vie auprès

d'eux. Ils me voyoient vétu comme eux avec plaiſir. J'avois accepté les habits qu'on m'avoit offerts. Je faiſiſſois leurs goûts, j'imitois leur complaiſance & leur douceur. Je devenois Auſtralien. Mais ce ne fut qu'au bout d'un mois d'étude & d'application, que je me trouvai en état d'entrer dans tous les détails qu'exigeoit la connoiſſance des productions du pays, de ſon commerce, de ſon induſtrie, des mœurs de ſes habitans, de leur gouvernement, de leurs loix, & enfin de la ſource du bonheur ſingulier dont je les voyois jouir, & que je commençois de partager.

Le Seigneur Taumelli m'avoit déjà marqué quelque curioſité ſur mon origine, ma patrie & mes voyages; je n'avois oſé le ſatisfaire, jusques à ce que je me viſſe aſſuré d'une grande facilité de parler. La maiſon avoit été d'ailleurs preſque toujours remplie de Dames & de Seigneurs du voiſinage. Il y a long-tems, me dit-

il un jour que nous nous trouvâmes ſeuls avec ſa mere, ſa femme & ſes deux filles ſous ce même berceau où nous nous étions vus la premiere fois, que je deſire de vous ouvrir mon cœur. Votre taille, votre air de nobleſſe & de douceur, votre jeuneſſe, car nous ne vous avons donné que vingt-cinq ans au plus, (en effet c'étoit mon âge), & ſur-tout la ſenſibilité de votre cœur, de toutes les qualités de l'homme celle qui nous eſt la plus chere, nous plûrent infiniment dans le peu de tems que nous vous vimes pour la premiere fois en cet endroit. Vous êtes bien ſûr maintenant que c'étoit-là le prix que nous mimes à vos préſens; & l'attention que nos Dames donnerent à vos miroirs n'avoit d'autre raiſon que le plaiſir & la ſurpriſe de ſe voir ſi prodigieuſement petites avec une égale reſſemblance; parceque nous ignorions l'uſage de glaces de cette extrême petiteſſe. D'ailleurs nous vimes

par vos préſens, que vous éties d'une nation qui connoît les arts & le commerce, & qui a par conſéquent des mœurs & de l'humanité. Ne ſoyez pas ſurpris de ce que nous vous avons bien accueilli d'abord. Nous n'avons point d'eſclaves ; nous avons même l'eſclavage en horreur ; c'eſt une loi ſacrée pour nous que tout homme qui entre dans les limites de notre Empire, eſt libre, & par-tout il trouve les douceurs de l'hoſpitalité. Si vous éties arrivé dans toute autre maiſon, vous y auriez reçu le même accueil que chez moi, & vous ſeriez le maître d'y paſſer la vie, comme vous l'êtes de la paſſer avec moi. Il n'en eût pas été de même ſi vous éties arrivé avec une troupe armée, avec les ſeules apparences de quelque deſſein de conquête ou de violence. Dans l'inſtant des forces ſupérieures vous auroient promptement repouſſé ; quoique les grandes forces de l'Empire ne ſoient point établies de ce côté. Nous

n'avons de défenſe établie que du côté de l'Eſt, du Nord & de l'Oueſt : car on n'a point de mémoire qu'il ſoit arrivé perſonne par la mer du Sud. Cette mer, quoique très-paiſible, ne nous a paru fréquentée par aucune nation, juſqu'à ce jour. Vous êtes le premier qui êtes arrivé ici par cette riviere ; c'eſt ce qui nous a cauſé le plus grand étonnement, & nous a fait croire que vous n'êtes d'aucune des nations que nous connoiſſons. Notre curioſité en eſt devenue d'autant plus vive, que nous ſommes généralement dans l'idée par les connoiſſances que nous avons de l'Aſtronomie & de la forme de la terre, que la mer que nous voyons au midi nous ſépare d'une autre partie du monde qui nous eſt inconnue, & qui doit être auſſi grande que celle que nous habitons. Cette curioſité cependant ſe borne à connoître de plus en plus l'immenſité des ouvrages de la nature, ſans aucune ambition de rien ajoûter à ce que nous

poſſédons, qui ſuffit à notre félicité.

Après vous avoir entendu parler différentes langues, nous n'avons plus douté que vous ne ſoyez un habitant de ce monde inconnu. Nous n'avons d'ailleurs remarqué en vous aucun des vices, aucun des défauts & des ridicules que nous voyons chez toutes les nations qui nous entourent & qui fréquentent les limites de notre Empire. Par cette raiſon, après avoir obtenu de nous les ſoins, les égards & tout ce que nous devons à nos ſemblables, vous avez promptement acquis notre eſtime, notre confiance & notre amitié. Ma mere, ma femme, mes filles, nous ſommes tous d'accord; nous avons conçu pour vous les mêmes ſentimens. Ne croyez pas que ce ſoit-là l'ouvrage du hazard; c'eſt celui d'une mûre réflexion. J'ai voulu vous traiter comme mon fils, comme un ſecond moi-même, & malgré ma prévention en votre faveur, cet engagement intéreſſoit trop mon repos, celui

de ma famille, votre propre bonheur & enfin l'avantage de l'Etat, pour m'en rapporter à mes seules lumieres & à celles de ma mere, de ma femme & de mes filles. J'ai appellé mes voisins, je les ai priés de vous observer, & tous ont pensé unanimement comme nous, que vous n'êtes d'aucune des nations de notre monde, & que vous êtes digne d'être de la notre par l'aménité de vos mœurs, par votre franchise & par la sensibilité de votre cœur. Voilà la raison pour laquelle vous avez vu pendant un mois notre maison pleine d'étrangers. J'étois bien-aise en même tems que vous commençassiez à connoître notre nation.

Je ne crois pas que vous vous flattiez du retour de vos gens, ni de l'arrivée de Drake; mais si le hazard qui vous a conduit ici, l'y faisoit aborder un jour, j'espere que l'amitié à laquelle vous paroissez si sensible, vous retiendroit parmi nous; & que vous pourriez-même engager vos compa-

triotes à ſuivre votre exemple. Mais c'eſt un événement que je ne crois pas poſſible, ainſi il ſeroit inutile de vouloir le prévoir. Ici le Seigneur Taumelli s'arrêta comme pour reſpirer un moment.

Ce diſcours étoit prononcé d'un ton ſi noble, ſi touchant, que j'avois de la peine à retenir des larmes qu'une joie mêlée de tendreſſe excitoit malgré moi. Toutes les femmes avoient les yeux attachés ſur moi. J'entendis Madame Taumelli qui diſoit à voix baſſe à ſa belle-mere: il lui reſſemble autant par le cœur & l'eſprit que par la figure: c'eſt en tout ſon portrait; c'eſt lui-même.

Oui, reprit le Seigneur Taumelli qui l'avoit auſſi entendue, c'eſt lui-même, du moins j'eſpere qu'il nous en tiendra lieu, & qu'il ſuppléera à la ſeule choſe qui manquoit au bonheur de notre vie. Apprenez donc, jeune Etranger, que j'avois un fils de votre âge, auquel vous reſſemblez ſi

parfaitement de figuire, d'eſprit & de caractere, que ſi vous euſſiez parlé notre langue & connu nos uſages, il m'eût été impoſſible à moi-même de vous diſtinguer. Je le perdis ce fils, il y a pluſieurs années, dans un combat contre les Nordaliens, où nous étions enſemble. Il eut le bonheur de mourir les armes à la main pour la défenſe de ſa patrie. Il fut tué à côté de moi par la perfidie d'un ennemi qui lui avoit demandé quartier, car la victoire étoit décidée pour nous. Cet aſſaſſin fut mis en pieces par nos gens, pendant que je tenois mon fils dans mes bras, & que je recevois ſur ma bouche ſon dernier ſoupir. Ce fut ainſi que la généroſité d'un Auſtralien fut payée par un crime dont nous n'avons jamais vu d'exemple que chez les nations étrangeres. L'intérêt, la gloire de notre nation & les honneurs publics qu'elle rend à ceux qui meurent en la défendant, ainſi qu'à leur famille, ſont

pour

pour nous de grands motifs de consolation ; mais cependant impuissans pour effacer l'amertume qu'une si grande perte répand sur la vie d'un pere. Nous n'entreprenons point de faire taire la nature, & notre fermeté se borne à une respectueuse soumission aux événemens dont nous ignorons la premiere cause. Nous trouvons une consolation plus vraie & plus douce dans l'adoption d'un enfant étranger, lorsqu'un pere est assez heureux pour trouver un enfant libre, & selon son cœur. Vous voyez à-présent, jeune Etranger, quelle place je vous offre dans le mien.

Mes larmes furent ma premiere réponse, j'en arrosai ses mains sur lesquelles je m'étois jetté avec précipitation ; il me tenoit les bras, & nous nous tinmes un moment embrassés sans pouvoir parler. Le Seigneur Taumelli adressa ensuite la parole à sa mere & à sa femme : je vous donne un fils que vous avez desiré autant que

moi ; la bonté de ſon caractere vous aſſure de ſa tendreſſe & de ſon reſpect ; & à vous, mes filles, je vous donne un frere pour lequel je vous ai déjà vu un grand fonds d'eſtime & d'amitié. Puiſqu'il a traverſé une vaſte étendue de mers inconnues, qui ſépare ſon monde du notre, il a néceſſairement un grand courage qui le rend digne d'entrer dans l'Ordre des Auſtraliens, dont le premier & le plus important devoir eſt d'être toujours prêt à expoſer ſa vie pour la défenſe de l'Empire. O mon fils, vous venez de reconnoître votre pere dans mes bras, vous avez répondu à ſa tendreſſe, reconnoiſſez vos deux meres & vos ſœurs à leurs larmes, que la tendreſſe & la joie leur font répandre Les miennes couloient abondamment & me tenoient lieu des paroles qu'elles ne me permettoient pas de prononcer. Je voulus me jetter à leurs pieds. Je fus arrêté par leurs embraſſemens mêlés de larmes de tendreſſe & de joie. La

ſcene étoit pour moi trop touchante & trop intéreſſante, pour qu'il me fût poſſible de parler. Toute la compagnie s'aſſit ſur le même banc où j'avois offert mes préſens, & après nous être un peu remis, on voulut avoir une idée de mon monde, de ma patrie, de ma naiſſance & de mes voyages.

Je ne ſçais point encore, leur dis-je, l'étendue de votre monde, tout-à-fait inconnu au notre, dont il eſt totalement ſéparé par une étendue de mer dont la majeure partie eſt auſſi peu connue. Le monde d'où je viens eſt diviſé en quatre parties, dont trois, l'Europe, l'Afrique & l'Aſie, ne forment qu'un ſeul continent. L'Amérique que nous appellons le Nouveau-Monde, parce qu'on l'a découverte depuis peu, a paru juſqu'à préſent ſéparée par des mers, des trois autres parties. Nous ne connoiſſons pas l'intérieur de l'Afrique & encore moins celui de l'Amérique. Quelques na-

tions de l'Europe communiquent & font le commerce par la navigation avec ces quatre parties de leur monde, & forment sans cesse des établissemens aux côtes de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique. Vous pouvez vous former une idée de l'étendue de ce monde par le tems que les vaisseaux de l'Europe employent à se rendre à l'autre extrémité. Il leur faut ordinairement six mois, ce qui fait environ six mille lieues de chemin (*a*); & je crois que votre monde est à plus de trois mille lieues du mien; il est certain que j'ai fait plus de cinq mille cinq cens lieues pour arriver ici. Car je suis né en Angleterre, l'un des Royaumes de l'Europe qui en est le plus éloigné. Ce Royaume est une isle à peu de distance du continent. Les Européens sont supérieurs aux nations des trois autres parties du mon-

(*a*) Les Australiens comptent les distances par une mesure qui est l'équivalent d'une lieue commune.

de connu, par leur génie, par les sciences, par les arts, par leurs forces & par la liberté; & parmi les nations de l'Europe, les Anglois se mettent au premier rang. C'est en effet la nation qui connoît le mieux les droits de la liberté, la plus sçavante, la plus puissante en mer; & elle veut devenir la plus riche dans les trois autres parties du monde. Le peuple ne vit avec un peu d'aisance que par un travail très-pénible qu'exige la culture d'une terre presque par-tout naturellement ingrate, ou par un exercice continuel des arts méchaniques. C'est cependant le peuple de l'Europe le plus heureux. Les grands vivent, avec plus de commodités, des fruits que produisent leurs terres cultivées par le peuple. Les autres habitans imitent les Seigneurs, & deviennent souvent des Seigneurs eux-mêmes par des richesses acquises dans le commerce. Les freres cadets de ces Seigneurs sont pauvres, & comme tels,

obligés de s'adonner au commerce. Je me suis trouvé du nombre de ces cadets qui doivent suppléer par leur travail & leur mérite personnel à l'usage injuste qui donne à leur aîné tous les biens de la famille. Je leur fis ensuite le récit de mon voyage jusques au moment où j'avois eu le bonheur de les rencontrer. On m'avoit écouté avec beaucoup d'attention ; mais on ne me fit aucune question. Le Seigneur Taumelli me dit seulement qu'il en avoit beaucoup à me faire, qu'il réservoit pour un autre tems.

Dès ce moment je me crus dans le sein de ma propre famille. Le Seigneur Taumelli me dit que je pouvois ordonner & demander tout ce que je voudrois. Je lui répondis que je n'avois rien à ordonner & que je ne désirois d'autre chose que d'être digne des faveurs dont j'étois comblé. Je ne demandois rien en effet, & je n'avois besoin de rien, que d'être instruit des loix & des usages du pays pour

répondre en les observant avec exactitude, à l'idée qu'on s'étoit faite de moi. Le Seigneur Taumelli devoit me les apprendre; c'étoit son projet, il me le dit, & m'assigna pour l'exécuter méthodiquement, une heure le matin & une heure l'après-midi.

Ce n'étoit là encore qu'une partie de mon bonheur. J'étois enyvré d'une passion naissante; mon cœur s'étoit ouvert aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions me faisoient un nouvel univers de délices & de jouissance; j'aimois un objet également aimable par son caractere & par sa personne. Je me croyois assez aimé pour nourrir la plus douce espérance. Je me livrois avec confiance au plus charmant délire, sans autre inquiétude que celle qui accompagne toujours l'espoir du bonheur. Mes conversations avec Léna devenoient plus fréquentes; cependant je n'obtenois pas l'aveu que je demandois. La modestie de Léna augmentoit mon

reſpect & mon eſtime ſans m'étonner. Sans doute, lui dis-je un jour, que l'uſage eſt ici le même que dans mon pays, où ce ſont les peres qui marient les enfans. Permettez-moi de ſolliciter le conſentement de vos parens, c'eſt une grace que les bontés dont ils m'ont comblé, me font eſpérer. Mais non, ajoutai-je avec triſteſſe, je ſerois trop heureux, il n'eſt point de bonheur parfait : ma paſſion m'aveugle & m'empêche de m'apercevoir qu'un étranger ſans fortune n'eſt pas digne de la main de l'aimable Léna. Vous êtes, répliqua-t-elle avec douceur, dans deux grandes erreurs Nos uſages ſont différens des votres. Nous reſpectons comme chez vous nos parens, mais les filles ne dépendent que d'elles-mêmes pour le choix d'un époux ; les garçons jouiſſent de la même liberté pour le choix d'une femme. Il eſt vrai qu'il n'y a point d'exemple d'abus de cette liberté, & l'on ne voit point d'enfans s'engager ſans avoir

avoir consulté leurs parens. La seule loi qu'on observe rigoureusement, est que les cadets ne se marient jamais avant les aînés. C'est pour cela que ma sœur qui s'est engagée avec le fils du Seigneur Mindoni, attend pour l'épouser, que je sois mariée, ou que j'aye renoncé au mariage. Les richesses n'entrent pour rien dans nos engagemens, il n'en est fait aucune mention. Dans l'ordre que nous occupons dans l'Empire, dont aucune raison ne pourroit nous autoriser de sortir par des mariages, nous ne connoissons de trésor que la noblesse de l'ame. C'est-là la fortune que nous recherchons, & le seul bien qui touche nos cœurs. Ne vous allarmez donc point, vous serez heureux, vous êtes digne de l'être; j'ai fait mon choix dans le même moment que mon pere vous a adopté, & il l'a approuvé. Mais ce n'est pas assez pour autoriser notre union; il faut encore que votre adoption devienne celle de l'Etat. E

faut que l'Etat vous reconnoiſſe pour citoyen du premier Ordre. Mon pere a envoyé ſa déclaration de votre adoption pour être inſcrite dans le livre public, & il recevra inceſſamment le décret par lequel vous ſerez reconnu membre de l'Etat. Ce ſera en vous le remettant que mon pere vous annoncera qu'il aprouve mon choix. Attendez ce moment dans le ſilence, & jugez à-préſent des progrès que vous avez faits dans mon cœur.

J'allois me livrer aux tranſports de la joie la plus vive, lorſque nous fumes interrompus par l'arrivée du Seigneur Mindoni, de ſa femme & de ſon fils, que je n'avois point encore vu. Ils étoient inſtruits de mon adoption, & ne doutoient point qu'elle ne fût bientôt ſuivie de notre mariage, qu'ils attendoient impatiemment parce qu'ils déſiroient vivement de voir accomplir celui de leur fils avec la Sœur de Léna. Ce jeune homme me parut bien digne d'elle. Je liai bientôt avec

lui une grande amitié, dont notre alliance resserra ensuite les nœuds.

Le Seigneur Taumelli n'avoit cependant pas oublié qu'il devoit me faire beaucoup de questions sur les mœurs & le gouvernement de ma patrie, & le projet de m'instruire des loix & des usages de sa nation. Je vivois avec lui & avec sa famille dans la plus grande intimité ; chaque jour augmentoit mon amitié, mon estime & mon respect ; & j'attendois avec une impatience mêlée d'une extrême curiosité, le moment d'apprendre la source de cette opulence égale partout ; car tous les Seigneurs que je connoissois déjà, vivoient de même, &, ce qui m'étonnoit encore davantage, les cultivateurs, les artisans, livrés à un travail facile & modéré, qui paroissoit pour eux plutôt un amusement qu'une occupation pénible, menoient une vie douce & tranquille, ils ne manquoient d'aucune des commodités de la vie ; l'innocence & la

joie régnoient parmi eux ; le peuple en un mot étoit parfaitement heureux. Tous me paroiſſoient voir l'or, l'argent, & les richeſſes qu'ils repréſentent, avec une égale indifférence. J'aurois inutilement cherché parmi ces habitans un ſeul exemple de cette orgueilleuſe miſantropie, de cette aigreur contre les riches & les heureux du monde, qui empoiſonne la vie de tant de gens en Europe : ils étoient tous également heureux : le travail même faiſoit partie de leur bonheur, parceque l'habitude leur en avoit fait un beſoin naturel. Je ne pouvois concevoir qu'elle eſpece de gouvernement, & quelles ſortes de loix avoient établi une balance ſi heureuſe entre le peuple & l'ordre des Seigneurs ; &, ce qui me ſurprenoit bien plus encore, entre toutes les fortunes particulieres des Seigneurs, des cultivateurs & des artiſans ; & par quel moyen cette balance pouvoit ſe ſoutenir toujours égale. J'avois fait

ces observations avec toute l'exactitude possible, & je les présentai de même au Seigneur Taumelli en lui marquant mon étonnement, mon admiration, & en même tems un grand respect pour des loix qui devoient être de la plus haute sagesse, puisqu'elles avoient produit des mœurs si généralement bonnes, & répandu un bonheur si universel, si constant & si uniforme parmi tous les habitans qui composoient les deux ordres de l'Etat, car on m'avoit assuré que je verrois exactement les mêmes choses dans toute l'étendue de l'Empire.

Ce qui vous cause tant de surprise, me dit le Seigneur Taumelli, vous paroîtra simple & naturel, lorsque vous serez instruit. Car tout ce que vous admirez dans nos mœurs, n'est que la suite nécessaire d'une loi que les hommes n'ont point faite, mais qui se trouve gravée dans tous les cœurs par la main de la sagesse éternelle. C'est cette loi unique, dont l'intelli-

gence ſuprême en créant l'homme a orné ſon ouvrage pour l'empêcher de ſe corrompre & aſſurer le bonheur de ſa vie, qui gouverne toute la nation en général, chaque ordre de l'Etat & chaque famille en particulier. Cette loi eſt la regle inviolable de la conduite de chaque particulier envers ſes ſemblables, & rend notre conduite toujours juſte en nous faiſant agir toujours envers les autres, comme nous déſirons qu'ils agiſſent envers nous. Qui pourroit méconnoître cette loi? malheur à ceux qui oſent mépriſer ſon autorité ſacrée! car cette loi n'eſt point l'ouvrage de l'homme La raiſon de cette loi nous ſaiſit, ſon autorité nous touche, pour peu que nous réfléchiſſions ſur notre nature. Aucun homme ne peut ſe ſuffire à lui même, pour s'élever, ſe nourrir, ſe procurer tous ſes beſoins & veiller en même tems à ſa défenſe, à ſa conſervation. Il a beſoin de la ſociété, il l'aime, parceque ſon exiſtence la lui rend né-

ceſſaire : & en même tems que ſon penchant naturel & les beſoins qui l'animent, l'engagent à rechercher, à former cette ſociété, la loi lui preſcrit de la maniere la plus ſimple, la plus claire & la plus juſte, tous les moyens d'entretenir cette ſociété dont il ne peut ſe paſſer, & d'en écarter abſolument tout ce qui ſeroit capable de la troubler ou de lui nuire : Cette loi eſt ſans doute une partie de ce feu divin qui anima le premier homme, puiſqu'elle eſt ſi ſenſiblement une partie conſtituante de notre être, que ſi nous la ſuppoſons ſéparée de lui, ou perdue, l'homme n'eſt plus ſociable, il vit ſeul errant, manquant de tout, expoſé ſans ceſſe à mille périls ; il n'eſt bientôt plus homme ; il n'eſt qu'une bête féroce. Il ne peut ſe conſerver, ou s'il vit encore avec ſes ſemblables, il y eſt toujours dans un état de guerre. Il eſt entouré d'ennemis & il eſt ennemi lui-même de tout ce qui l'entoure.

C'eſt donc cette loi qui eſt l'ame de notre gouvernement ; c'eſt cette authorité ſacrée, c'eſt cette loi divine dont rien ne peut altérer la ſageſſe & la bonté, qui entretient dans toute la nation, & parmi tous les membres qui la compoſent, la paix, l'union, dans le plus grand détail, l'harmonie parfaite & conſtante entre les grands & le peuple, qui conſerve & perpétue le bonheur de la nation en général, qui n'eſt autre choſe que le réſultat du bonheur particulier qui régne dans chaque famille, & dont jouit chaque individu relativement à ſon âge & à ſon état. Cette loi conſtitue en même tems la force de la nation pour ſe conſerver & défendre ſa liberté contre les entrepriſes ambitieuſes de différentes nations corrompues de notre continent, & qui ne ſont corrompues que parcequ'elles ont altéré la ſageſſe de cette loi par des loix factices.

Vos nations Européennes, dont

vous ne m'avez donné qu'une légere idée, ne seroient-elles pas semblables à celles qui ont tenté tant de fois & toujours sans succès, de s'établir sur nos terres, tantôt par artifice, tantôt par violence ? Je crois avoir aperçu dans le peu que vous m'en avez dit, des traits qui m'annoncent que les nations, même la votre pour laquelle vous avez voulu m'inspirer plus d'estime, ont perdu de vue le principe qui constitue le bonheur de l'homme ; cette loi divine qui est la base & le soutien de la félicité publique. Vous avez vanté vos arts, vos sciences, votre liberté, vos forces, votre puissance en mer, votre communication avec les trois autres parties de votre monde, où vous formez sans cesse des établissemens ; cependant chez votre nation, qui occupe le premier rang, je vois un peuple condamné aux travaux les plus durs, dont la majeure partie est pauvre & sans liberté ; car la pauvreté le rend esclave des grands ; &

parmi les grands tout eſt encore eſclave de l'indigence, excepté l'aîné qui eſt peut-être à ſon tour eſclave d'un Seigneur au-deſſus de lui, ou de ſon ambition. Les établiſſemens que vous formez dans les trois autres parties du monde, ne ſont vraiſemblablement que des uſurpations ſur des nations foibles, dont vous allez troubler le repos, & peut-être corrompre l'innocence. Je vois que l'avidité des richeſſes vous tranſporte dans des contrées éloignées à travers une infinité de dangers, & vous engage à violer ſouvent ſans doute les droits de l'hoſpitalité, & la juſtice éternelle de cette loi, ſuivant laquelle vous vous plaindriez avec raiſon de la tyrannie & de l'inhumanité d'une nation qui viendroit de l'autre extrémité de votre monde entreprendre de s'établir par la force ou par l'adreſſe ſur vos terres, parce qu'elles produiſent des richeſſes qui lui conviennent & qu'elle voudroit s'approprier. Si votre na-

tion veut devenir la plus riche, ne ſera-t-elle pas bientôt la plus injuſte? Je vois avec plaiſir que votre jeuneſſe & votre heureux naturel ont préſervé votre innocence de la corruption que l'intérêt perſonnel a introduite chez vos nations : vous n'avez eu que le tems d'acquérir des connoiſſances & les talens néceſſaires pour réparer l'injuſtice de vos loix à l'égard des cadets de vos Seigneurs, & vous n'avez pas eu celui de perdre le germe de la vertu que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes, qui eſt le plus précieux de ſes préſens ; germe heureux, ſemence de vertu, que j'ai vue ſe développer ſi bien en vous depuis que nous vivons enſemble. Votre gouvernement doit être fort difficile dans un pays où chaque habitant s'efforce d'acquérir, où perſonne n'eſt content de ſon ſort. Je ne puis concevoir de paix au-dehors, ni de tranquillité intérieure, chez une nation qui s'éloigne ſans ceſſe de la loi fon-

damentale du repos & du bonheur de l'humanité, qui se donne des loix factices. Cette nation ne doit point être puissante, ou ne doit l'être que relativement, c'est-à-dire, qu'en proportion de ce que les autres nations ont plus ou moins de loix factices. Car plus il y a de ces loix chez une nation, plus il doit y avoir d'intérêts personnels & de divisions intérieures, qui affoiblissent la nation en détruisant l'union entre tous ses membres, union précieuse qui est la véritable base des forces d'une nation, comme celle de son bonheur.

Il est vrai, lui dis-je, que nous avons une prodigieuse quantité de loix en Europe. Nous avons des loix écrites qui lient des nations réciproquement par des intérêts respectifs. La plupart semblent assurer pour toujours entre ces nations, la paix, la bonne intelligence, l'amitié même; mais l'intérêt les dicte avec des peines infinies; l'intérêt les mépriſe en-

ſuite à la premiere occaſion avec une grande facilité, & nous donne ſouvent la guerre. Nous avons des loix non écrites qui étendent également leur empire ſur toutes les nations. Ces loix dont votre loi eſt le principe, ſont d'une utilité & d'une juſtice manifeſte, mais malgré les efforts d'une multitude infinie de commentateurs qui ont voulu les rendre généralement ſenſibles, elles ſont impuiſſantes contre les entrepriſes d'une nation ambitieuſe, & la nation opprimée ne trouve jamais dans leur autorité qu'un ſecours inutile.

Quelques nations ſont gouvernées par un Sénat, d'autres par des Députés, d'autres par un Prince ou un Roi; en Angleterre c'eſt la nation qui gouverne. Toutes les nations ont des loix qui leur ſont propres & qui ſont en grand nombre. Chez toutes ces nations ceux qui gouvernent font exécuter les loix, en font de tems en tems de nouvelles, qui ſont preſque

toujours néceſſaires ou pour augmenter par des impôts les revenus de ceux qui ſont à la tête du gouvernement, ou pour pourvoir à la plus grande ſûreté du repos des citoyens contre les attentats des voleurs publics ou domeſtiques qui abondent chez chaque nation, malgré la précaution ſévere des loix, & la vigilance continuelle d'une multitude de citoyens établis pour tenir la main à leur exécution. Enfin on fait de tems en tems chez toutes les nations de l'Europe des loix nouvelles pour perfectionner les anciennes, ou pourvoir à des cas nouveaux qui ont échappé à la prévoyance des anciens légiſlateurs.

Sans doute, interrompit le Seigneur Taumelli, l'Angleterre ne gémit point ſous le poids énorme de tant de loix. Car je ne concevrois pas qu'une nation puiſſe ſe gouverner elle-même autrement que par l'union intime de tous ſes membres, & cette union ne peut exiſter que par l'obſer-

vation exacte de la loi que je vous ai expliquée.

Je n'ai point parlé avec assez de clarté, répliquai-je, à l'égard de l'Angleterre. Votre loi y est bien connue, mais elle a peu de part à la conduite de la nation considérée comme corps politique. La nation est représentée par le Parlement qui est composé de Seigneurs & de ses Députés. Elle a un Roi qui n'est point législateur. Il a droit de faire la paix & la guerre à son gré, mais le Parlement a seul le droit d'assigner sur la nation les fonds nécessaires à son entretien, aux frais de la guerre, de lui fournir les hommes pour la faire, & de faire des loix. Le Roi ne peut donner atteinte à la liberté d'aucun citoyen; le Parlement peut le déposer; & cependant aucun Roi de l'Europe n'est servi avec autant de respect. D'ailleurs les sciences répandent des agrémens dans la société, en rendant les mœurs plus douces, & servent infini-

ment à perfectionner les arts, la navigation, à accroître par conséquent le commerce & la puissance de la nation.

Cette explication ne donna pas au Seigneur Taumelli une meilleure idée de ma nation, que celle qu'il avoit conçue des autres nations de l'Europe. Qu'importe, me dit-il, que ce soit un Sénat, une assemblée de Seigneurs, de Députés, un Prince ou un Roi, qui donne des loix à une nation? Votre liberté en a-t-elle plus de réalité? Vous n'en conservez que le nom dont vous vous faites une chimere. En êtes-vous moins assujettis à une multitude de loix faites par des hommes, la plupart dictées par la passion ou par l'intérêt? Si vous ne connoissiez d'autre loi que la notre, vos mœurs seroient douces, vos cœurs seroient justes, vous n'auriez donc point de crimes à punir. C'est en faisant des loix qu'on vous a fait oublier cette loi naturelle, qui conduit

& gouverne l'homme par le ſentiment de ſa création, de ſon exiſtence & de ſa conſervation. Qu'ont donc fait vos légiſlateurs ? Ils ont étouffé ce ſentiment dans vos cœurs, & y ont ſubſtitué une crainte ſervile des peines portées par leurs loix. Je vois qu'on les a multipliées à l'infini, & de cette multitude de loix naît la néceſſité de les multiplier encore. Quelle diviſion, quelle contrariété d'intérêts entre les différens membres de la nation ne réſulte-t-il pas de ce grand nombre de loix anciennes & de loix nouvelles ? Comment pourriez-vous me faire voir une ombre de liberté chez une nation où l'intérêt perſonnel domine ſur tout, où les intérêts de chaque particulier ſont toujours en oppoſition, où un homme ne ſçauroit ſe remuer, ne ſçauroit changer de place, ſans allarmer ou ſans inquiéter un voiſin ? Vos loix ne ſont donc qu'une ſociété d'ennemis ſécrets, d'une nation naturellement dou-

ce, unie & paisible. Cherchons ailleurs la liberté, l'innocence & le bonheur.

Les sciences méritent plus de respect que vos loix, si elles sont dirigées vers des objets utiles. Mais si l'on en abuse, elles sont à mes yeux un fléau aussi fâcheux pour votre nation, que le recueil de tant de loix. Je pense bien autrement sur la culture des arts & sur le commerce. Plus vos loix sont multipliées, plus vos intérêts sont divisés entre chaque nation, & entre les particuliers de chaque nation, plus il vous importe d'augmenter & d'étendre chez vous les productions de la nature & de l'art. Je conçois que c'est le seul moyen que vous ayez d'alléger le fardeau de vos loix, & d'adoucir les maux infinis qui résultent de cette opposition perpétuelle d'intérêts personnels que vos loix ont produite, qui vous aveugle sur votre vraie felicité, & ne vous permet pas de voir votre bonheur

dans celui de vos ſemblables, dans le bonheur de la nation. Ce n'eſt qu'en ſe procurant l'abondance de toutes les choſes néceſſaires à la vie par les arts & le commerce, & en diviſant, le plus qu'il eſt poſſible, cette abondance chez tous ſes membres, qu'une nation ſurchargée de loix factices, peut ſe dédommager un peu du malheur qu'elle a eu de perdre de vue la loi gravée dans le cœur de tous les hommes, & des maux dont on l'a accablée en ſubſtituant au ſentiment tendre & naturel de ſon exiſtence & de ſa conſervation, la crainte ſervile du ſabre du deſpote, ou celle du glaive du légiſlateur. Vous verrez dans ce que j'ai à vous apprendre concernant cet Empire, combien il ſeroit plus heureux encore pour vos nations Européennes, & même pour la votre, dont vous me paroiſſez avoir une ſi haute opinion, qu'il s'y élevât des hommes aſſez pénétrés de l'amour de la juſtice & de l'humanité, aſſez

dégagés des préjugés, assez éclairés pour ne voir le bonheur des particuliers & le leur propre que dans celui de la nation, & celui de la nation que dans l'observation si simple & si naturelle de la seule loi écrite dans le cœur de tous les hommes; & qui eussent assez de fermeté, de courage & de pouvoir pour y ramener leur nation. Vous verrez par l'exemple que je vais vous présenter, que ces hommes seroient les fondateurs de la félicité publique. Je ne puis m'empêcher de plaindre des nations qui vivent sous le joug arbitraire des loix factices, & dans le capricieux & violent esclavage de l'intérêt personnel.

J'allois ouvrir les yeux sur le tableau le plus intéressant qu'il soit possible de présenter à la raison, lorsque nous fumes interrompus par l'arrivée des Dames qui nous proposerent la promenade. On ne refuse chez les Australiens aucune proposition de promenade, de jeu, d'amusement quel-

conque. Le premier qui propoſe eſt toujours ſûr que tout le monde fera ce qu'il deſire. C'eſt un uſage que j'avois déjà obſervé chez cette aimable nation, & que j'ai toujours vu ſuivre avec une gaieté & une douceur égales parmi le peuple même. Les Dames nous plaiſanterent ſur le ſérieux de notre converſation. Il eſt vrai qu'elle étoit très-ſérieuſe, dit le Seigneur Taumelli; nous parcourions enſemble le monde qui juſqu'à l'arrivée de Robertſon nous étoit inconnu. Je ne doute point, lui dit Madame Taumelli, que vous ne vous ſoyez arrêtés de préférence long-tems en Angleterre. C'eſt un hommage que Robertſon mérite bien que vous rendiez à ſa patrie. Mais vous a-t-il parlé des Dames Européennes? c'eſt la partie du monde de Robertſon que nous aurions le plus d'envie de connoître. Ne pourriez-vous point détacher cet article de vos converſations particulieres, & le réſerver pour nous?

Rien n'eſt plus juſte, ni plus facile, dit le Seigneur Taumelli ; nous n'en avons point encore parlé : & c'eſt cependant le ſujet le plus brillant & le plus agréable que l'Europe puiſſe fournir à nos entretiens. Je voudrois bien en voir quelques-unes, dit ma chere Léna. Cela ſeroit difficile, lui dis-je ; les Européennes voyagent peu, ſur-tout celles qui peuvent vous intéreſſer par leur naiſſance, leur eſprit, leur maniere de vivre, leur figure & leur caractere, & je ne vous propoſerai pas d'aller les voir chez elles. Cependant le portrait que je vais en faire ne pourra ſatisfaire votre curioſité que très-imparfaitement.

Les Européennes ſont les ſeules femmes du monde que j'ai habité, qui ne ſont point eſclaves. Dans les trois autres parties, ſi on excepte quelques nations ſauvages, les hommes prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir, & les tiennent enfermées. Il n'eſt permis à aucun

homme en Europe d'avoir à-la-fois plus d'une femme, ni aux femmes d'avoir deux maris. Elles en ſont bien dédommagées par la liberté qu'elles ont, ſur-tout celles qui ſont jolies, d'avoir un ou pluſieurs eſclaves qu'elles choiſiſſent à leur gré; & preſque tous leurs eſclaves ſont ſi contens de l'être, qu'on voudroit en vain leur rendre leur liberté; ſi cela étoit poſſible, ils ne voudroient pas la reprendre. Mais le tems uſe enfin leurs chaînes qui tombent d'elles mêmes, & quelquefois fort promptement: Pluſieurs ſe trouvent libres dans le moment même où il ſemble que leurs chaînes devroient ſe renouveller. Il arrive alors que ces eſclaves prennent ordinairement d'autres chaînes, & leurs maîtreſſes choiſiſſent d'autres eſclaves. Souvent ces eſclaves obéiſſent & désobéiſſent tour à tour, ils obéiſſent même quelquefois en désobéiſſant; il y en a qui meurent pluſieurs fois par jour quoiqu'ils ſe por-

tent fort bien; d'autres ſe font obéir, & alors leur eſclavage ne manque jamais de finir dans le moment, malgré les efforts qu'on fait d'ordinaire de part & d'autre pour le faire durer plus long-tems.

Mon cher Robertſon, ſi vous continuez ſur le même ton, me dit Madame Taumelli, nous ne connoîtrons rien à vos Dames Européennes, quand vous nous en parleriez pendant une année entiere.

Madame, ſi je diſois les mêmes choſes de vos Dames Auſtraliennes à une Européenne, ſur-tout à une Dame de Londres ou de Paris, elle ne manqueroit pas de me dire que les Dames Auſtraliennes reſſemblent à celles d'Europe. Vous m'auriez entendu & vous auriez fait la même remarque, ſi l'art n'avoit pas reſpecté dans ce pays l'ouvrage le plus beau & le plus intéreſſant de la nature.

Cet eſclavage dont je viens de vous parler & que vous allez bientôt compren-

prendre, qui plaît en général à toutes les Européennes, dont quelques-unes s'amusent, dont d'autres font toute leur occupation, & auquel plusieurs sacrifient leur honneur, leur repos, & souvent même tout le bonheur de leur vie, est l'ouvrage de l'art; non de cet art heureux qui perfectionne les dons de la nature, qui les orne, qui les embellit, qui les rend plus aimables & les fait respecter, mais de cet art imposteur qui s'occupe de la recherche des moyens d'en abuser.

Ma mere, dit Léna en riant, ceci est encore un discours à l'Européenne. Je ne sçais si vous l'entendez, pour moi je n'y comprens rien.

Parlez-nous donc, dit Madame Taumelli, plus naturellement de vos Dames. Expliquez-nous ce que c'est que ces esclaves qu'elles se donnent, qui leur obéissent & leur désobéissent dans le même moment; qui obéissent même quelquefois en désobéissant;

qui ne veulent point reprendre leur liberté & qui la reprennent ſouvent malgré eux, qui ſe font obéir eux-mêmes, qui enfin meurent cent fois par jour, ſans mourir une ſeule : tout cela ne préſente qu'un enfantillage auquel je ne conçois rien.

C'eſt pourtant-là, lui dis-je, ce qui caractériſe eſſentiellement l'empire que les femmes Européennes exercent ſur les hommes. Pour rien au monde, dit-elle, je ne voudrois d'un tel empire ; & je ne conçois pas comment on peut ſe plaire à exercer un pouvoir ſi frivole, qui ne ſçauroit manquer de donner de grands embarras. Je ne reconnois rien de naturel dans tout ce que vous venez de dire. Pour nous, nous paſſons notre vie, occupées du ſoin de plaire à nos maris, d'élever nos enfans, de maintenir un bon ordre dans nos maiſons, de les rendre agréables à nos maris, à nos amis, & de remplir tous les devoirs de l'amitié. Je plains vos fem-

mes Européennes, si elles se donnent d'autres occupations. Elles ne sçauroient être heureuses. Nous ne connoissons point d'autre empire que celui qui nous fait aimer de nos maris & de notre famille, qui nous assure leur estime & leur confiance, & en même tems une vie douce, tranquille & heureuse. Voilà ce que la nature nous enseigne : Nous ne desirons & nous ne cherchons rien au-delà.

Madame, quelques Européennes se procurent ce bonheur, mais elles sont en très-petit nombre. En Europe les filles ne se marient point, on les marie, & presque toutes sans les consulter. On n'examine point si la fille & le mari qu'on lui donne, ont entre eux les rapports convenables pour former cette union. Le rang ou la fortune, ou tous les deux ensemble la déterminent. Une jeune fille élevée dans la gêne & la retraite, car peu de meres se donnent la peine d'élever leurs enfans, ne voit de bonheur en

ſe mariant, que dans l'uſage d'une grande liberté. L'amour de la parure, l'envie d'être jolies & le deſir de plaire, ſe développent preſque dès l'enfance chez les filles. Ce penchant & les charmes de la beauté ſont l'ouvrage de la nature. Ce ſont-là les armes qu'une femme emploiera, non pour commander, mais pour gouverner. Si le hazard veut qu'elle aime un mari qui n'eſt pas de ſon choix, & qu'elle en ſoit aimée, elle ne voudra point étendre plus loin ſon empire, elle ne connoîtra point d'eſclaves, elle ſera heureuſe; Mais le contraire arrive preſque toujours. La jeune femme a beſoin d'aimer, & les objets qu'elle croit dignes de ſon attention ſe préſentent en grand nombre. Elle ſe prête aux louanges, à la flatterie, à la ſéduction. Son deſir naturel de plaire devient plus vif, ſe fixe. Son amour pour la parure augmente avec ſon envie d'être jolie; elle cherche dans ſa toilette, dans ſes

regards, dans un langage étudié, l'art de séduire; elle y réussit, souvent même sans être jolie. Elle a des amans qui se déclarent, qui deviennent ses esclaves, & si elle fait un choix, elle devient à son tour l'esclave de celui-ci. Quelques femmes passent tout le tems de leur jeunesse à faire des amans, à les entretenir, les conserver & les perdre. L'Angloise se distingue par sa sensibilité. La Françoise plus légere, plus vive, plus aimable, est froide par tempérament & coquette par vanité; elle veut également briller & plaire, & cherche bien plus l'amusement que le plaisir. L'Italienne au contraire ne cherche que le plaisir & la volupté. L'Espagnole cherche un amant, mais sa fierté fait qu'elle en trouve un difficilement qu'elle estime digne d'elle.

Je commence à comprendre, dit Madame Taumelli, que vos Dames Européennes ne croyent point à l'honneur & à la vertu.

Pardonnez-moi, Madame, elles y croyent si bien que celles qui n'en ont point, font semblant d'en avoir.

C'est-à-dire, continua Madame Taumelli, qu'on a eu recours à l'imitation, & qu'on a trouvé l'art de se passer d'honneur & de vertu.

Il y en a cependant plusieurs, Madame, qui ignorent l'usage de cet art trompeur, qui sont à-la-fois honnêtes, aimables & sages, qui ont de la réserve & de la modestie, qui se font respecter, en un mot qui soutiennent l'amour par l'estime. Ce sont véritablement celles-ci qui exercent un empire absolu sur les hommes, qui les envoyent d'un seul signe au bout du monde, ou leur font faire tout ce qui leur plaît. Il n'y a pas long-tems qu'on en vit un exemple singulier à la Cour de France. Une jeune Dame qui avoit un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidélement pendant deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par

maladie. Un jour en pleine assemblée, cette Dame qui n'étoit point connue pour sa maîtresse, se vanta de le guérir sur le champ, & le fit avec ce seul mot; *parlez*. Si cet empire n'est pas l'effet de la vertu, il y tient de si près, qu'on ne peut s'empêcher de le trouver beau.

Pour moi, reprit Madame Taumelli, je ne vois-là que de la fierté & du caprice de la part de cette Dame; & un trait de folie de la part de l'homme. Si cette femme étoit sage & honnête, elle ne devoit pas permettre à cet homme de devenir fou pour l'amour d'elle, & lui de son côté devoit faire un meilleur usage de sa fermeté. Vous ne nous avez rien dit encore jusqu'ici qui puisse nous faire naître la moindre envie d'être Européennes. Car nous faisons consister notre dignité & notre gloire dans l'amitié, l'estime & la confiance de nos maris; & tous nos plaisirs dans le bonheur de notre famille. Aucune

Auſtralienne ne voudroit changer les douceurs tranquilles qu'elle goûte dans le gouvernement intérieur de ſa maiſon, pour cet empire qui flatte tant l'amour-propre de vos Dames d'Europe, ſans cependant les rendre heureuſes.

Nos Dames Européennes, repris-je, ſeroient-auſſi heureuſes que les Dames Auſtraliennes, ſi elles n'étoient pas détournées de la route de la nature, qui eſt la même que celle du bonheur, par l'éducation qu'on leur donne, & encore plus par l'adulation des hommes; par les hommages intéreſſés qu'ils rendent à leurs charmes naiſſans, par une infinité d'uſages que la licence a introduits, & par un grand nombre de mauvaiſes inſtitutions ſociales. En un mot leur naturel eſt aimable avant que les hommes l'aient gâté. Elles ont l'eſprit agréable, quelquefois brillant & ſolide: Communément elles parlent mieux que les hommes; & ſi elles les gou-

vernent quelquefois fort mal en qualité de femmes ou de maîtreſſes, quelque fois auſſi elles les gouvernent très-bien en qualité de ſouveraines.

Je vous avoue, dit Madame Taumelli, que je ſerois curieuſe de voir une femme gouverner un grand Empire, pourvu que ce ne fût pas le notre, qui eſt mieux gouverné par notre loi qu'il ne ſçauroit l'être par aucun Prince, puiſqu'il n'y a pas un ſeul homme malheureux dans tout l'Empire. Sur le portrait que vous m'aviez fait d'abord de vos Européennes, je ne les aurois pas crues capables de gouverner des nations, & je crains fort que les rênes du gouvernement ne ſoient bien mal-placées dans des mains ſi foibles, ſi délicates & ſi légeres; & qu'une nation ne faſſe bien des étourderies, ſur-tout ſi elle eſt gouvernée par une Dame de Paris ou de Londres.

Je ne ſçais, Madame, quel uſage feroit de l'autorité une Dame de Pa-

ris ſur le thrône, les femmes ne ſuccedent point à la Couronne de France. Quelques Reines-Meres y ont regné pendant le bas âge de leurs fils avec aſſez de difficultés & de troubles. D'autres femmes y ont régné fort ſouvent, mais uniquement par le charme de cet empire que la nature & l'art leur donnent, dont nous avons parlé; & j'ai oui dire qu'on s'en eſt toujours fort mal trouvé. Dans la plupart des autres Royaumes, les femmes ont droit à la Couronne, & les femmes nous ont donné plus d'un exemple d'heureux regnes. Celui d'Eliſabeth eſt actuellement un des plus heureux & des plus glorieux de l'Europe. Ma nation n'a point eu de Roi qu'elle ait plus reſpecté & plus aimé que cette Reine, qui ait poſſedé à un plus haut dégré tous les talens néceſſaires pour le gouvernement. Son nom ſera placé dans l'hiſtoire à côté de celui des plus grands Rois. C'eſt un hommage que lui ont

rendu le Roi de France & le Pape Sixte-Quint, les deux plus grands politiques de l'Europe. Le ſuffrage de ce dernier ſur-tout n'eſt pas ſuſpect; car il eſt ſon ennemi juré, ainſi que de la nation Angloiſe.

Quel perſonnage nous nommez-vous-là, dit Madame Taumelli, le Pape Sixte-Quint? Eſt-ce l'un de vos Rois, de vos Princes, de vos Souverains? Comment ſe nomme ſa principauté, ſon royaume? Sur quelle nation régne-t-il?

Madame, ſur toute l'étendue du monde connu, ſi on veut l'en croire; il prétendroit même régner ſur le votre, s'il ſavoit qu'il exiſte. Ses ordres ſont abſolus; il les envoye d'un bout du monde à l'autre. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas également reſpectés par-tout. Il juge, il proſcrit, il condamne même au feu des nations entieres & en grand nombre, qui n'en ſçavent rien, qui ne le connoiſſent point, & cependant ſur le fondement

qu'elles ne lui obéiſſent pas; & quelques-unes de celles qui le connoiſſent, vont leur train & le laiſſent faire; mais il y en a pluſieurs qui redoutent extrémement ſa colere.

Voici un être, dit le Seigneur Taumelli, qu'il ne nous ſera pas facile de définir. Madame Taumelli, ceci eſt un peu plus difficile à concevoir que l'hiſtoire des eſclaves. Eſt-il Roi ce Pape Sixte-Quint, ou Empereur de quelque nation plus forte que les autres? Car il s'arroge une autorité ſi extraordinaire, qu'il faut néceſſairement qu'il ſoit quelque choſe de bien grand dans votre monde.

Non, repartis-je, il n'eſt ni Roi, ni Empereur, il ſe prétend bien audeſſus; il eſt Pape, il ſe nomme Sixte-Quint, parce qu'il eſt le cinquieme de ce nom. Il y a long-tems que ſes prédéceſſeurs ont uſurpé un petit coin de terre en Italie, petite partie de l'Europe, où il habite, & où il entretient la cour la plus faſtueuſe de

toute cette partie du monde. C'eſt de-là que partent ſes ordres, & que dans une langue qui n'eſt pas la ſienne, qu'on ne parle plus depuis quinze ſiecles, il explique ſes volontés à tous les Potentats, à tous les Souverains & à toutes les nations de la terre, excepté aux Auſtraliens, qu'il ne manquera pas de mettre auſſi ſous ſa domination, dès qu'il entendra dire qu'ils exiſtent.

Vous nous donnez-là, dit le Seigneur Taumelli, l'idée d'un empire qui a bien l'air d'une fiction. Comment concevoir en effet que le Souverain d'une petite partie d'un petit coin de l'Europe exerce un pouvoir ſi étendu ? Il faut qu'il ait des milliers de ſoldats à ſes ordres, & que toutes les puiſſances de la terre redoutent bien la force de ſes armes.

Il s'en faut bien, leur dis-je, que je vous aye encore expliqué toute l'étendue de ſon pouvoir. Il eſt vrai que cette puiſſance n'a de fondement

qu'une fiction qu'elle n'eſt appuyée que ſur l'opinion, qu'elle ne s'eſt établie & ne ſe ſoutient que par des paroles, & qu'une armée de dix mille hommes ſuffiroit pour mettre ce Potentat & toute ſa cour dans les fers: & cette opinion qui a fondé & qui perpétue le regne de cette puiſſance depuis pluſieurs ſiecles, a fait regarder la ville où eſt ſon ſiege comme la capitale du monde. Le Pape a ſouvent dépoſé les Rois & les Empereurs, & donné leurs couronnes à ſon gré, en diſpenſant leurs ſujets de leur ſerment de fidélité. L'idée d'un lieu de délices pour les ames de ceux qui ont bien vécu dans ce monde, & d'un lieu de tourmens pour les méchans, exiſtoit avant lui parmi les hommes. Il en a profité, il leur a perſuadé qu'il étoit le Vicaire de Dieu, qu'il lui a confié les clefs de ce lieu de délices, qu'il a nommé le *paradis*; qu'il en ouvre les portes & les ferme à qui il veut. On l'a cru; en conſéquence

il a donné des loix à toute la terre, & il en a fait une si grande quantité que la vie d'un homme suffiroit à peine pour les lire toutes. Il a ordonné des jeûnes, des prieres publiques; il en a fait sur les mariages, sur les droits qu'il prétend exercer en différens royaumes, sur les actions des hommes, & même sur ce qu'ils doivent croire ou penser. Il s'est arrogé en même tems le droit de les dispenser de ces mêmes loix par des loix nouvelles qu'il accorde tous les jours à ceux qui l'en supplient en payant une certaine somme. Il a une espece de tarif où chaque dispense est taxée. Par cette seule voye il attire à lui les trésors de plusieurs nations. Il a souvent armé en expliquant ou en faisant une loi à son gré, une nation contre une autre, & des peuples contre leurs Souverains, pour soutenir le droit qu'il s'est attribué de faire croire ce qu'il veut. En dernier lieu le Roi de France, le plus respectable mo-

narque de l'Europe, n'eſt parvenu à régner tranquillement ſur un peuple qui l'aime, & dont il eſt le pere, qu'après avoir reconnu ſon autorité par un acte public, & cru ou fait ſemblant de croire qu'il a raiſon. Ce Pape avoit armé pour ſoutenir ſon autorité, plus de la moitié des ſujets de ce bon Roi; & il ne lui a ouvert les portes du paradis qu'il lui avoit fermées, qu'après avoir été aſſuré de ſa ſoumiſſion.

Le pere de notre Reine a oſé ſecouer le joug de cette eſpece de pouvoir magique, parceque le Pape en avoit terriblement abuſé en Angleterre en pluſieurs occaſions, au point que ce royaume lui payoit un tribut annuel aſſez conſidérable. Ce Roi a ébranlé les colonnes de cet édifice. Cela lui étoit plus facile qu'au Roi de France, parceque le peuple Anglois ne croit pas, comme le croyent les François, que le Pape a réellement les clefs du *paradis*. Depuis ce tems-

là

là sur-tout, les Anglois jouissent de la liberté de penser & de croire. C'est un grand avantage qu'ils ont sur les François, leurs éternels ennemis, auxquels le Pape fait croire de gré ou de force tout ce qu'il juge à propos, & dont il tire tous les ans une somme très-considérable, comme un impôt légitime, à titre de Souverain de leur opinion.

Les clefs du paradis sont ses seules armes; aussi appelle-t-on son pouvoir, le pouvoir des clefs; & ce pouvoir inutile chez quelques nations qui ont osé lever le voile qui couvre cette fiction, est supérieur aux armes des Souverains chez des peuples ignorans, craintifs & superstitieux. Le Pape a d'ailleurs des Soldats ou une espece de Soldats répandus par millions chez ces peuples. Ces Soldats sçavent faire respecter son autorité, non par des armes & des combats, mais par des paroles & par l'opinion. Cette milice a acquis à titre de pauvreté des

biens immenſes ; non ſeulement elle fait la guerre à ſes propres frais pour l'intérêt du Pape, mais elle lui paye encore un tribut. Car en même tems que cette milice eſt un très-puiſſant ſoutien de ſa couronne, elle eſt une branche très-riche de ſes finances.

Si un homme propoſoit, nous dit le Seigneur Taumelli, de nous ſoumettre à cet empire, nous le regarderions comme un fou. Il faut donc que cette puiſſance ſe ſoit élevée parmi vos nations à la faveur d'une extrême ignorance. Car rien n'eſt moins naturel qu'un tel empire ; il eſt entiérement l'ouvrage de l'imagination. On a du employer une politique bien pénible & bien artificieuſe pour ſoutenir pendant tant de ſiecles l'autorité d'un homme qui commande aux eſprits, qui les oblige de croire & penſer comme il lui plaît, & ſans doute tout ce qu'il juge utile ou néceſſaire à ſon intérêt, ou à la conſervation de ſon régne, & au ſoutien de ſon au-

torité. Les reſſorts de cette politique doivent s'uſer à la longue ; & ſi jamais vos Européens reprennent leur liberté naturelle de penſer, c'en eſt fait du premier de vos potentats : il n'en reſtera que les ruines d'un édifice artificiel. Je conçois beaucoup d'eſtime pour votre nation, depuis que vous m'avez appris qu'elle a eu aſſez de bon ſens & de fermeté pour ſecouer le joug d'une autorité ſi abſurde & ſi ridicule. Mais croyez-vous que votre Reine ſoutiendra bien ce premier effort de votre raiſon ? Elle eſt une femme Européenne.

Je vous entends, Seigneur Taumelli, vous en concluez qu'il eſt plus facile de ſéduire une femme qui eſt ſur le trône, qu'un Roi. L'art de connoître les hommes eſt la premiere qualité & la plus néceſſaire pour gouverner. Car ce n'eſt que par le choix des hommes & par l'emploi qu'on en fait, qu'un gouvernement eſt bon ou mauvais ; qu'on rend une nation mal-

heureuſe, ou qu'on la fait proſpérer. Or les femmes ont naturellement en Europe à un bien plus haut dégré que les hommes, la préſence d'eſprit, la pénétration, l'art d'obſerver & de voir ce qui ſe paſſe dans le cœur des hommes, & l'habileté de s'en prévaloir. Cet art naît avec elles, & les hommes ſont obligés de l'étudier. D'ailleurs la Reine Eliſabeth eſt Angloiſe, & les femmes Angloiſes ſe diſtinguent parmi les Européennes par le courage & la fermeté. Cependant le Pape a déjà tenté plus d'une fois de rétablir ſon autorité en Angleterre par la ſéduction; il le tentera peut-être encore, mais j'eſpere que ce ſera toujours ſans ſuccès quoiqu'il ait employé une ſociété de nouveaux ſéducteurs, qui vient de ſe former ſous ſon autorité, plus ſéducteurs encore que tous ceux qu'il a eus juſqu'à préſent à ſes ordres. Ceux-ci ſemblent n'agir qu'au nom du Pape, mais tous les gens ſenſés s'aperçoivent que ces

nouveaux-venus travaillent ſécrettement à leur élévation. On ne connoît point de bornes à leur ambition : ils veulent gouverner par l'opinion & par la perſuaſion toutes les Puiſſances, le Pape lui-même ; car ils le trompent, & ils ont déjà envoyé des détachemens dans toutes les parties du monde pour établir une monarchie univerſelle pour leur propre compte.

Votre Europe, dit Madame Taumelli, produit des hommes bien extraordinaires. Ils me paroiſſent tous fous. Ceux-ci font-ils auſſi des loix?

Non, Madame, ils n'en ont point encore fait ; mais il y a bien de l'apparence qu'ils en feront beaucoup, lorſqu'ils auront établi leur monarchie univerſelle, dont ils jettent actuellement les fondemens ; en attendant ils en font faire tantôt par le Pape, tantôt par les Rois, & ils interpretent ſuivant leurs vues & leurs intérêts toutes celles qui ſont faites. Ces gens-là deviendront bien terribles au genre

humain, ſi quelque homme ſenſé ne fait pas bientôt tomber le maſque de bonté, de douceur & de vertu qu'ils ont pris. Car on les accuſe déjà de vouloir faire aſſaſſiner les Rois qui refuſent de les croire.

Sçavez-vous, mon cher Robertſon, dit Madame Taumelli, ce que je penſe de tout ce que vous nous dites de votre Europe? c'eſt que nous ſommes bienheureux que votre Pape & tous ces gens qui veulent régner par l'eſprit & l'imagination, ignorent nos Terres Auſtrales; & nous, la ſéduction, la vanité, l'intérêt & l'ambition de ces hommes entreprenans. Ils abuſeroient facilement de notre ſimplicité & de notre paiſible douceur; & d'heureux que nous ſommes, nous ne ſerions bientôt que de malheureux eſclaves, comme vos Européens, chez leſquels je ne vois qu'une ombre légere de liberté.

Je vous avoue, Madame, que je ne me rappelle qu'avec douleur l'idée du

tableau affligeant pour l'humanité, des miseres infinies que cette multitude de législateurs & de loix ont répandues parmi les peuples Européens. J'ai passé sous silence un détail immense de calamités qui de tout tems ont désolé l'Europe, & qui n'ont point eu d'autre cause que cette multitude de loix & l'ambition de ceux qui les ont faites. Permettez que je n'entre pas dans de plus grands détails; je m'attendris trop sur les malheurs de ma patrie.

Et bien, reprit-elle, pour dissiper les effets de votre sensibilité, nous irons tantôt à une fête de mariage dans le village que vous voyez d'ici sur le penchant de cette colline, où vous verrez régner une joie pure & naturelle, qui peut-être vous fera oublier les malheurs de votre Europe, dont votre cœur est si affecté.

J'acceptai cette invitation avec joie; j'avois déjà bien observé le peuple Australien. Son air content, sa

gayeté naturelle, m'avoient frappé; mais je n'avois pas encore vu quel étoit le ton de sa joie dans une fête telle qu'un mariage ou une naissance qui sont les seules fêtes qui leur sont connues, & qui ne méritent point ce nom ailleurs, comme chez les Australiens.

Nous entrâmes dans une maison où régnoit la plus grande propreté: On dansoit dans un salon au son d'un instrument très-doux & très-agréable. Les Australiens ont beaucoup d'instrumens, presque semblables à ceux d'Europe, & leur musique tient infiniment de la musique Italienne. Les peres & les meres des nouveaux mariés vinrent au-devant de nous, & nous présenterent leurs enfans. Les caresses que nous leur fîmes furent reçues avec un grand respect & la sensibilité la plus touchante. Nous fumes conduits dans le salon, où étoit assemblé tout le village, ce qui faisoit environ cinquante personnes, y com-

compris les peres, les meres & les enfans. Tous les villages ſont petits, mais tous fort proches les uns des autres. Le Seigneur Taumelli, ſa femme, ſa mere & ſes filles firent mille amitiés à toute cette aſſemblée. C'étoit un ſpectacle très-intéreſſant pour moi, que l'épanchement de cœur auquel on ſe livroit de tous côtés. La joie étoit répandue par-tout; & je voyois également à tout le monde un air de jeuneſſe & de ſanté. Tous me paroiſſoient être d'une même famille & du même âge. Les garçons & les filles que je ne parvins à bien diſtinguer des peres & des meres, que parcequ'ils danſoient plus ſouvent & plus long-tems & qu'ils avoient un peu plus de vivacité, jouoient tour-à-tour très-agréablement de quelque inſtrument, & chantoient preſque tous également bien. Ils faiſoient ſuccéder des concerts à la danſe, car la danſe finiſſoit dès que quelqu'un demandoit le concert, & la danſe étoit

repriſe enſuite à la premiere propoſition que quelque autre en faiſoit. Léna & Lilie furent de la danſe & du concert. Elles ſe confondirent avec les filles du village toutes preſqu'auſſi jolies, auſſi bien faites, auſſi proprement & auſſi décemment miſes. Les graces chantoient & danſoient tour-à-tour, ou plutôt la nature ſe montroit avec tous ſes charmes enchanteurs. Toute cette jeuneſſe étoit livrée à une joie vive & pure ; & l'innocence que j'y voyois régner me la rendoit encore plus aimable & plus touchante. Les jeunes époux étoient trop occupés d'eux-mêmes & de leur bonheur, pour prendre autant de part que les autres aux plaiſirs de la danſe & du concert. Ils étoient cependant l'un & l'autre remplis d'attention pour les étrangers. La mariée me pria avec tant de graces & de douceur de vouloir bien danſer une danſe de mon pays que je ne pus le lui refuſer. Elle exécutoit un ordre ſecret de Mada-

me Taumelli. J'étois tout entier à la fête, & je ne me fis pas prier. Je danſai une danſe Angloiſe, qui excita la curioſité & l'étonnement de tout le monde par ſon extrême vivacité. Les leurs quoique fort vives, l'étoient infiniment moins, parcequ'elles étoient naturelles. Il me fut impoſſible de ſçavoir ſi j'avois eu le bonheur de leur plaire; mais je reçus des remercîmens de ma complaiſance, comme ſi je les avois mérités. Je demandai à une jeune fille, ſi elle ſe marieroit bientôt. Je ne le ſçais point, me dit-elle, je n'ai pas encore fait mon choix. C'eſt ma ſœur aînée qui vient de ſe marier, elle eſt deux ans plus âgée que moi. J'ai encore deux années pour y ſonger, car nous ne penſons point à nous marier avant dix-huit ans. Voilà ma couſine, en me montrant une jeune fille aſſiſe auprès d'elle, qui a choiſi ſon mari. Elle ſe mariera dans le mois prochain. J'eſpere, me dit celle-ci, que vous me

ferez le même honneur qu'à ma couſine, & que vous n'aurez pas oublié votre danſe Angloiſe. Je m'y engageai, & la converſation finit là. Madame Taumelli m'appella pour nous retirer. Toute l'aſſemblée ſortit & nous accompagna juſqu'au bout du village. Nous nous quittâmes après bien des careſſes mutuelles, avec regret de part & d'autre. Pour moi je me croyois dans cette aſſemblée au milieu de mes amis.

Qu'on ne ſoit pas étonné de ce que je ne fais pas ici des récits de galanterie. Les Auſtraliennes en ignorent le jargon ; & un galant Européen, un François ſur-tout qui excelle dans cet art frivole, ne trouveroit pas auprès d'elles à exercer ſon petit talent. Elles vivent dans une aimable familiarité avec les hommes, parcequ'ils ſont modeſtes & réſervés comme elles ; leurs entretiens pleins d'innocence, ſont enjoués, badins, folâtres même, mais décens. Elles mé-

prisent le petit jargon de la galanterie, elles le regardent même comme très-offensant. La fierté d'ame que leur donne la pureté de leurs sentimens, leur feroit rejetter avec indignation les propos doucereux dont on voudroit les amuser. Les louanges sur leur esprit, sur leur beauté, sur leurs graces, sur le prix du bonheur de leur plaire, & toutes ces gentillesses qu'on prodigue à nos Européennes, & dont on les amuse, ne seroient reçues qu'avec un froid à glacer. Les femmes n'écoutent rien de ce qui leur annonce une passion. Leurs filles ne sont pas ennemies des louanges, mais elles veulent qu'elles soient vraies, & ne les reçoivent que de celui qui leur montre assez de mérite pour les déterminer au mariage. Le seul hommage fondé sur l'estime peut flatter leur cœur, & tout ce qui n'est point cela est toujours rebuté. Ainsi tous ces romans de chevalerie Espagnole & Françoise dont les Européennes

font leurs délice, toutes ces hiſtoires galantes dont l'Europe eſt inondée, ne ſeroient pour elles que des contes fort inſipides & fort ennuyeux. Léna a reçu mon hommage, elle m'a promis ſa main, & m'a ordonné le ſilence juſques au moment où elle pourra me la donner; nous l'attendons avec une égale impatience, ce moment qui doit nous unir; nos yeux, nos ſoins, nos attentions réciproques nous le diſent ſouvent, & l'énergie de cette expreſſion eſt bien ſupérieure au galant jargon de nos Européens, qu'un ſentiment honnête n'accompagne preſque jamais.

Je commençois à ſecouer le joug de nos préjugés, de nos inſtitutions Européennes, & de ces volumes de loix arbitraires qui ont fait oublier la premiere de toutes les loix. Le Seigneur Taumelli avoit rouvert mon cœur à la voix ſacrée de la loi de la nature, & avoit rappellé à cette loi toutes les facultés de mon ame. Ici

on ne marie point les biens & les conditions; on marie les personnes. On commence par se connoître & par s'aimer avant que de s'unir. C'est-là le droit de la nature, qu'on a gêné, qu'on a abrogé en Europe, & l'on y a ainsi détruit presque universellement le bonheur du mariage, la douceur de la société la plus naturelle & la plus sainte, par des institutions humaines, par des loix civiles. On y a corrompu les mœurs des citoyens. Je me livrois avec délices à ces réflexions en me promenant seul dans les jardins, lorsque je fus joint par le Seigneur Taumelli.

Il m'a semblé, me dit-il, que vous vites hier avec plaisir une fête de village. Vous commencez à prendre une juste idée de nos mœurs, & je crois qu'elles vous plaisent.

Je m'en occupois délicieusement, Seigneur Taumelli, dans le moment même. Je vois par-tout la nature embellie & en même tems respectée par

l'art. La nature naïve parloit dans cette assemblée; une joie pure & innocente l'animoit; j'ai trouvé une gayeté moins vive & moins bruyante dans les peres & les meres, mais bien naturelle & bien vraie : la joie de leurs enfans me paroissoit être la leur. Je fus touché du tableau le plus respectable & le plus attendrissant que j'aye jamais vu, lorsque cette jeune fille se trouva incommodée un moment. L'empressement à la secourir, les soins, les inquiétudes, tout cela fut si prompt & si général, qu'il me fut impossible de distinguer ni sa mere, ni son pere, ni aucun de ses parens. L'accident ne dura qu'un moment, mais assez long-tems pour me faire voir qu'il ne régne ici ni jalousie, ni haine, ni vanité, & que le peuple se regarde comme une seule famille.

Et bien, mon cher Robertson, dit le Seigneur Taumelli, cela ne vous étonne & n'excite votre admiration,

que par la comparaiſon des mœurs de votre Europe, où l'intérêt perſonnel, pere de tous les crimes & de beaucoup de fauſſes vertus, eſt le ſeul moteur de chaque individu, & où cet intérêt étouffe ſans ceſſe la voix de la nature. Si vous donniez à ce peuple des louanges ſur ce que vous avez vu, il y ſeroit inſenſible, parce qu'il ne comprendroit pas qu'on puiſſe agir autrement. On vous demanderoit, ſi dans votre pays on loue les hommes, parcequ'ils marchent droit, ou parcequ'ils ne marchent pas ſur leurs deux mains.

Vous avez vu dans cette fête toutes celles de la nation; celles des naiſſances, des mariages, dans nos villes, dans nos châteaux; ce ſont partout les mêmes tableaux. Nous vivons avec les citoyens du ſecond ordre, comme avec nos freres. Nos uſages, nos mœurs ſont les mêmes. Une ligne légere & preſque imperceptible nous ſépare; & cette ligne

eſt l'ouvrage du ſentiment. Leur reconnoiſſance & leur équité naturelle l'ont formée & l'entretiennent. Vous avez vu avec quel reſpect tous les habitans de ce village, qui ſont auſſi libres, auſſi indépendans que nous, nous ont reçus. Ce reſpect, nous ne l'exigeons point, & nous le recevons avec une ſincere amitié. Car il n'eſt établi ſur aucune loi. L'agriculture & l'exercice des arts ſont de tout tems le partage du peuple, & la défenſe de la patrie le nôtre. Quoique nous ayons le même intérêt dans la liberté de la nation, & à expoſer nos vies pour la défendre, le peuple nous regarde comme les protecteurs auxquels il doit ſon repos, ſa liberté & tout ſon bonheur. Nous ſommes à ſes yeux chargés de l'emploi le plus néceſſaire à la ſociété, le plus pénible & le ſeul dangereux pour la vie & la ſanté. Voilà la cauſe de ſa reconnoiſſance & de ſon reſpect, dont il a voulu donner une marque extérieure &

permanente, qui consiste à ne se servir que d'ustenciles d'argent, à ne se vêtir que d'étoffes de coton ou de soie mêlées de coton, & à ne porter ni diamans ni rubis. C'est un usage qu'il prit de lui-même au moment de la restauration, & qu'il suit scrupuleusement depuis plusieurs siecles; usage que nous respectons en eux en leur marquant en toute occasion notre égalité; ce qui lui rend cet usage encore plus précieux.

Faites-moi le plaisir, lui dis-je, de me dire ce que signifie ce mot *restauration*. Nous ne le connoissons point encore dans aucune de nos langues Européennes. Je fus dans l'instant bien fâché de l'avoir interrompu en cet endroit, pour lui faire une demande, dont je ne l'aurois pas importuné, si je lui avois donné le tems de continuer. Je m'étois déjà corrigé par l'exemple de la modestie, du désintéressement & du bon sens des Australiens, de l'aveugle passion des Eu-

ropéens de parler sans cesse de ce qui les intéresse, de se peindre eux-mêmes dans la conversation, & de ramener tout à eux ; mais je n'avois pas encore perdu tout-à-fait l'impertinente habitude d'interrompre un homme qui parle, quelques bonnes choses qu'il dise. L'avidité que j'avois de m'instruire de choses si nouvelles & si étranges pour un Européen, surtout pour un Anglois qui croit être le seul homme libre au monde, & qui regarde son gouvernement comme le plus beau & le meilleur gouvernement de la terre, m'avoit conservé ce défaut ridicule. Un Australien ne se fâche pas pour avoir été interrompu par une question faite hors de propos, ni même par les mauvais raisonnemens d'un esprit de contradiction: rien ne peut altérer sa douceur qui entretient toujours son ame dans un heureux calme.

C'est le plus grand des malheurs de l'Europe, reprit tranquillement le

Seigneur Taumelli, qu'une reſtauration y ſoit inconnue. Si les Européens la connoiſſoient, ils ne gémiroient pas ſous le poids énorme de leurs loix, ils ſeroient libres. Ils ſeroient des hommes, & ils ne ſont que des eſclaves. Vos Princes, vos Rois, votre Pape même qui ſe prétend le Souverain des Souverains, le Souverain univerſel; en un mot tous ceux qui gouvernent, même ces hommes qui vivent dans l'erreur de ſe croire libres, ſont tous eſclaves. S'ils rempliſſent bien leurs devoirs, ils ſont eſclaves de fonctions très-fatigantes, très-pénibles & quelquefois très-dangereuſes pour leurs perſonnes; s'ils ne les rempliſſent pas, ils ſont eſclaves d'une multitude infinie de paſſions, & des remords qui troublent ſans ceſſe leur repos. Votre Pape eſt plus eſclave que tous les autres, car il eſt encore eſclave de l'extravagance de ſes prétentions. La reſtauration eſt donc un événement qui fait

paſſer dans un moment une nation, de l'eſclavage à la liberté, qui tire une nation d'une ſituation factice & violente, d'un état forcé, & la rend à ſon état naturel. C'eſt préciſément ce qui eſt arrivé à notre nation, il y a deux mille ans. Elle avoit un Roi qui la gouvernoit ou la laiſſoit gouverner en ſon nom par des miniſtres. Nous avions une multitude infinie de loix anciennes & nouvelles qu'on ne ceſſoit de multiplier encore tous les jours, ſur la propriété des biens, ſur les teſtamens, ſur les mariages, ſur la naiſſance des enfans, ſur les querelles, les diſputes qui s'élevoient entre les particuliers; on faiſoit encore des loix ſur la liberté de penſer touchant des queſtions que tout le monde vouloit entendre, auxquelles perſonne ne comprenoit rien, & ſur leſquelles cependant on étoit ſouvent ſur le point d'en venir aux mains. Les impôts, les finances & le commerce perpétuellement en contradiction, étoient auſſi

le ſujet continuel de loix nouvelles. Les conteſtations entre les ſujets naiſſoient & renaiſſoient ſans-ceſſe à l'aide de la protection de tant de loix, de celle des tribunaux établis en grand nombre pour rendre la juſtice, & enfin de celle d'un ordre de citoyens qui expliquoient à ces tribunaux des conteſtations qu'ils ne pouvoient entendre & juger que par l'organe de ces tiers en apparence déſintéreſſés. La nation accablée d'impôts, étoit toujours à la veille de ſuccomber ſous le poids que l'avidité des fermiers ne ceſſoit encore d'y ajouter.

Il m'eſt d'autant plus facile de vous faire le tableau des calamités qui découloient ſur la nation d'une ſource ſi abondante, que lors de la reſtauration il fut jugé néceſſaire de le conſerver, comme on conſerve la mémoire du local d'un précipice d'où l'on eſt heureuſement ſorti, & dans lequel on craint de retomber. Ce tableau fut imprimé à la tête de l'hiſtoire de la

reſtauration, que tous les citoyens du premier ordre, même ceux du ſecond, liſent de tems en tems par reconnoiſſance & par reſpect pour la mémoire de nos reſtaurateurs, & en même tems pour nourrir notre ſenſibilité & notre attachement inviolable pour notre loi.

Qui peut pénétrer à travers le voile obſcur qui nous dérobe l'origine de toutes les nations & les premiers berceaux des hommes? Dans les derniers tems qui ont précédé la reſtauration nous avions un grand nombre d'auteurs qui tous à l'envi avoient fait des recherches infinies ſur ce ſujet, ſur la maniere dont s'étoient formées les premieres ſociétés & ſur leurs premieres loix. Il ſembloit à les entendre que le public devoit prendre un grand intérêt à leurs pénibles travaux, leurs laborieuſes conjectures. Ils formoient des ſociétés idéales, enſuite des gouvernemens & un corps de loix à leur gré, où ils auroient voulu que les légiſlateurs modernes pris-

priſſent les modeles des loix nouvelles, les moyens de mieux gouverner les nations & l'idée d'un gouvernement parfait. D'autres s'occupoient à chercher dans toute ſorte de monumens obſcurs, de quoi reculer les annales de la nation: & ceux-ci mettoient encore un grand prix à leurs recherches, comme s'il étoit bien important pour le bien d'une nation de lui fournir de quoi ſe vanter d'une grande antiquité. Il eſt certain que nos annales, que nous conſervons encore, ſont très-anciennes. Mais nous en perdons le fil au bout de quelques milliers d'années, & peu nous importe. Nous ne faiſons même quelque attention qu'au petit nombre de ſiecles qui ont précédé la reſtauration, ſur leſquels nous n'arrêtons point nos regards ſans plaindre ceux de nos ancêtres que les loix avoient rendus eſclaves, & ceux qui étoient les auteurs de ces loix, ou qui les avoient conſeillées. Nous avons dans nos anna-

les une idée assez claire de quelques siecles antérieurs à ces loix, & de mœurs à-peu-près semblables aux nôtres. Il paroît qu'alors la nation ne connoissoit d'autre loi que celle qui nous gouverne aujourd'hui, & qu'elle étoit plus heureuse qu'elle ne l'a été ensuite sous l'empire des loix arbitraires.

Je vous arrêterai peu sur les régnes d'une longue suite de Rois. Les premiers dont nous avons l'histoire, ne firent point de loix: ils furent les conservateurs des droits & des libertés de la nation; & quoique leurs régnes paroissent fort longs, leur histoire est fort courte. Ils furent les peres du peuple. Des Rois foibles succéderent à des Rois forts; ils firent des loix, cependant en très-petit nombre. Ils étoient trop proche de l'observation de la loi naturelle; sa voix se faisoit trop entendre au fond de leurs cœurs: on étoit encore trop sensible à la pureté, à la beauté, à la

ſainteté de cette loi, on n'oſoit y toucher que d'une main tremblante.

D'autres Rois leurs ſucceſſeurs, plus foibles encore, furent plus hardis, ou peut-être leurs miniſtres. Les loix s'accrurent, les intérêts ſe diviſerent & ſe multiplierent dans un détail infini. La propriété des biens devint incertaine; les partages, les teſtamens diviſerent les freres; les voiſins ne purent vivre en paix, ils s'accuſerent d'uſurpation. On voyoit peu d'exemples de paix dans les familles; les parens ne ſe reconnoiſſoient plus; la plus reſpectable des ſociétés, l'union dans les mariages fut troublée de mille manieres. Les maris & les peres n'eurent plus qu'une ombre d'autorité. Les conteſtations, les querelles devinrent ſi fréquentes entre les citoyens & dans le ſein des familles, que les Rois ne pouvant ſuffire à rendre la juſtice à leurs ſujets, furent obligés d'établir des juges; ceux-ci eurent bientôt beſoin de

gens qui faiſoient profeſſion de ſçavoir les loix, pour leur aider à reconnoître de quel côté étoit la juſtice : ce qui donna lieu encore à de nouvelles loix ſur la maniere dont ces derniers devoient inſtruire les juges. A des volumes immenſes de loix on ajouta de plus gros volumes encore de gloſes & de commentaires. Le courage le plus intrépide n'auroit oſé entreprendre ſeulement de lire tant de volumes. Les juges abandonnerent l'étude, & laiſſerent à ceux qui faiſoient la profeſſion de ſçavoir les loix, le ſoin de les en inſtruire. Cependant on avoit de l'eſprit, & l'on s'en ſervit pour rendre problématique le droit le plus clair. On jugeoit au hazard & ſouvent par paſſion ou par faveur. La capitale dévoroit les Provinces, le ſéjour de la Cour, des Seigneurs & des gens de loi, y attiroit tous les tréſors de la nation, & les impôts achevoient de détruire toute ſorte d'induſtrie. Des guerres avec

des nations voisines les avoient rendus nécessaires, & l'adresse des financiers en dévoroit une grande partie. Le luxe & l'immense richesse de ceux-ci affligeoient la nation bien plus que les dépenses de l'Etat.

Plusieurs Rois ont trouvé la nation dans cette triste situation à leur avénement à la Couronne. Quelques-uns de ces Rois l'ont augmentée par leurs querelles au-dehors. D'autres Rois foibles y ont encore ajouté par leur aveugle confiance dans des ministres vains, ambitieux & ignorans. De bons Rois succéderent quelquefois à ceux-ci. Ils aimoient leurs sujets, ils vouloient en être les peres, & remédier à tant de maux. Mais ils ne voyoient de tous côtés que des entraves. Les intrigues des gens riches alloient au-devant des précautions les plus sages, & les rendoient inutiles. Les gouverneurs des Provinces ne voyoient dans leurs emplois que leur intérêt, leurs amusemens &

leurs plaisirs, qui leur faisoient multiplier leurs injustices, & accroître sans cesse les calamités du peuple.

Les richesses étoient concentrées dans la capitale, où le luxe d'un grand nombre de riches faisoit vivre un peuple nombreux; mais la nation dépérissoit de jour en jour. La santé du peuple étoit affoiblie par la misere, & celle des gens riches par l'abus de leur opulence. Le tempérament foible & délicat de leurs enfans n'annonçoit qu'une foible postérité. La plupart étoient vieux à vingt-cinq ans. Il a fallu plusieurs siecles à la nation pour reprendre ses premieres forces & son ancien embonpoint. Nous sommes encore jeunes aujourd'hui à l'âge où nos ancêtres de ces malheureux tems, les plus robustes, étoient dans une vieillesse décrépite. Ils avoient de l'esprit, & communément plus d'esprit que de corps. On s'étoit piqué auparavant pendant plus d'un siecle d'être sçavant, & cette science ne con-

fiſtoit qu'à apprendre une langue ancienne d'une nation voiſine qui l'avoit oubliée depuis pluſieurs ſiecles, à lire quelques vieux livres écrits dans cette langue, à faire de longs commentaires ſur ces livres. Le goût des livres, le goût pour d'autres ſciences devint à la mode, & les Auſtraliens après s'être piqués d'être ſçavans, ſe piquerent d'avoir de l'eſprit. Tout le monde voulut en avoir & faire des livres; quelques femmes mêmes en firent, ou s'en firent dicter par quelque ami ſecret. Les livres furent un nouveau fléau répandu ſur la nation; on les multiplia ſi prodigieuſement, qu'il n'y avoit point de palais aſſez grand pour contenir tous ceux qu'on avoit raſſemblés pour le Roi; il fallut en conſtruire un exprès d'une grandeur immenſe. Dix ſiecles de vie n'auroient pu ſuffire à un homme pour lire ce tas énorme de livres, dont le plus grand nombre n'étoient bons qu'à étouffer le bon

ſens & la raiſon. La licence publia auſſi ſes productions; on employa l'eſprit à corrompre les mœurs. On publia des livres en vers & en proſe où l'on faiſoit l'éloge de preſque tous les vices. L'innocence déſerta les villes, ſur-tout la capitale : les campagnes furent ſon azile. Une heureuſe ignorance la conſerva chez les cultivateurs.

Les femmes dans les villes ne ſe piquoient plus d'être modeſtes, réſervées, & ne portoient plus ſur le front le témoignage auguſte de l'innocence & de la vertu. Celles de la capitale, qui donnoient le ton, devenoient toujours plus inſenſibles à l'honneur & à la réputation, & mépriſoient même les apparences que les femmes de la Province mettoient encore au nombre de leurs devoirs. C'étoit la faute des hommes, dont le goût uſé & le cœur corrompu faiſoient oublier aux femmes que chez elles les attraits de la figure reçoivent leur plus grand prix

prix des charmes de la vertu. Il eſt une coquetterie que toutes les femmes ont ſans s'en apercevoir, parcequ'elle eſt née avec elles, coquetterie également utile aux deux ſexes puiſqu'elle eſt l'ame de leur union, tant qu'elle eſt couverte par le voile de la modeſtie, qui eſt auſſi un autre don de la nature. L'art de la toilette avoit levé ce voile précieux, & éteint les ſentimens naturels de la décence & de l'honnêteté.

On avoit corrompu & déshonnoré la muſique en l'accompagnant de paroles qui étoient toujours ſous mille tournures différentes l'éloge de la paſſion la plus dangereuſe. Les poëtes l'avoient déifiée cette paſſion, avec la derniere impudence. Ils lui ſoumettoient toutes les actions de la vie. C'étoit l'ame qui animoit toute la nature. Ils lui avoient ſoumis l'univers entier : c'eſt ainſi qu'à l'aide des livres & de la muſique on apprenoit de bonne heure aux deux ſexes à lui ſacrifie

les devoirs les plus saints. On porta enfin l'excès de la licence jusques à publier en vers, c'est-à-dire, dans le langage inventé par la séduction, l'art d'aimer, ou ce qui est la même chose, l'art de corrompre l'innocence, & d'étendre encore par la voye la plus artificieuse la dépravation des mœurs. On avoit fait de la danse, comme du chant, un art qui en l'éloignant de la nature, l'avoit rendue indécente. Elle étoit devenue l'objet d'une étude fort fine & fort recherchée, pour plaire par des peintures vives de la licence & de la volupté, substituées à l'image d'une joie naïve & innocente, le caractere naturel de la danse.

Tant de désordres répandus dans les mœurs de la nation firent naître d'autres productions de l'esprit. Il parut successivement un nombre infini de livres de morale, la plupart très-volumineux & inlisibles. Quelques-uns en fort petit nombre parloient à l'esprit, mais aucun ne parloit au cœur.

Aucun ne connoiſſoit la route de la nature, & il falloit la connoître pour ramener la nation à ſa loi qu'elle avoit entiérement oubliée. Ces livres firent quelques hypocrites, & la loi de la nature conſervoit dans le ſilence & la retraite quelques hommes vertueux.

Il s'éleva en même tems une mer d'opinions humaines dont la nation fut inondée. Ceux qui en étoient les auteurs (& ils étoient encore en auſſi grand nombre que les antiquaires, les commentateurs des loix & des livres anciens, les poëtes & les moraliſtes) étoient dogmatiques, fiers, affirmatifs. Les uns doutoient de tout, les autres n'ignoroient rien. Chacun avoit une opinion à ſoi qu'il ne prouvoit point, & ils ne s'accordoient que pour diſputer. Chacun avoit conſtruit le monde & le faiſoit mouvoir à ſon gré par les machines qu'il avoit inventées. La raiſon & le bon ſens n'entroient pour rien dans les immenſes volumes que produiſoit la fureur de vouloir

établir des opinions nouvelles, enfans de l'amour-propre aveuglé par un vain orgueil. Des queſtions inutiles & inintelligibles tirées de ces livres inſenſés, diviſoient de tems en tems la nation en différens partis, dont le plus fort tourmentoit quelquefois cruellement le plus foible, & jettoit de nouveaux troubles, de nouvelles diviſions dans la ſociété & dans les familles.

On croyoit avoir les meſures de l'univers; on en calculoit les rapports, on en expliquoit les premieres loix & la cauſe finale; on connoiſſoit notre nature & notre principe actif: on croyoit avoir eu aſſez d'intelligence pour pénétrer des myſteres impénétrables qui nous environnent de toutes parts; & tout cela n'étoit que l'ouvrage de l'imagination.

Les uns diſtinguoient dans les corps l'apparence & la réalité. D'autres rejettoient la réalité & n'admettoient que l'apparence, & d'autres rejettoient également l'une & l'autre.

D'autres ſoutenoient que le tout eſt plus grand que la partie, & d'autres que la partie eſt plus grande que le tout.

On s'aviſa de vouloir expliquer la nature des idées. On voulut qu'elles fuſſent dans les objets, qu'elles fuſſent acquiſes ; d'autres qu'elles fuſſent innées &c.

Ces queſtions & beaucoup d'autres de cette nature firent enfanter de nouveaux volumes, & l'eſprit de parti s'empara de la nation & l'expoſa ſouvent aux fureurs des guerres civiles.

On mettoit en tête de preſque tous ces livres des épîtres dédicatoires addreſſées à des protecteurs ou à des protectrices, & remplies de fades louanges; heureuſement ceux-mêmes pour qui ces épîtres étoient faites, y prêtoient peu d'attention. Ce ne fut qu'une addition inutile au mal que faiſoient les livres. Car bientôt perſonne ne put ſupporter la fade lecture

d'une seule phrase de ces adulations puériles.

L'éloquence eut aussi ses livres ; on les multiplia de même sur l'art de convaincre & de persuader ; sur l'art de bien penser, de bien écrire & de bien parler. Cet art étoit sans doute bien agréable ; mais on en abusa, parce qu'on s'étoit mis en possession d'abuser de tout ; & avec ce bel art on persuadoit tous les jours mille mensonges, & rarement quelque vérité. Ce fut ainsi que l'éloquence fit souvent de l'histoire une pure fiction. On enseigna en même tems la politesse, & la politesse devoit marcher en effet à la suite de cet art séducteur. On enseigna l'art d'imiter les vertus & de s'en passer, l'art artificieux de la flatterie, & l'on oublia la bienfaisance. Les hommes devinrent faux & cessèrent d'être indulgens. La satire & la médisance prirent la place de l'indulgence & de l'humanité.

Les arts attirerent encore l'atten-

tion de ceux qui étoient poſſédés de la manie d'écrire. Ils n'en inventerent aucun, ils n'en perfectionnerent point; mais ils écrivirent des volumes ſur tous les arts, livres dont ceux qui exerçoient les arts, ceux-mêmes qui y excelloient, n'avoient aucune connoiſſance; ſi on en excepte la chymie & la médecine, dont la théorie produiſit encore un nombre infini de volumes, qui contenoient fort peu de choſes utiles.

Les arts, ſur-tout les arts agréables & ceux qui ſont les enfans du luxe, étoient portés à un dégré de perfection qui auroit fait honneur à l'induſtrie, au génie même de la nation, ſi ces efforts n'avoient pas été produits par tous les excès du luxe, qui ſont la preuve de la corruption des mœurs. Car on avoit tout appris, excepté l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſçavoir vivre avec ſes ſemblables. On ſe raſſembloit dans les villes, on déſertoit les cam-

pagnes, on ſentoit les beſoins de la ſociété, on la recherchoit, & l'on y paſſoit ſa vie dans des diſputes, dans des querelles & dans des conteſtations perpétuelles. Les hommes ne pouvoient ni vivre ſeuls, ni vivre enſemble. Cependant on oſa bientôt appeller ce ſiecle, le ſiecle du goût, des ſciences & des arts; on l'eût bien mieux nommé le ſiecle des abus. Car on abuſoit de tout, des loix, de l'eſprit, des arts, des richeſſes & de la ſanté.

Parurent quelques hommes ſenſés, qui firent de généreux efforts pour délivrer la patrie de l'eſclavage des paſſions & des préjugés, pour l'engager à reprendre ſon ancienne liberté, & à rendre au bon ſens & à la raiſon l'autorité que tant de loix & tant de livres leur avoient fait perdre. Ils s'attendrirent inutilement ſur des hommes qui ne les entendoient pas, & qui à l'aide de leurs loix & de leurs ſçavans, ne ceſſoient de s'é-

garer d'erreurs en erreurs. Ils tenterent de rappeller leur nation à ſa premiere loi, mais quoique gravée dans tous les cœurs, depuis trop long-tems on n'écoutoit plus ſa voix, tout l'avoit fait oublier; & ces citoyens zêlés redoutant la force des préjugés, n'oſoient encore la préſenter dans toute ſon étendue, ou avec la même force qu'elle ſe faiſoit entendre à leur cœur. Ils avoient à nager contre le courant d'un torrent trop rapide. Ils ſe rejetterent ſur des idées du bien public, & bornerent leur entrepriſe à ſubſtituer le goût des arts & des ſciences utiles, à celui des arts & des ſciences de pur agrément.

Les auteurs avoient preſque épuiſé tous les ſujets de pur agrément & les ſujets frivoles. Ils avoient beſoin de quelque ſujet nouveau, comme on en avoit ſouvent beſoin dans des aſſemblées du beau monde pour relever la converſation. Ils ſaiſirent avec avidité l'idée du bien public: une foule

d'écrivains s'occuperent à diſcuter le bien public ſans le connoître, & cette idée devint tellement à la mode, que des gens raiſonnables crurent que toute la nation alloit ſe tourner de ce côté. On eut bientôt parcouru les arts & les ſciences utiles. On en fit l'éloge de mille façons. On propoſa dans de nouveaux livres des réformes dans l'adminiſtration de l'Etat. Des projets de nouveaux établiſſemens pour le bien de l'humanité prirent la place de ceux qu'on avoit vus pendant longtems pour l'augmentation des impôts. On annonçoit dans d'autres une révolution dans les ſciences; on ſe félicitoit ſur les progrès des connoiſſances, des arts, de l'induſtrie, en un mot de l'eſprit humain. Quelques auteurs plus modeſtes donnoient leurs ouvrages au public comme un fonds de matériaux aſſez riche pour eſpérer que bientôt quelque main habile en formeroit un ſyſtême de gouvernement capable d'aſſurer la felicité de la

nation ; mais aucun ne ſentoit les difficultés que préſentoit l'architecture d'un tel édifice. Un étranger qui n'auroit vu la nation que par les titres de cette multitude d'écrits nouveaux, auroit pu croire que les Auſtraliens étoient devenus en un moment un peuple de ſages. Il n'en étoit rien cependant. Cette ardeur pour le bien public ne fut qu'une flamme éphémere qui s'éteignit dans les converſations. Enfin on s'ennuya de l'idée du bien public. On l'abandonna au petit nombre d'hommes ſenſés qui l'avoient produite, & qui continuerent de s'en occuper ſérieuſement.

Le gouvernement la ſaiſit, non dans cette légion de livres nouveaux, dont les uns ne montroient que de l'enthouſiaſme & une imagination en déſordre, d'autres que des plans qui auroient été une nouvelle ſource de mal public, mais dans les obſervations ſages d'un petit nombre de citoyens qui reſpiroient encore l'air ſalutaire de

l'ancienne liberté & de l'ancienne pureté de mœurs de la nation. Le miniſtre recevoit de leurs mains déſintéreſſées, & de leur zêle pour la proſpérité de l'Etat, des moyens de la rétablir. Il forma un tableau exact de toutes les branches de l'adminiſtration, qui contenoit l'enſemble de toutes les parties d'un gouvernement établi ſur des principes qui conſtituent également la force, la puiſſance du Souverain & le bonheur des ſujets. Ce miniſtre étoit vraiment digne de ſon ſiecle, parcequ'il étoit capable de le ramener à la vertu, & du Roi qu'il ſervoit, qui aimoit la vérité, la juſtice & le bien de la nation.

Le déſordre régnoit depuis longtems dans les finances, dans l'adminiſtration de la juſtice, & dans la diſtribution des graces de la Cour. Les finances étoient la ſource de la fortune rapide, de l'opulence exceſſive du petit nombre d'habitans de la capitale, qui pouvoient parvenir à s'y in-

troduire ; au-lieu d'être la principale baſe de la force de l'Etat. On avoit fait de la finance une ſcience à laquelle on s'étoit livré avec une ardeur funeſte à la proſpérité de la nation. Ceux qui la cultivoient avec le plus de ſoin, ne l'enviſageoient qu'avec un eſprit d'intérêt perſonnel, qu'avec l'idée & le projet d'une grande fortune. Ils ne s'occuperent qu'à bien connoître, à bien diſtinguer les droits divers, les différens moyens de les étendre, de les accroître ſans s'embarraſſer de leur ſource, & à bien ſaiſir, ſans crainte de l'épuiſer & ſans ménagement, la voye la plus courte d'aſſurer la perception. Un exercice continuel de la dureté avoit endurci le cœur de ces hommes qui depuis longtems avoient ceſſé d'être citoyens.

Un volume immenſe de loix ſur cette matiere, preſque toutes deſtructives de la population, de l'agriculture & de l'induſtrie, étoit également l'objet ou le fruit de leurs études.

Aucun de ces hommes attachés par état à cette branche de l'administration, n'étoit distrait de l'étude des moyens de s'enrichir promptement dans une carriere où la fortune n'étoit que trop aveugle & trop facile, pour jetter ses regards sur les vrais principes de la finance considérée uniquement dans l'intérêt de l'Etat; sur la population, l'agriculture & l'industrie qui en sont les sources. On les épuisoit sans cesse ces sources respectables, & personne n'avoit assez de vertu ou assez de courage pour prévoir les malheureuses suites de cet épuisement, ou assez de force pour les prévenir.

On imaginoit souvent de nouvelles impositions, qui produisoient d'abord de grandes sommes, & on se laissoit séduire par l'appas de cette richesse éphémere & forcée, qui détruisoit le germe de la fécondité. On ne s'apercevoit pas qu'en augmentant les droits des finances, on diminuoit les

consommations & la circulation des denrées; qu'on restraignoit les productions naturelles & celles de l'industrie, qui produisoient ces droits, & qu'on en détruisoit ainsi la source. La corruption étoit si générale que ceux-mêmes qui se permettoient les reproches les plus amers contre les financiers, ou qui affectoient de les mépriser, alloient souvent à cette source de richesses pour s'y désaltérer.

La mode d'avoir de l'esprit avoit fait négliger aux juges l'étude des loix. La forme qu'ils avoient établie pour l'instruction des contestations, étoit devenue l'occupation d'un nombre prodigieux de sujets, qui s'en étoient fait un patrimoine. Les gens qui exerçoient la science des loix, employoient tout leur art à séduire les juges; car ceux-ci se décidoient presque toujours pour celui qui avoit acquis auprès d'eux le plus de crédit par sa science & son art. Leur éloquence les rendoit redoutables à la

juſtice même, & ils s'enrichiſſoient ſouvent à ſes dépens. Ils ſe diſoient les protecteurs de la veuve & de l'orphelin. On auroit pu leur demander ce qu'étoient ceux d'entre eux choiſis au hazard qui ſoutenoient avec la plus vive chaleur la prétention de quiconque avoit entrepris la ruine de cette veuve & de cet orphelin. C'étoit uſurper un titre reſpectable, qui n'appartenoit qu'à la nation ou à ſon légiſlateur.

Les graces ſous le régne précédent n'avoient été données qu'à la faveur, & tous les hommes en place avoient contracté l'habitude de ne voir dans leur place que leur intérêt perſonnel. S'ils s'occupoient quelquefois de celui du public, ce n'étoit que lorſqu'il leur paroiſſoit être un moyen de ſe maintenir dans leur place, ou de monter à une place ſupérieure.

Le Roi vouloit, ſur le plan de ſon miniſtre, mettre un nouvel ordre dans ſes finances, ſubſtituer un petit nombre

bre de loix claires & auſſi ſimples que juſtes à ces volumes immenſes de loix qui la plupart ſe contrediſoient, ou contrediſoient les vrais principes de l'équité; qui exigeoient perpétuellement des loix nouvelles pour être entendues ou exécutées, & metroient ſans ceſſe des entraves à l'adminiſtration de la juſtice. Il vouloit par cette ſage réforme que les juges n'euſſent plus de prétexte d'ignorance, & rendre à l'agriculture & aux arts un nombre prodigieux de ſujets dont toute l'induſtrie n'étoit occupée qu'à s'enrichir de l'induſtrie des autres citoyens.

La foibleſſe du précédent miniſtere avoit autoriſé les tribunaux de la juſtice à faire des repréſentations au Roi ſur toutes les loix qu'il jugeoit à propos de faire; & par leurs oppoſitions, auxquelles ils ajoutoient ſouvent la ceſſation de leurs fonctions, ils en arrêtoient ou ſuſpendoient l'exécution. Ces repréſentations continuelles étoi-

ent devenues redoutables aux ministres, parce qu'elles avoient presque toujours l'approbation du public, qui en ignoroit les motifs secrets.

Le ministre craignoit les embarras que ces représentations éternelles pouvoient faire naître à l'égard de quelques parties du plan de réformation dont l'exécution étoit arrêtée par un décret du trône. Il vouloit les prévenir, & cependant n'employer que des voyes douces. La plus sûre & la plus paisible étoit de détruire le crédit que ces représentations avoient acquis dans le public, qui regardoit les tribunaux de justice comme les protecteurs nés de la nation, & la cessation de leurs fonctions comme des actes respectables de générosité & de vertu patriotique. Il falloit le faire revenir de son erreur. Il en trouva un moyen simple & facile dans une lettre d'un membre du tribunal de la capitale à un tribunal de province, que le hazard avoit mise dans ses

mains. Il suffisoit de la rendre publique pour faire revenir la nation de son respect aveugle pour ces représentations, & pour dissiper l'idée d'utilité & de nécessité qu'il y avoit attachée. Cette lettre insérée dans l'histoire de la restauration m'a tellement frappé qu'elle est restée presque en entier dans ma mémoire.

„ Je vous félicite (porte cette let-
„ tre) sur les progrès de vos lumieres
„ & de votre zêle depuis notre asso-
„ ciation. Nous pourrions déjà pren-
„ dre pour modeles vos dernieres re-
„ présentations. C'est un hommage
„ que je vous rends d'autant plus vo-
„ lontiers, que je vous cite souvent
„ moi-même pour exemple dans nos
„ assemblées.

„ Jugez par nos maximes des élo-
„ ges que nous vous donnons. Nous
„ sommes les auteurs & les premiers
„ propriétaires de ce patriotisme qui
„ est la base d'un bon gouvernement;
„ de cet esprit public qui ne peut

„ s'altérer ſans annoncer la ruine pro-
„ chaine de l'Etat. C'eſt nous qui
„ avons inventé cette merveilleuſe
„ méchanique qui par l'uſage des ex-
„ preſſions fortes montre ſi bien les
„ conſéquences les plus dangereuſes,
„ les ſuites les plus funeſtes des affai-
„ res les plus ſimples & les plus ordi-
„ naires. C'eſt à nos aſſemblées qu'ap-
„ partient la déciſion des affaires pu-
„ bliques. Ce n'eſt que dans nos aſ-
„ ſemblées que réſide eſſentiellement
„ la ſouveraineté. Sur ces principes
„ auxquels nous nous tenons inviola-
„ blement attachés, nous nous fai-
„ ſons un devoir auſtere de mettre
„ ſans ceſſe un frein à l'autorité des
„ miniſtres. Ce n'eſt qu'en multi-
„ pliant parmi nous les penſionnaires,
„ & à force de répandre les faveurs
„ de la Cour, qu'ils obtiennent des
„ ſubſides; mais toujours contre l'a-
„ vis de quelques membres d'une po-
„ litique ſaine & profonde, qui né-
„ gligés par la Cour, ne ſçauroient

„ convenir ni de la néceſſité de la
„ guerre, ni de la néceſſité des im-
„ pôts. Si la Cour l'emporte ainſi
„ par la pluralité des voix, ſon triom-
„ phe eſt au-moins imparfait. Le
„ peuple n'en eſt pas moins inſtruit
„ de notre zêle, de notre vigoureuſe
„ réſiſtance, par le tableau touchant
„ des calamités qu'il ignore, que nous
„ ajoutons au tableau de celles qu'il
„ reſſent. Car nous avons ſoin de
„ publier nos débats pour donner de
„ l'occupation & de l'embarras au mi-
„ niſtere, ſur le crédit de la nation,
„ ſur le ſien propre, & pour nous
„ rendre importans, nous faire crain-
„ dre & ſouvent rechercher. Nous
„ excitons bientôt des Ecrivains à
„ calculer les revenus, les forces de
„ la nation, ſes dépenſes au-dedans
„ & au-dehors. Des déclamations
„ ameres contre le miniſtere, des dé-
„ clamations dictées par un vrai zêle
„ patriotique, & pleines d'énergie
„ ſur le diſcrédit public & particu-

„ lier, inondent la capitale, & nous
„ procurent la douce satisfaction de
„ voir les ministres désolés d'avoir
„ négligé l'unanimité des suffrages
„ dans nos assemblées.

„ Je trouve avec une grande satis-
„ faction dans vos représentations, ce
„ feu, ce zêle, cet amour du bien
„ public, cette éloquence mâle &
„ toujours nouvelle, ces expressions
„ toujours respectueuses, mais nobles
„ & énergiques, qui depuis si long-
„ tems distinguent vos représenta-
„ tions de tous les Ecrits Australiens.
„ Cependant si vous nous consultiez
„ sur vos représentations, nous les
„ abrégerions beaucoup en y suppri-
„ mant les lieûx communs mille fois
„ inutilement répétés, & nous leur
„ donnerions infiniment plus de nerf
„ par cette attention. Nous retran-
„ cherions aussi quelquefois des idées
„ trop exagérées de calamités publi-
„ ques & d'épuisement universel. Car
„ il convient de ménager les exagé-

„ rations avec beaucoup plus d'art
„ que vous ne faites.

„ Consultés sur l'acceptation des
„ loix, nous qui connoissons mieux
„ que vous toute l'essence & l'éten-
„ due du pouvoir législatif, nous
„ vous apprendrions qu'en insistant
„ sur nos maximes, vous atteindriez
„ au même dégré de puissance & d'au-
„ torité dont nous jouissons. Car
„ quoique nous ne soyons point lé-
„ gislateurs de droit, nous le deve-
„ nons incontestablement par la for-
„ me. Il ne reste au Roi que le droit
„ de proposer la loi. Il importe peu
„ que l'acceptation ne fût autrefois
„ qu'une simple forme, qu'une ma-
„ niere établie de publier la loi, &
„ que nous n'ayons aucun droit de la
„ rejetter. Il ne s'agit point de ce
„ qu'on a fait, mais de ce qu'on peut
„ faire pour s'élever. Si nous refu-
„ sons d'accepter une loi, tous les
„ ordres que la Cour peut imaginer
„ sont inutiles; l'acceptation doit

„ être libre. C'eſt une maxime que „ nous avons rendue inconteſtable. „ Point d'acceptation libre, point de „ loi. Il faut donc que le Roi faſſe „ des loix telles que nous les voulons. „ Ainſi notre union nous éleve à un „ pouvoir qui non ſeulement balance „ celui du Roi, mais qui devient mê- „ me ſupérieur; car celui qui accep- „ te ou rejette la loi à ſon gré, eſt „ ſupérieur à celui qui la propoſe.

„ Il n'y a qu'une choſe ici qui „ m'embaraſſe infiniment, & que je „ ne puis vous diſſimuler. C'eſt que „ juſqu'à-préſent je ne vois qu'une „ autorité uſurpée & une poſſeſſion „ momentanée. Nous ne ſommes „ point élus par la nation, elle ne „ nous a donné aucun pouvoir pour „ ſoutenir ſes droits. C'eſt le Roi qui „ nous crée & nous ſupprime à ſon „ gré; c'eſt de lui ſeul que chaque „ membre tient ſon pouvoir; & lui „ ſeul peut quand il lui plaît, anéan- „ tir tous les pouvoirs particuliers.

„ Nous

„ Nous ne ſommes que dépoſitaires,
„ le Roi eſt le propriétaire du dé-
„ pôt : c'eſt à ce titre que tous nos
„ actes ſont en ſon nom. Je ne con-
„ nois aucun moyen qui puiſſe nous
„ autoriſer à nous ſervir d'un dépôt
„ contre le gré du propriétaire. Je
„ voudrois cependant trouver un ex-
„ pédient pour rendre notre pouvoir
„ permanent & indépendant de la vo-
„ lonté abſolue du Souverain. C'eſt
„ un point à diſcuter dans notre cor-
„ reſpondance, dont le fruit peut
„ nous conduire à ſurmonter des ob-
„ ſtacles qui s'oppoſent encore à no-
„ tre élévation. En attendant nous
„ pouvons nous maintenir dans notre
„ poſſeſſion par la ceſſation de notre
„ premier devoir ; acte de vigueur
„ qui eſt toujours dans nos mains.
„ C'eſt un abus énorme, mais qui
„ étant toujours juſtifié par l'événe-
„ ment, change de nom."

On publia en même tems à la ſuite de cette lettre, que la prétention de

la Cour étoit que les tribunaux de justice ne fussent désormais que ce qu'ils étoient par leur institution; des compagnies formées d'hommes vertueux, instruits des loix sur lesquelles reposent l'honneur, la fortune & la tranquillité des familles, uniquement occupés à rendre avec modestie aux sujets du Roi la justice dont il leur confie l'administration, & qu'aucun prétexte ne pût les détourner d'un devoir si respectable & si sacré.

La comparaison que le public fit de cette lettre avec une prétention si sage & si juste, produisit l'effet que le ministre s'en étoit promis. Les représentations des tribunaux de justice ne furent plus un obstacle à redouter dans l'exécution du projet de rétablir autant qu'il étoit possible, la prospérité de la nation. Le ministre mettoit la main à cet important ouvrage, qui devoit immortaliser son ministere, lorsque le Roi qui n'avoit depuis long-tems qu'une santé foible &

languiſſante, mourut ſans laiſſer d'héritier de ſa Couronne. Par cet événement la nation rentroit dans ſes droits. Elle avoit la liberté de ſe donner un nouveau Roi, ou telle autre forme de gouvernement qu'elle jugeroit à propos de choiſir. Le miniſtre, après avoir donné à la mémoire de ſon maître le tribut de larmes que ſon cœur lui devoit, s'occupa avec un nouveau zêle comme ſimple particulier, mais en même tems comme un des premiers membres de l'Etat, des intérêts de la nation. Il les conſidéra avec cette élévation d'ame, cette bonté de cœur & cet amour pour le bien public, qui avoient caractériſé ſon miniſtere, & vit d'un coup d'œil tout ce qu'il y avoit à faire pour rendre ſa nation heureuſe, tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à l'établiſſement de ſa proſpérité, & les moyens de les vaincre.

Je ne vous ai préſenté juſqu'ici de l'hiſtoire de la reſtauration que ſa

partie triſte & humiliante pour l'humanité. Vous n'y avez vu que les funeſtes effets des paſſions humaines. Vous ne verrez dans ce qui me reſte à vous apprendre que les fruits heureux de la vertu. Il eſt tems, me dit-il, que nous allions revoir nos bons amis. J'avois fait pendant ſon récit une infinité d'obſervations, & j'avois bien des éclairciſſemens à lui demander, que je fus contraint de réſerver pour un autre moment.

En rentrant je fus frappé d'un ſpectacle inattendu. Le ſalon du château étoit rempli d'une aſſemblée nombreuſe qui ſembloit n'attendre que notre arrivée pour ſe livrer à la danſe & aux concerts. La gayete & la décence étoient répandues par-tout. Je reconnus bientôt tous les habitans du même village, dont la fête m'avoit fait tant de plaiſir; mais je ne pus comprendre la raiſon qui les avoit tous raſſemblés ici. Je priai Léna de me la dire. Cette fête eſt pour moi,

me dit-elle ; c'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance. Nous avons voulu vous ſurprendre. C'eſt notre uſage que chaque jour de la naiſſance de l'un d'entre nous, un des villages qui nous entourent vient la célébrer ; & ils s'y rendent tous à un mariage & à la naiſſance d'un enfant. La même joie, la même modeſtie, la même décence, la même ſimplicité, la même égalité & la même union, que j'avois obſervées dans la fête du village, régnoient également dans celle-ci. On y ſervit, comme dans la premiere, des rafraîchiſſemens qui conſiſtoient dans de la limonade & des fruits. Je demandai au Seigneur Taumelli, s'il ne faiſoit pas ſervir du vin, & ſi les fêtes n'étoient pas précédées d'un dîner, ou ſuivies d'un ſouper. Ce n'eſt point notre uſage, me dit-il, & lorſque je vous en aurai dit la raiſon en vous expliquant des choſes plus importantes, je ne doute point que vous ne l'approuviez.

Notre conversation fut interrompue par un accident qui fit succéder en un instant les allarmes & les inquiérudes à la joie, dans toute l'assemblée. Un habitant d'un village voisin, voulant cueillir du fruit, s'étoit laissé tomber d'un arbre sur lequel il étoit monté. On venoit chercher le chirurgien qui se trouvoit de cette fête. Le Seigneur Taumelli partit dans l'instant avec lui pour aller au secours du blessé; & toute l'assemblée les suivit, comme si chacun en particulier alloit secourir un pere, un frere, un fils, un ami. J'arrivai presqu'aussitôt que le chirurgien, j'étois curieux de l'observer dans l'exercice de son art. Car je l'avois déjà vu plusieurs fois sans me douter de sa profession. Le blessé me paroissoit aussi tranquile qu'un homme en santé. Il avoit cependant un bras cassé. Le chirurgien le lui remit dans un clin d'œil, il examina ensuite son blessé, & ne lui trouva qu'une légere contu-

sion à la tête. J'avois bien de la peine à m'empêcher de louer son habileté. Je me contins sur cela, parceque le Seigneur Taumelli m'avoit instruit que les Australiens ne concevant point qu'on puisse faire du mal, n'écoutent pas les louanges qu'on leur donne pour le bien. Je lui demandai pourquoi il ne faisoit pas une petite saignée au blessé. Il me répondit que la tranquillité que je lui avois vue étoit une preuve infaillible que sa chûte n'avoit fait aucune impression sur son sang, qu'il n'avoit aucune agitation & qu'il seroit par conséquent inutile de lui en tirer. Je lui demandai encore quel régime il prescrivoit au blessé. Aucun, me dit-il; l'ordonnance du régime ne me regarde pas. C'est l'affaire du médecin. Le Seigneur Taumelli me dit en riant, je vois que vous êtes en peine de voir ce médecin qui doit ordonner un régime que le chirurgien n'oseroit prescrire. C'est un article de nos usages

que je vous expliquerai en ſon tems ; mais ne ſoyez pas ſurpris de la tranquillité de cet homme. Il dévore ſa douleur par égard pour notre ſenſibilité & pour celle de ſa famille, qu'il connoît bien. Tous les Auſtraliens malades, à l'exception des petits enfans, ſe donnent une ſemblable tranquillité par la même raiſon. Nous nous retirâmes, & nous trouvâmes la famille du bleſſé occupée, à la porte de la maiſon, à répondre à l'attention de notre aſſemblée & des habitans du village, à calmer leur inquiétude en leur faiſant le récit de l'accident, & à leur donner des témoignages de leur reconnoiſſance.

Je vis bientôt renaître la joie, les divertiſſemens furent repris & continués juſqu'au ſoir, comme s'il n'étoit rien arrivé. Nous accompagnâmes les habitans en nous promenant juſqu'à à la moitié du chemin de leur village.

Je n'avois rien vu de ſi intéreſſant

que le tableau qui me repréſentoit dans ces fêtes la belle nature. Si les filles de ces habitans cherchoient à ſe diſtinguer de leurs compagnes par les grace de la danſe & par la douceur de leur chant, ce n'étoit entre elles qu'un combat gracieux de charmes, de douceur & d'enjouement ; & les peres & les meres témoins de ces combats innocens, ſe voyoient eux-mêmes avec une joye naïve & pure dans leurs enfans. Je ne me laſſois pas de ces images dont la nature étoit le peintre, & auxquelles l'art Européen n'auroit oſé porter ſa main profane. Mais je me rappellois ſur-tout avec une eſpece de tranſport l'image de ce ſentiment tendre, de cet amour de l'humanité, qui ſe manifeſtoient avec tant de vivacité dans tous les cœurs, dès-qu'il arrivoit quelque accident.

Le lendemain le Seigneur Taumelli reprit ainſi ſon récit de la Reſtauration. Le miniſtre qui pour le bonheur de la nation ſurvécut à ſon Roi,

l'immortel Taumelli (car je le compte au nombre de mes ayeux,) forma dans la retraite des premiers momens du deuil public, le plan d'un gouvernement auſſi ſimple que ſolide. Il étoit l'un & l'autre, parcequ'il étoit naturel. Il aſſembla chez lui ſécrettement onze de ſes amis, dont il connoiſſoit le déſintéreſſement, l'amour patriotique, le courage & le zêle pour le bien de l'humanité.

Vous avez à cœur, leur dit-il, autant que moi, le bonheur de la nation. Je ſçais combien vous ſont chers les droits ſacrés de l'humanité. C'eſt à la vertu à les faire reſpecter par quiconque oſeroit y donner atteinte; elle nous en fait aujourd'hui le plus important, le premier de nos devoirs. La nation eſt rentrée dans ſes droits, c'eſt à elle qu'il appartient de ſe donner un nouveau maître ou pluſieurs. Mais, vous le ſçavez, eſt-elle en état de ſe porter à faire paiſiblement une démarche qui demande la plus

grande tranquillité? Et n'eſt-il pas à craindre qu'il ne s'éleve dans cette capitale ou dans quelque province, quelques hommes ambitieux qui mettront toute la nation en armes, & qui ſur le prétexte du bien public, en feront égorger la moitié pour devenir les tyrans de l'autre? S'il eſt en notre pouvoir, comme je n'en doute point, de prévenir les calamités que la nation ne ſauroit preſque éviter dans l'exercice de ſes droits; nous devons nous aſſurer des moyens; & les ayant trouvés, les employer avec la fermeté, le déſintéreſſement & le courage qu'inſpire la vertu. Le réſultat de nos recherches doit être une forme de gouvernement ſimple, dont le plan offre au peuple de la maniere la plus ſenſible & la plus évidente, toute la félicité qu'il eſt poſſible de lui procurer. Si nous formons un tel plan, ſoyez ſûrs que nous ne l'aûrons pas plutôt fait répandre parmi le peuple, qu'il ſera accepté avec les

plus grandes démonſtrations de joye. Dès-lors le peuple content, remettra ou plutôt laiſſera dans nos mains le ſoin de pourvoir à ſon ſalut & d'aſſurer ſon bonheur. Ainſi maîtres du peuple, il nous ſera facile de forcer l'opulence à ſe taire, & même à rendre hommage à la juſtice & à la vertu. Il eſt queſtion de le former ce plan, & très-promptement, pour ne point tomber dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Cette propoſition fut généralement approuvée. On ſe livra en conſéquence à l'examen des différentes formes de gouvernement pour ſe fixer à celle qui paroîtroit la plus propre à aſſurer le bonheur de la nation. On commença cet examen par celui du CONTRACT SOCIAL, ouvrage de l'un des plus grands génies qui eût encore paru, publié depuis peu. Le miniſtre Taumelli en avoit un extrait. Il en fit le rapport à l'aſſemblée.

Voyons, dit-il, ſi nous ne pour-

rions pas trouver dans les méditations profondes de ce ſage obſervateur ſur les loix ſaintes & ſur les droits ſacrés de la nature, un flambeau qui nous éclaire dans la route que nous devons ſuivre pour trouver le plus grand bien que nous cherchons.

Il importe peu que les ſociétés qui exiſtent ſe ſoient formées par choix, volontairement ou par force ; puiſque les loix qui les gouvernent peuvent être tellement les mêmes, qu'il eſt impoſſible de reconnoître ſi elles ont été dictées par la force ou par la volonté, & que perſonne n'en peut tirer une raiſon qui l'autoriſe à rompre les liens de la ſociété dans laquelle il ſe trouve né, ni d'en troubler l'ordre.

L'auteur ſuppoſe que le peuple avant de s'élire un Roi, eſt un peuple, & qu'il s'eſt fait tel par un contract ſocial. D'où il conclut que le contract ſocial eſt la baſe de toute ſociété civile, & que c'eſt dans la na-

ture de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme ; & il énonce la nature de ce contract en ces termes : *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Cet acte d'association produit un corps moral & collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *Corps Politique* ; lequel est appellé par ses membres, *Etat*, quand il est passif, *Souverain*, quand il est actif, *Puissance*, en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité Souveraine, & *Sujets* comme soumis à la même autorité.

Cet acte d'association renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport, sçavoir, comme membre du Souverain, envers les particuliers, & comme membre de l'Etat, envers le Souverain. L'auteur assure qu'il n'y a, ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite, que le seul pacte social.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au souverain, & l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, l'homme obéissant au souverain, n'obéit qu'à lui-même, & l'on est plus libre dans le pacte social que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux personnes, il fait, quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté, du domaine particulier avec le

domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le ſouverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier ni de pluſieurs; il ne peut pas abolir les dettes; mais il peut légitimement s'emparer des biens de tous.

Puiſque rien n'oblige les ſujets que la volonté générale, on demande comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi? le ſujet, dit l'auteur, eſt tout neuf; la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes membres, le peuple ſe diviſe, il ſe for-

forme entre le tout & ſa partie une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas le tout; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire quand tout le peuple ſtatue ſur le peuple, il ne conſidere que lui-même; & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſur un point de vue à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors l'objet ſur lequel on ſtatue eſt général, & la volonté qui ſtatue eſt auſſi générale. On demande s'il y a quelqu'autre eſpece d'acte qui puiſſe porter le nom de loi.

Si le Souverain ne peut parler que par les loix, & ſi la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat, il s'enſuit que le Souverain n'a

jamais le pouvoir de rien ſtatuer ſur un objet particulier; & comme il importe cependant à la conſervation de l'Etat, qu'il ſoit auſſi décidé des choſes particulieres, on demande comment cela ſe peut faire.

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix: il faut enſuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix; & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainſi l'acte par lequel le Souverain ſtatue qu'on élira un chef, eſt une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'eſt qu'un acte de gouvernement.

Voici donc encore un rapport ſous lequel le peuple aſſemblé peut être conſidéré; ſçavoir, comme magiſtrat, ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain.

Eſt-il poſſible que le peuple ſe dépouille de ſon droit de ſouveraineté

pour en revêtir un homme ou plusieurs? car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, & l'intérêt public à l'égalité; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indesructible, pour que le droit souverain n'en pût résulter.

On demande si, sans violer le pacte social, les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordon-

ne de faire exécuter les loix. Si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer.

Si le peuple peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans?

Si le peuple ne peut avoir ni souverain ni représentans, comment peut-il porter ses loix lui-même? doit-il avoir beaucoup de loix, doit-il les changer, est-il aisé qu'un grand peuple soit son propre législateur?

Il suit de ces considérations qu'il y a dans un Etat un Corps intermédiaire entre les sujets & le souverain; & ce corps intermédiaire, formé d'un ou de plusieurs membres, est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appel-

lent *Magiſtrats* ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs : le corps entier, conſidéré par les hommes qui le compoſent, s'appelle *Prince* ; & conſidéré par ſon action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si plus le peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix ; par une analogie aſſez évidente, ne peut-on pas dire auſſi que plus les magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible ?

On diſtingue dans la perſonne de chaque magiſtrat trois volontés eſſentiellement différentes. Premiérement la volonté propre de l'individu, qui ne tend qu'à ſon avantage particulier : ſecondement la volonté commune des magiſtrats, qui ſe rapporte uniquement au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie : en troiſieme

lieu, la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la régle de toutes les autres. Au contraire selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent ; la volonté générale est toujours la plus foible, la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout. En sorte que chacun est premiérement soi-même, & puis magistrat, & puis citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

De ce que le gouvernement se relâche à mesure que les magistrats se

multiplient, & que, plus le peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, on conclut que le rapport des magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des ſujets au ſouverain: c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, on remarque en premier lieu que le ſouverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, enſorte qu'il y ait plus de citoyens magiſtrats que de citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de *Démocratie* à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, enſorte qu'il y ait plus

de ſimples citoyens que de magiſtrats; & cette forme porte le nom d'*Ariſtocratie.*

Enfin il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle *Monarchie* ou gouvernement royal.

Toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la *Démocratie* peut embraſſer tout le peuple, ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'*Ariſtocratie* à ſon tour peut, de la moitié du peuple, ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres. La *Royauté* même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement.

Chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une certaine maniere, & l'autre d'une

ne autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, dit l'auteur, ſi dans les différens Etats le nombre des magiſtrats doit être inverſe de celui des citoyens, nous concluons qu'en général le gouvernement *Démocratique* convient aux petits Etats, l'*Ariſtocratique* aux médiocres, & le *Monarchique* aux grands.

Il ſemble que s'agiſſant du gouvernement d'un grand Etat, nous dévrions, en conſéquence des recherches de cet auteur, propoſer au peuple la continuation du gouvernement monarchique, & d'élire un Roi, en lui preſcrivant par la loi de l'élection la réforme de tous les abus qui oppri-

ment la nation. Mais pouvons-nous eſpérer d'aſſembler tranquillement la nation, ou aſſez de calme & de liberté dans ſes aſſemblées pour qu'elle ſe porte à faire une loi ſalutaire? Et ſi nous pouvons la ſuppoſer faite cette loi, le bon ſens nous permet-il d'entrevoir aucun moyen qui puiſſe en aſſurer l'exécution? J'admire l'idée du *Contract Social*; mais je n'y vois qu'une ſimple fiction. Dans le fait, peut-on ramener le peuple à l'idée de ce contract? Le lui faire enviſager comme exiſtant, ou le porter à le former & à agir en conſéquence? Je reviendrai ſur le ſyſtême de Société ſuppoſée formée ſur un Pacte Social. Mais je dois fixer encore votre attention ſur des réflexions de l'auteur, où je crois voir qu'il a lui-même peu de confiance dans l'idée du contract ſocial, pour en faire la baſe d'un gouvernement tel que ſon amour pour l'humanité le lui fait deſirer, c'eſt-à-dire, d'un gouvernement qui aſſu-

re le bonheur d'une nation.

Après avoir ainſi conſidéré, dit-il, chaque eſpece de Société civile en elle-même, nous les comparerons pour obſerver leurs divers rapports : les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, &, dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop, ou trop peu, dans l'inſtitution ſociale; ſi les individus ſoumis aux loix & aux hommes, tandis que les ſociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne reſtent pas expoſés aux maux des deux états, ſans en avoir les avantages; & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de ſociété civile au monde, que d'y en avoir pluſieurs? N'eſt-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux & n'aſſure ni l'un

ni l'autre? n'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite qui produit la tyrannie & la guerre? & la tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Je vais m'expliquer à préſent ſur toutes ces idées avec la liberté d'un citoyen qui deſire ſincerement le bonheur de ſa patrie, & qui cherche les moyens d'établir & d'aſſurer ſa proſpérité.

Quand on parle de la ſociété en général, on ne peut concevoir l'idée de ſon exiſtence ſans celle d'un gouvernement; & l'on a raiſon. Car une ſociété ne pourroit exiſter, ſi elle n'étoit pas gouvernée de quelque maniere que ce ſoit. Mais ſuppoſer qu'il y ait aucune ſociété qui ſe ſoit formée par un contract & qu'elle ſe ſoit donné enſuite de ce contract la forme de gouvernement qu'elle a voulu; c'eſt ſuppoſer des faits que la nature détruit. Obſervons la nature & ſa marche, & nous ne verrons point de

contract social, ni d'autres loix que les siennes, ni d'autre gouvernement. Ne mettons point en question, comme on a fait tant de fois, si l'homme est né libre ou esclave? Qui est-ce qui a pu ignorer que l'esclavage est l'ouvrage de l'homme, & non celui de la nature? L'esclavage n'a eu d'origine & de fondement que la loi dictée par la passion du plus fort, qui a violé la loi de la nature. Le premier qui a fait un esclave, ne s'est point vu dans son semblable, il s'est oublié lui-même: il s'est lui-même avili & dégradé en violant la loi de la nature, dont quelque passion violente lui a fait oublier l'empire, ou ne lui a plus permis d'entendre sa voix.

C'est ainsi que chez les Miraboulans, qu'on a regardés comme une nation sauvage, parcequ'ils n'ont aucune forme de gouvernement, qu'ils vivent contens des productions de leur pays, & ne recherchent de communiquer avec aucune autre nation, on a

oublié l'empire de la loi naturelle à l'égard des Neuſtriens qu'ils virent arriver chez eux en force & à main armée. La néceſſité d'une défenſe légitime fit taire l'amour de l'humanité. Les Neuſtriens plus foibles furent eſclaves. Les Neuſtriens étoient une nation déjà corrompue. Celle des Occaſes s'étant préſentée enſuite avec douceur & ſans méfiance, ne cauſa point d'allarme. Elle en fut reçue avec amitié. Lorſque des hommes ne connoiſſant encore reſpectivement d'autres loix que celle de la nature, ſe ſont approchés ſans ſe connoître, & ſans ſe faire craindre comme ennemis par des apparences de violence ou faute de s'entendre, ils ſe ſont unis. Livrés de part & d'autre à la loi naturelle, ils ont trouvé de la douceur à vivre enſemble. La nature a formé leur ſociété, & l'a entretenue juſques à ce qu'un étranger qui avoit oublié cette loi, eſt venu troubler leur union. Si quelques-unes de ces

ſociétés ſe ſont donné un ou pluſieurs chefs, la néceſſité de ſe défendre contre des ennemis, les y a forcées: & cette élection qui n'a eu d'autre objet que l'ordre de la défenſe de ſoi-même, n'a point été l'ouvrage de la nature, mais celui de ces hommes ennemis de la nation paiſible, qui en avoient déjà oublié la loi.

Il eſt aiſé de concevoir que ces chefs ont été renouvellés enſuite, ont abuſé de leur autorité, ont fait des loix, ont gouverné ſous une infinité de dénominations ou de formes différentes, des nations qui auparavant étoient gouvernées par la loi naturelle, qu'ils leur ont fait oublier par des loix arbitraires.

Suppoſons le monde diviſé en différentes nations ou en différentes ſociétés, toutes gouvernées également par la loi de la nature, ainſi que cela a du être, puiſqu'en ſortant des mains de la nature les hommes n'en avoient point d'autres. Une ſeule nation,

ſortie de cet état paiſible par la crainte des ſignes d'amitié d'une nation voiſine dont elle n'entendoit pas la langue, qu'elle a pris pour des menaces, a ſuffi pour faire ſortir ſucceſſivement toutes les autres de leur état naturel, & pour les tranſporter toutes dans un état de contrainte, dans un état forcé, dans un état de guerre. De-là la néceſſité de l'élection des chefs, & de toutes les loix qui ſe ſont toujours multipliées de plus en plus à meſure qu'on s'eſt plus éloigné de cet état primitif, c'eſt-à-dire, à meſure qu'on eſt tombé dans un plus profond oubli de la loi de la nature. Ainſi qu'on choiſiſſe un nombre donné d'hommes ou de familles que leur penchant naturel réunit pour vivre enſemble, il eſt évident que la ſeule force de la nature forme leur ſociété, qu'elle en eſt l'unique loi, que c'eſt-là leur contract ſocial. En imaginer un autre, c'eſt imaginer une machine égale à toutes les autres loix auxquel-

les on veut donner pour baſe un contract factice. Vous ſerez encore plus ſenſibles à cette vérité, ſi vous faites attention que les meilleures loix de nos plus grands légiſlateurs, ſont celles qui ne ſont que répéter pour les cas pour lesquels on les a faites, exactement tout ce que la loi naturelle a preſcrit; & que tous les efforts de l'eſprit de légiſlation ſe ſont portés à appuyer la loi arbitraire ſur les principes de la loi naturelle. Si nous avons quelques loix reſpectables parmi les loix factices, ce ſont celles qui portent ce caractere, c'eſt-à-dire, dans lesquelles l'équité naturelle eſt le plus ſenſible.

Les premieres ſociétés étoient formées par le penchant naturel à l'homme pour la ſociété. Elles étoient peuples ſans aucun contract, & ſans d'autre loi que la loi naturelle qui les gouvernoit. Les chefs qu'elles ſe donnerent, n'eurent point d'abord d'autre loi à ſuivre; & celles qu'ils ont faites

enſuite ne furent que des loix forcées par les circonſtances d'un gouvernement factice, & du concours des intérêts perſonnels.

Si vous parcourez avec un peu d'attention les Républiques anciennes, vous diſtinguerez dans le principe de leur conſtitution la loi naturelle, qui avoit ſervi de point d'apui à leurs fondateurs & fait des hommes libres; & des loix arbitraires qui leur donnoient des eſclaves; vous y verrez un mélange continuel de ces deux ſortes de loix, la premiere enfin oubliée & ces Républiques toujours troublées, toujours agitées, & à la fin ſucceſſivement détruites par l'effet des dernieres. L'intérêt perſonnel des fondateurs les éleva, & cet intérêt perſonnel ne marchoit qu'à l'aide des loix factices. Arrêtons-nous à la plus moderne des Républiques que nous connoiſſons. Elle fut fondée par un Prince qui profita de l'idée de liberté que la tyrannie d'un Roi avoit fait naître

chez ſes ſujets : ce Prince ne pouvant ſe faire Roi, ſe fit Républicain, & ſe donna tout ce que ſon ambition pouvoit obtenir à la tête d'un Etat Républicain. Il falloit bien s'y borner, puiſque la liberté étoit dans ſes mains l'unique moyen de s'élever. C'eſt-là à-peu-près l'hiſtoire de la naiſſance de toutes les Républiques & de leurs fondateurs. L'idée de la liberté a toujours ramené les premiers Républicains à une ſimplicité, à une pureté de mœurs, à une généroſité & à un déſintéreſſement, qui ſont l'ouvrage de la loi naturelle, preſque la ſeule connue dans les Républiques au moment de leur naiſſance, & que les loix factices que produiſent bientôt les intérêts perſonnels, éteignent enſuite en peu de tems. Dans le premier & le bel âge de cette République moderne, on ignoroit à quoi pouvoit ſervir l'uſage des ſerrures, rien n'y fermoit à clef chez aucun citoyen. Aucune conteſtation, aucun différend

n'y troubloit le repos des familles; parcequ'il n'y avoit aucune loi que celle de la nature, pour les décider, & que le cœur de chaque citoyen étoit le seul juge qui tenoit la main à l'exécution de cette loi. On y a multiplié les loix & les intérêts personnels, & cette République n'est plus reconnoissable.

Nous entendons citer tous les jours la loi naturelle; car malgré la corruption qui régne dans nos mœurs, il semble qu'on la respecte encore, mais on n'en connoît que le nom. Peu de gens connoissent toute l'énergie de son expression, & toute la force de son autorité. C'est sur quoi il est nécessaire que nous fixions de nouveau notre attention. Ecoutons encore sur ce sujet l'auteur du *Contract Social*.

Le premier de tous les soins, dit-il, est celui de soi-même; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal?

Nous croyons ſuivre l'impulſion de la nature, & nous lui réſiſtons : en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? trop ſouvent la raiſon nous trompant, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps ; qui la ſuit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

C'eſt ſans doute relativement à l'état actuel où nous ſommes que l'auteur a parlé de la loi de la nature avec cette diſtinction, & non relativement à l'état où nous avons été, & auquel je deſire que nous puiſſions revenir. Il n'a point conſidéré la loi

de la nature lorſque l'homme ne connoiſſoit d'autre loi, d'autre gouvernement, que ſon empire. Il prend l'homme dans l'eſclavage de l'intérêt. Je conſidere au contraire l'homme libre : & dans cet état je ne diſtingue point la voix de l'ame de la voix du corps, & la nature ne parle point à l'homme deux langages qui ſe contrediſent. La raiſon ne le trompe point. Il eſt certain que le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même ; mais c'eſt préciſément par le ſoin de ſoi-même, pour ſon propre bien, que l'homme ne fera jamais ſon bien aux dépens d'autrui. Dès qu'il n'exiſtera aucun intérêt dans la ſociété qui l'aveugle ſur ce qui conſtitue ſon véritable intérêt, ſur celui de ſa conſervation & de ſon bien-être, il verra qu'il ſe feroit du mal à lui-même, en faiſant ſon bien aux dépens d'autrui. La conſervation de ſon ſemblable & de la ſociété eſt identifiée avec laſienne, & lui fait rechercher

le bien d'autrui comme le ſien propre. Tel eſt l'empire de la loi naturelle. Il lie tous les hommes par l'intérêt de leur conſervation & de leur bien-être; intérêt qui ſera le ſeul ſenſible, & qui aſſurera toujours l'exacte obſervation de la loi dans toute ſociété qu'on n'aura pas diviſée par des intérêts factices, & qui ne ſera gouvernée que par cette loi. L'homme eſt ſorti bon des mains de la nature, & la nature a gravé dans ſon cœur la loi qui le conſervera bon, tant qu'il ne ſera pas tranſporté ſous l'empire d'autres inſtitutions qui la lui feront oublier, ou l'empêcheront d'entendre ſa voix. Jettez un coup d'œil ſur ce jeune homme que nos inſtitutions n'ont pas encore corrompu, qui les ignore parcequ'il a été élevé dans la retraite par des mains ſages. Vous voyez la candeur, la vérité, la droiture peintes ſur ſa phyſionomie & dans ſon maintien, qui eſt l'image de ſon ame innocente. Propoſez-lui ſon bien

aux dépens du bien d'autrui, la nature vous a déjà fait sa réponse, avant que sa bouche la prononce.

Ne reviendra-t-on jamais de la vanité des opinions humaines, qui en voulant établir la vertu par la raison seule, ne peuvent lui donner une base solide ? Rejettons loin de nous ces systêmes inventés par l'orgueil, qui après avoir défini la vertu l'amour de l'ordre, nous transportent, pour expliquer cet ordre, dans une mer d'idées où l'esprit se perd, & où l'ame oublie entiérement sa sensibilité naturelle. Je sens qu'il y a un ordre moral. Ne me faites pas oublier ce sentiment par des explications, par des distinctions sans nombre. Je sens que je suis dans cet ordre, tous les devoirs de la loi naturelle sont tracés dans mon cœur en caracteres ineffaçables. J'écoute sa voix, je lui obéis & je suis dans la route de la sagesse.

Telle est la loi primitive à laquelle nous devons ramener notre nation

pour

pour la rendre heureuſe. C'eſt-là ſon ancien gouvernement. La nature ne lui en inſpira point d'autre. Ses mœurs étoient ſimples & pures : celles du peuple le ſont encore, & l'obſervation de cette loi réformera les mœurs des riches. L'établiſſement, ou pour parler plus exactement, le rétabliſſement d'un gouvernement ſi ſimple, n'exige que des moyens ſimples', avec leſquels nous irons au-devant de l'ambition & de la violence. Une prompte expédition dans l'uſage de ces moyens retiendra dans les premiers momens toutes les paſſions dans le ſilence ; & bientôt elles n'oſeront ſe montrer.

Auſtraliens ! c'eſt à vous à vous donner un ou pluſieurs chefs pour vous gouverner, ou de renoncer au gouvernement des hommes, & de n'en reconnoître point d'autre que celui de la loi naturelle. Vos cœurs ſont les livres dans leſquels cette loi eſt gravée. Si vous en ordonnez

l'exacte observation, nous sommes tous égaux, tous les biens sont en commun; il doit s'en faire un partage égal, toutes les dettes sont abolies, ainsi que les impôts; tous les tribunaux de justice sont supprimés, parceque nous n'avons plus besoin de faire du mal à personne, ni de crainte d'en recevoir; parceque l'observation de la loi prévient toute idée de contestation, & détruit tout intérêt qui pourroit en faire naître. Vous pouvez confier aux citoyens du premier ordre la défense de la nation contre les entreprises des nations voisines, pendant que le second ordre s'occupe de la culture des terres & de l'industrie. C'est-là la seule distinction que la nation doit reconnoître entre les deux ordres des citoyens.

Ne doutez pas que cette loi ne soit promptement soulcrite par tout le peuple; & dès-lors aucun intérêt n'est capable de le distraire de l'idée de son bonheur, ni par-conséquent de l'en-

gager à fournir des armes à un ambitieux pour ſubjuguer la nation.

Quand on a traité d'acte illégitime l'abolition des dettes, on n'a pas aſſez réfléchi ſur le pouvoir du peuple ſouverain. Car en diſant qu'il peut s'emparer légitimement du bien de tous, on ne devoit pas en excepter les créances des particuliers qui font partie du bien de tous. La ſeule abolition des dettes ſeroit un acte illégitime, ſi l'on n'obſervoit pas d'ailleurs la loi de la nature dans toute la plénitude de ſon empire; & en la ſuivant, l'exiſtence des dettes ſeroit contraire à la loi, en ce qu'il réſulteroit une inégalité incompatible avec l'obſervation de la loi.

La propoſition fut dans l'inſtant ſouſcrite par les douze Reſtaurateurs, & il en fut envoyé ſur le champ des doubles à toutes les villes & à tous les villages de l'Empire pour être préſentés à tous les chefs de famille. Tous ces doubles revinrent ſouſcrits en peu

de jours, & tous portoient que les vénérables Reſtaurateurs étoient priés d'ordonner & de prendre toutes les meſures qu'ils jugeroient néceſſaires pour aſſurer l'exacte obſervation de la loi. Le peuple également frappé du bonheur que lui préſentoit l'obſervation de la loi; & de la vertu, du déſintéreſſement des Reſtaurateurs, qui préféroient la félicité de la nation à l'ambition de la gouverner, à laquelle ils pouvoient tous prétendre, ſe livra à la joye la plus vive, & à des fêtes qu'il ſe donna lui-même, auxquelles l'artifice n'eut point de part. Cette joye univerſelle du peuple rendit encore plus reſpectable l'autorité des Reſtaurateurs, & prévint toute idée de contradiction.

Les ſeuls tribunaux de la juſtice vinrent les trouver avec des repréſentations. La réponſe fut auſſi ſimple, que prompte. Vous étiez, leur dit-on, ſéparés du peuple par votre état; aujourd'hui votre état ne ſubſiſte

plus; rentrez dans les ordres du peuple; & si vous vous présentez ensuite avec la pluralité des voix, nous vous écouterons.

On supprima la monnoye fabriquée d'un métal rouge fort précieux, uniquement parcequ'il étoit fort rare, & fort mépriſé des peuples qui faiſoient du commerce avec la nation. On lui ſubſtitua une monnoye d'or, très-recherchée par les étrangers. On avoit des mines d'or & d'argent de tous côtés, toutes à fleur de terre, d'une richeſſe inépuiſable. Tous les habitans avoient la liberté d'en prendre à leur gré pour en faire des uſtenciles & des outils. On n'en faiſoit pas d'autre uſage, & cet uſage fut conſervé. On fit fabriquer, une ſomme de monnoye d'or proportionnée aux beſoins de la nation, dont chaque habitant demanda celle qu'il jugea lui être néceſſaire. Le peuple s'étoit ſi bien rappellé la loi naturelle, qu'il fut obſervé que perſonne ne demanda rien

au-delà de la proportion de ſes beſoins. On régla le montant de la ſomme qui ſeroit fabriquée tous les ans, ſur laquelle on aſſigna aux citoyens du premier ordre celles qu'ils demanderoient tous les ans pour leur tenir lieu du revenu de leurs terres, qu'ils abandonnerent aux cultivateurs dans le partage des terres qui fut fait entre eux. On aſſigna auſſi une rente à vie ſeulement à tous ces gens de loi qui avoient perdu l'uſage de leurs bras dans l'exercice de leur pénible profeſſion ; & leur poſtérité fut rendue à la culture de la terre ou à l'induſtrie.

On établit dans chaque ville des magazins du ſuperflu des denrées des cultivateurs & des productions naturelles, & un autre magazin des denrées & des marchandiſes étrangeres dont la nation avoit beſoin, où chaque citoyen avoit la liberté de venir faire ſes échanges. On forma en même tems dans le port de mer où arri-

voient les vaiſſeaux des nations étrangeres, un magazin général des échanges que la nation faiſoit avec elles, dont la balance qu'on ſoldoit auparavant avec de l'or ou de l'argent en barres, ne fut plus ſoldée qu'en monnoye d'or. Cette ſolde étoit fort bornée attendu l'abondance des denrées de la nation données en échange.

Les nations étrangeres avoient introduit dans l'Empire plus de cent différentes ſortes de liqueurs fortes, dont le luxe avoit prodigieuſement étendu l'uſage, ſur-tout parmi les gens qui ſe diſoient *le beau monde*. Comme l'uſage de ces liqueurs attaquoit également les mœurs & la ſanté, on en défendit l'entrée. On ne laiſſa de liberté aux étrangers que pour une quantité de vin limitée ſuivant l'eſtimation qui fut faite de celle que chaque famille pouvoit en conſommer ſans abus & ſans ſe nuire.

On établit dans la capitale, dans le palais des Rois, un dépôt public de

livres contenant les noms de tous les citoyens des deux ordres, les naiſſances, les mariages & les morts, qu'on eut ſoin d'y inſcrire ſur les déclarations qui y étoient envoyées par les familles. On y inſcrivit auſſi les adoptions dont l'uſage fut jugé néceſſaire pour entretenir le nombre des citoyens du premier ordre chargés de la défenſe de la patrie.

Il fut arrêté que chaque citoyen du premier ordre ſeroit employé à ſon tour à la garde des magazins, à celle du dépôt, & à la direction de la monnoye; & qu'en cas de guerre, l'armée compoſée des citoyens du premier ordre, éliroit ſon général.

La ſuppreſſion de la monnoye rouge, l'abolition des dettes & le partage des terres réduiſirent les financiers dans la même ſituation que les gens de loi. Leur poſtérité fut rendue de même à l'agriculture & aux arts utiles, & cette claſſe de ſujets & leurs femmes n'oſant murmurer en public,

blic, redevint ſobre & modeſte.

On fit raſſembler tous les livres exiſtans chez la nation, tant anciens que modernes. On les condamna au feu. On fit brûler plus de mille volumes de loix, de commentateurs & de discours concernant l'adminiſtration de la juſtice & des finances, recueils immenſes de loix obſcures, de raiſonnemens équivoques où l'on puiſoit également des armes pour défendre l'innocence & pour l'opprimer; un pareil nombre ſur les ſciences abſtraites, ſur les queſtions inintelligibles; tout autant ſur des ſujets frivoles ou licentieux qui déshonoroient l'eſprit humain; un grand nombre ſur la médecine, ſur l'éloquence, ſur les théâtres, ſur la poëſie, & toute la muſique écrite ſur des paroles, tous ouvrages désavoués par le bon ſens & par la nature. On ne conſerva que ceux qui contenoient la deſcription des arts utiles, & de quelques arts agréables qui pouvoient être exer-

cés sans blesser la pureté des mœurs, tels que la sculpture, l'architecture, la gravûre, la peinture & la musique instrumentale. On conserva aussi un très petit nombre de livres sur les mœurs, qui parurent dictés par la vertu, par la sagesse même; & il ne fut plus permis d'imprimer aucun livre nouveau sur aucun prétexte.

Ces réglemens rendus publics reçurent un applaudissement général & donnerent lieu à de nouvelles fêtes. La reconnoissance fut si vive que chaque citoyen voulut avoir dans la plus belle piece de sa maison les portraits des douze Restaurateurs. Ils furent obligés, malgré leur modestie & leur répugnance, de se laisser peindre. Toutes les villes voulurent avoir aussi leurs statues dans leurs places publiques. Mais un monument plus respectable encore, auquel deux mille ans n'ont pu donner la moindre altération, ce fut le premier mouvement général de la reconnoissance du peu-

ple qui le porta à former lui-même la ligne qui ſépare le ſecond ordre du premier, en ſe renfermant pour ſes uſtenciles à l'uſage de l'argent, & en renonçant à celui des étoffes toutes de ſoie pour ſes meubles & ſon vêtement, ainſi qu'à l'uſage des diamans & des rubis; ouvrage du ſentiment d'autant plus précieux qu'il avertit ſans ceſſe les citoyens du premier ordre, de leur égalité avec ceux du ſecond, en les rappellant à l'origine de cette diſtinction; en ſorte qu'il ſemble que cette ligne de ſéparation n'eſt aperçue & ſenſible, que pour unir encore davantage les deux ordres.

La diviſion des fortunes, la ſuppreſſion des tribunaux de juſtice & des finances, rendirent toutes les villes preſque déſertes. Il n'y reſta que les familles des citoyens du premier ordre chargés du ſoin & du travail qu'exigeoient les dépôts & la direction de la monnoye, avec des artiſans. Bientôt

les citoyens des villes livrés à la vie champêtre, à l'agriculture & à l'amour de leur premier état, vivifierent les campagnes, & ranimerent le zêle presqu'éteint de l'infortuné villageois. On vit le peuple se multiplier, les champs se fertiliser, la terre prendre une nouvelle parure, la multitude & l'abondance transformer les travaux en fêtes, les cris de joie & les bénédictions s'élever du milieu des jeux autour des villages & des métairies; on croyoit voir renaître les plus heureux siecles de l'humanité. Tout intérêt personnel avoit disparu. Personne ne voyoit d'autre intérêt que celui de la société. Tout autre eût été sans réalité & sans objet, on ne pouvoit en concevoir d'aucune espece. L'harmonie régna par-tout; non cette harmonie artificielle qui n'est que le fruit de l'esprit humain; mais l'harmonie qui est l'ouvrage de la nature, & qu'il n'appartient qu'à la nature d'entretenir.

Les riches, débarrassés de leur opulence, goûterent enfin les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence : bientôt ils s'abandonnerent à un sommeil que les inquétudes, les soins & les chagrins n'interrompoient jamais; ce qui réduisit les médecins à l'exercice d'une théorie inutile.

Cette révolution naturelle n'avoit point échappé à la sage prévoyance des Restaurateurs. Mais ce n'étoit cependant pas le seul motif qui les avoit portés à comprendre dans la proscription générale des livres, tous les traités de médecine.

Parmi le grand nombre de médecins que notre luxe entretient, dirent les Restaurateurs, très-peu sçavent la médecine, & nous pouvons regarder la multitude des médecins ignorans comme un des grands fléaux qui affligent l'humanité. A l'égard des médecins habiles, si nous observons bien la nature, nous voyons que c'est

la dépravation de nos mœurs qui les rend néceſſaires. Corrigeons nos mœurs, & bientôt ils nous ſeront inutiles, de même que leur pharmacie, qui nous préſente une ſi prodigieuſe quantité de remedes, c'eſt-à-dire, beaucoup d'ennemis de l'humanité, & fort peu d'amis.

Il y a plus, nous devons regarder les médecins comme un obſtacle au progrès des bonnes mœurs. Il n'eſt pas douteux que la ſobriété fortifie également les mœurs & le tempérament, en même tems qu'elle prévient les maladies. Or la confiance dans le médecin & dans les remedes, eſt l'une des cauſes, & peut-être la principale, qui fait négliger la ſobriété. D'ailleurs le médecin le plus habile n'exerce qu'une ſcience conjecturale, qui a peu de principes certains, qu'il n'exerce avec quelque ſuccès qu'après une longue expérience, & une expérience raiſonnée aux dépens d'un grand nombre de malades; & qui enfin

n'ayant pour objet que d'aider la nature, la contrarie preſque toujours. Concluons donc d'après notre propre expérience que la vie ſobre & tranquille rend heureuſement inutile une ſcience ſi équivoque, & ne conſultons déſormais d'autre médecin que la nature. Elle ne nous indiquera jamais de remede funeſte : elle veille avec trop de ſoin à la conſervation de ſes ouvrages. Ne conſervons que le chirurgien dont l'art ne s'exerce qu'à l'extérieur & ſur des accidens viſibles & connus.

Tel eſt aujourd'hui, me dit ici le Seigneur Taumelli, le ſeul médecin en effet que nous ayons, que nous conſultons & qui ne nous trompe jamais dans le régime qu'il nous preſcrit. Voilà en même tems les raiſons qui font que nous parvenons à un âge ſi avancé ſans vieillir, & que nous ceſſons enfin de vivre bien au-de-là du terme que la nature ſemble avoir preſcrit à tous les autres hom-

mes, ſans preſque nous apercevoir des infirmités de la vieilleſſe. Nous nous éteignons, pour ainſi dire, comme la lumiere, ſans douleur, ou plutôt nous nous endormons après avoir joui des douceurs de la vie juſques au dernier moment. Voilà l'idée que je pouvois vous donner des Reſtaurateurs de la nation, de leur génie, de leur vertu & de leur déſintéreſſement. Vous la trouverez dans l'hiſtoire de la Reſtauration développée dans un plus grand détail. Pour moi je ne penſe jamais aux fondateurs de notre proſpérité ſans raviſſement; leur vertu eſt le ſujet de mes réflexions les plus délicieuſes, & mon ame eſt enivrée du plaiſir de la contempler.

Depuis cette époque la loi de la nature a toujours conſtamment exercé ſur nous ſon empire ſans la moindre contradiction: nous n'en connoiſſons point d'autre. C'eſt cette loi qui nous gouverne. Nous voulons être heureux, & nous le ſommes;

nous voulons le bonheur d'autrui, & ce bonheur qui exiſte, ne coutant rien au notre, l'augmente. Voilà le fruit de l'obſervation de notre loi, & notre gouvernement.

Je n'ai pas eu, lui dis-je, le bonheur de naître parmi les Auſtraliens; mais je ſens à mes tranſports d'admiration pour les actions héroïques de vos Reſtaurateurs, à l'impreſſion que m'a faite le ſpectacle touchant du bonheur univerſel dont ils ſont les fondateurs, que tous les hommes ſeroient heureux, s'ils étoient Auſtraliens. O ma patrie! pardonne-moi de ce que je ne ſuis plus Anglois. Je ſuis Auſtralien. O Anglois! vous êtes des hommes libres, vous êtes les premiers hommes de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, mais vous n'êtes pas les premiers hommes du monde. Les Auſtraliens ſeuls connoiſſent véritablement la liberté & ſçavent en jouir. Dames Européennes! vous n'avez pas la premiere idée

du bonheur que vous recherchez avec tant de soins. Venez vivre parmi les Dames Australiennes, vous apprendrez le véritable usage que vous devez faire de vos charmes & de votre empire; vous apprendrez à les conserver & à être heureuses pendant la vie la plus longue.

J'avois de la peine à contenir mes transports; le Seigneur Taumelli m'en témoigna sa satisfaction Je lui demandai la permission de lui faire plusieurs questions. Tant qu'il vous plaira, me dit-il, je ne veux vous laisser ignorer aucun de nos usages, ni aucune des raisons qui nous y attachent, & qui les perpétuent depuis tant de siecles. Vous sçavez à present pourquoi nous ne donnons point de repas dans nos fêtes, & la raison qui en a exclu l'usage du vin, que c'est à la sobriété qui régne dans nos repas & à l'usage modéré du vin, que tous les Australiens doivent un tempérament robuste & une santé ferme & constan-

te jusques dans l'âge le plus avancé. Vous sçavez pour quelle raison nous avons si peu de livres & point d'auteurs; aucuns poëtes. Les maîtres à danser ont été également supprimés. Je vous ai dis pourquoi nous avons conservé la chirurgie. Cet art est au rang des arts utiles & nécessaires; & cet art est exercé avec d'autant plus de sureté que le bien de l'humanité est le seul motif qui depuis ce tems anime & dirige la main du chirurgien. On a traité les chirurgiens, comme les citoyens du premier ordre, on leur a assigné sur le trésor public la rente annuelle qu'ils jugent à propos de demander tous les ans; parce qu'on a jugé qu'ils devoient être exempts de tout travail pour conserver la légéreté de leur main, & l'on a exigé qu'ils fissent continuellement des éleves; devoir dont ils se sont toujours acquités avec un grand succès. Ainsi nos chirurgiens ne reçoivent aucun témoignage de reconnoissance.

Je ſuis bien convaincu, lui dis-je, que pour jouir de la vie, il n'eſt pas néceſſaire d'être riche; qu'il ſuffit d'être libre, ſain, & de ne pas manquer du néceſſaire. Tous les autres biens ne ſont que les biens de l'opinion. On ignore heureuſement ici cette ſorte de biens; l'opinion n'a point de priſe ſur le cœur des Auſtraliens. Ils ſont ſains, ils ſont libres, & il eſt impoſſible qu'aucun d'eux manque jamais du néceſſaire. Mais il me ſemble qu'il manque un peu de diverſité dans leurs amuſemens, dans l'occupation ſur-tout de ceux qui n'employent pas leur tems à l'exercice de quelque art. Je ne puis m'empêcher de regretter dans la proſcription générale de vos livres les ouvrages d'éloquence & de poëſie. On a peut-être perdu des tréſors précieux, pluſieurs chefs-d'œuvres de l'eſprit humain, & cette perte n'eſt-elle point une perte irréparable?

La liberté qu'on a en Angleterre

de déclamer ouvertement contre le miniſtere, contre le Roi même, contre les Amiraux, les Généraux & les Alliés ; l'eſprit de parti qui y tient un champ toujours ouvert à des combats de plume, y multiplie les livres à l'infini, qu'on ajoute ſans ceſſe à la maſſe énorme de ceux qui appartiennent aux loix, aux ſciences & aux arts. L'auteur qui veut ſe ſignaler dans cette ſinguliere carriere, odieuſe ou interdite chez les autres nations Européennes, commence par établir que les affaires d'une nation libre ſont celles de chaque citoyen, autant que celles du Roi & des miniſtres ; que quoique le Parlement repréſente la nation & agiſſe pour le peuple, il n'a pas le droit excluſif de parler pour lui ; que la faculté de penſer & d'exprimer ce qu'on penſe, eſt inaliénable. De-là le droit de tout dire & de tout imprimer même ſur les mœurs. Tel eſt l'abus, telle eſt l'ivreſſe de la liberté, qui donne aux Anglois une

grande ſuperiorité ſur les autres Européens à l'égard des productions de l'eſprit & du génie.

Les François produiſent auſſi depuis quelque tems une grande quantité d'ouvrages ſérieux, d'ouvrages ſçavans, & d'ouvrages agréables; & en bien plus grand nombre des riens amuſans ou inſipides; quoique cette abondance que bien des gens raiſonnables y trouvent exceſſive, pour l'honneur du génie & du bon ſens de la nation, y ſoit reſtrainte par des examens & des approbations. Les François qui ſont gouvernés par un Roi, ſans Parlement, ſans Communes, c'eſt-à-dire, qui ne ſont pas ce qu'on appelle en Europe une nation libre, ſont obligés de reſpecter un peu plus que les Anglois, les mœurs, le gouvernement & la tranquillité publique. Ils s'en dédommagent par la traduction des ouvrages Anglois. C'eſt un avantage que leur donne l'uſage de la langue Françoiſe, qui eſt la langue dominante de l'Europe.

Si jamais ces deux nations étoient assez heureuses pour parvenir à une restauration semblable à celle des Australiens, je crois qu'elles approcheroient beaucoup du bonheur dont vous jouissez, si tous les livres, à un très-petit nombre près, y étoient proscrits & brûlés, & tous les auteurs condamnés à des occupations utiles; je voudrois conserver un petit nombre d'ouvrages d'éloquence & de poësie, quelques fruits précieux du goût & du génie, également agréables & instructifs; quand ce ne seroit que pour occuper les personnes desœuvrées, & prévenir les vices de l'oisiveté.

Je conçois, me dit le Seigneur Taumelli, qu'il seroit heureux pour vos nations Européennes, que leurs livres ne fussent qu'un poids inutile; car je crois que le plus grand nombre leur est infiniment nuisible, & que la liberté de les multiplier sans cesse est en Europe un des grands

fléaux de l'humanité. Dites-moi, je vous prie, pour que je connoiſſe le prix de ceux que vous voudriez conſerver, & ſi je dois regretter avec vous la perte de quelques-uns des nôtres, ce que c'eſt en Europe que l'éloquence & la poëſie. Ce ſont des arts ſans doute. Mais voyons quelle idée d'utilité vous y avez attachée, qui paroît vous les rendre ſi chers.

L'éloquence, lui dis-je, nous enſeigne l'art de parler, l'art de convaincre, & de perſuader ce que nous voulons, & nous avons des ouvrages dans ce genre qui ſont des chefs d'œuvres. Les Anglois ſur-tout excellent: leur liberté & les affaires publiques qu'ils traitent dans les aſſemblées du Parlement, leur donnent un grand avantage ſur les autres Européens. C'eſt là qu'on voit ſouvent un homme obſcur, un homme ignoré juſques à ce moment, s'élever par ſon éloquence; & par la ſeule force de ſon génie conduire ſa nation où il veut.

La

La poëſie ſuit les mêmes regles que l'éloquence, & en a d'autres qui lui ſont propres. Son objet eſt de rendre le vice odieux, & de faire aimer la vertu. Elle doit plaire à l'eſprit & toucher le cœur, mais plus vivement que l'éloquence. Elle y réuſſit par des figures plus hardies, par des peintures & des images plus fortes; ce que produit la régle qui l'oblige d'être cadencée, & qui l'aſſujettit à une meſure exacte dans ſa marche. C'eſt un feu preſque divin, qui l'anime & l'éleve. Elle fait parler toute la nature.

Nos Reſtaurateurs, dit le Seigneur Taumelli, ont bien fait de rejetter l'éloquence & ſes ouvrages. Nous parlons ſans art, avec ſimplicité, avec ordre. La nature eſt notre maître, elle ne nous enſeigne que la vérité, & nous la rend aimable ſans le ſecours d'aucun artifice. Nous n'avons pas beſoin d'art pour la perſuader aux autres, car nous ne trouvons jamais perſonne qui la rejette. Qu'avons-nous

besoin d'un art qui nous apprendroit également à persuader le mensonge? Personne parmi nous n'a d'intérêt, & ne peut même en avoir, de séduire son semblable, & encore moins de séduire la nation pour l'entraîner à faire quelque démarche extraordinaire. Qui l'entreprendroit seroit un monstre à nos yeux.

Rien ne me paroît moins naturel que la poësie, elle est encore plus que l'éloquence, l'ouvrage de l'imagination. La nature ne nous enseigne pas à parler un langage figuré: & ce langage qui n'est qu'un abus de l'esprit ou de la raison, ne pourroit être que nuisible par les images du vice à des hommes qui ne le connoissent pas.

Je fus obligé d'avouer au Seigneur Taumelli que l'éloquence & la poësie ne pouvoient convenir & être utiles que chez des nations esclaves des loix, des intérêts personnels & des passions; où la pureté des mœurs des hommes est sans cesse attaquée par mille exem-

ples du vice, & où les légiſlateurs ſont toujours flottans entre le bien & le mal. Je revins de mon préjugé à l'égard de l'éloquence & de la poëſie. Je lui fis le ſacrifice de l'opinion qui m'étoit reſtée de quelques pieces de l'un & de l'autre genre que j'avois lues & relues avec délices en Europe. Mais j'étois encore prévenu en faveur du théâtre. J'avois lu le théâtre des Grecs, Térence, & quelques pieces Angloiſes.

Vous aviez des théâtres, lui dis-je, qui ont été ſupprimés. Les théâtres ſont regardés en Europe comme un délaſſement, comme un amuſement honnête, & en même tems comme une école de politeſſe, de bon goût & de bonnes mœurs. Il me ſemble que c'eſt un plaiſir innocent & utile, dont les Auſtraliens devroient jouir.

Nous n'avons, répondit le Seigneur Taumelli, aucune idée préciſe des théâtres. Nous croyons que c'étoient des ſales publiques où l'on don-

noit des fêtes que nos Reſtaurateurs trouverent contraires à la pureté des mœurs à laquelle ils vouloient ramener la nation par la force de la loi naturelle. Il y a bien de l'apparence que la muſique faiſoit une partie de ces ſpectacles, & comme on l'avoit dégradée & avilie en y ajoutant des paroles dictées par la licence & par la corruption des mœurs, cette partie des ſpectacles ne pouvoit ſubſiſter. Si la danſe en faiſoit auſſi partie, comme nous le croyons, c'étoit un motif de plus de les ſupprimer; puiſque la corruption des mœurs avoit fait de cet art auſſi innocent que celui de la muſique, un exercice qui ne ſçavoit plus repréſenter que le vice & la volupté. Nous ignorons ſi les théatres préſentoient quelque autre ſorte d'amuſement au public. Mais c'en étoit bien aſſez pour les faire proſcrire.

Cependant vous avez vu combien nous aimons la danſe & la muſique. Nous les regardons comme des talens

naturels qui n'ont pas besoin du secours de l'art pour être agréables. Les Australiens naissent avec de la voix & du goût; Leur voix est naturellement juste & flexible. Ils apprennent presque tous avec une grande facilité la musique instrumentale, & à jouer de quelque instrument. Plusieurs même chantent & s'accompagnent sans sçavoir une note de musique: l'oreille & le goût leur en tiennent lieu. Il en est de même de la danse, & les enfans n'ont d'autres maîtres que leur volonté, leur goût & les personnes plus âgées qu'eux, qu'ils veulent imiter. Ils chantent les plaisirs de leurs jeux innocens, les délices de la vie champêtre, & les merveilles, que la nature produit & reproduit sans cesse.

Je ne puis m'empêcher, dis-je au Seigneur Taumelli, de reconnoître qu'on chante & qu'on danse bien moins naturellement en Europe, & qu'à force de vouloir imiter la nature

par les recherches de l'art, on s'en éloigne, on la défigure, on la rend méconnoiſſable. On y fait chanter des héros en fureur, d'autres en mourant. Rien n'eſt plus éloigné du ton de la nature. La fureur ne chante point, non plus qu'un homme qui vient de ſe donner la mort. On veut repréſenter par une danſe une fête de village, ou de bergers & de bergeres, & l'on fait danſer des pantomimes, qui par des geſtes & des ſauts forcés ou indécens, ne deſſinent rien où l'on puiſſe reconnoître les graces naïves de la nature, dont des images licencieuſes ou des attitudes indécentes prennent la place. Ainſi il ſeroit encore heureux pour les mœurs Européennes qu'une reſtauration y ſupprimât la muſique vocale & la danſe. J'abandonne ces deux parties des théâtres Européens. Mais je ne penſe pas de même des tragédies & des comédies, qui en ſont les parties les plus nobles & les plus intéreſſantes. Je ſuis bien tenté de croire que

les Reſtaurateurs les auroient exceptées de la proſcription générale des livres, ſi ces deux ſortes d'ouvrages de théâtre avoient été connus des Auſtraliens; & qu'ils auroient conſervé comme agréables & utiles les ſpectacles après en avoir détaché la muſique & la danſe.

Les Auſtraliens, reprit le Seigneur Taumelli, connoiſſoient peut-être les tragédies & les comédies, mais nous ignorons entiérement l'une & l'autre, parcequ'il ne nous en eſt reſté aucun veſtige. Je vous prie de m'en donner une idée.

La tragédie, lui dis-je, eſt un poëme qui met ſur le théâtre, des Rois, des Reines, des Princes & des Princeſſes, en action, dans laquelle les grandes paſſions ſe développent avec toute leur force en un langage ſublime; telles que l'amour, la haine, l'ambition qui y livrent à la vertu & à l'innocence le combat le plus animé, quelquefois le plus ſéduiſant.

Lorſque le poëte a ſuivi les régles de l'art, après avoir tenu par une diſcuſſion d'intérêts & de ſentimens divers entre les acteurs, l'auditeur en ſuſpens & dans l'inquiétude du ſuccès ou de l'événement pendant deux heures, il lui préſente la punition du crime, & la piece finit par la mort du Roi tyran. Dans de certaines ſituations les Reines pleurent, & les Rois auſſi quelquefois; & le ſpectateur touché applaudit par ſes larmes.

Les Auſtraliens, répliqua le Seigneur Taumelli, avoient ſurement des tragédies; car rien n'eſt plus éloigné du ton naturel que celui de cette production de l'eſprit. L'idée n'en pouvoit naître chez une nation qui a les mœurs pures & innocentes; elle devoit être le fruit de la corruption des mœurs, qui faiſoit imaginer à des hommes de génie des moyens de les corriger par des peintures vives du vice & de la vertu. Les Reſtaurateurs jugerent avec raiſon que chez

chez une nation chez laquelle la loi naturelle ne devoit laiſſer ſubſiſter aucune idée du vice & de toutes ces grandes paſſions qui avoient tant agité les Auſtraliens, ces images, ces peintures vives du vice ne pourroient être que nuiſibles. Nous qui ignorons à quoi peuvent ſervir l'ambition, la haine, la jalouſie & toutes ces grandes paſſions qui troublent vos ſociétés Européennes, nous ne pourrions voir dans vos tragédies qu'un jeu ridicule de l'eſprit humain. Les Auſtraliens ſont heureux de ne pouvoir s'intéreſſer à un pareil ſpectacle. Paſſons à la comédie.

Les mœurs ſont encore le principal objet de la comédie, lui dis-je, mais dans un goût différent. La comédie entreprend de corriger les mœurs en faiſant rire, par le ridicule qu'elle donne au vice. Elle met ſur le théâtre un avare, un menteur, un prodigue, une femme coquette &c.

C'eſt aſſez, dit le Seigneur Taumelli, les Auſtraliens ont eu auſſi des comédies. Elles ſont bonnes & elles peuvent être utiles chez une nation dont la ſociété eſt tourmentée par des avares, par des menteurs, par des prodigues, par des femmes coquettes, & par d'autres inſectes de cette eſpece, que nous ne connoiſſons point. Les Reſtaurateurs prévirent que la loi naturelle en délivreroit la nation, & la rendroit par conſéquent inſenſible à ce jeu d'eſprit, dont la conſervation ne pouvoit être d'aucune utilité. En effet vous ne trouveriez pas une ſeule perſonne dans toute la nation, qui pût vous donner une idée exacte de l'avarice, du menſonge, de la prodigalité, & aucune de nos femmes ne concevroit rien à la coquetterie, ſi vous vouliez la leur expliquer. Elles ont, comme nous, l'ame tendre & ſenſible, ne connoiſſent ni airs ni faſte, & ſont plus touchées des égards & des attentions de l'amitié

que des éloges. Elles veulent plaire : c'eſt un ſentiment naturel aux deux ſexes ; par cette raiſon elles ne négligent ni leurs manieres, ni leur maintien. Elles ſont miſes avec propreté, mais les recherches de l'art ne déshonorent point leur parure ; & l'artifice ne dément jamais les ſentimens de leur cœur.

Je ſuis obligé, lui dis-je, malgré mon extrême prévention pour les chefs-d'œuvres du génie Européen, de laiſſer les tragédies & les comédies dans la proſcription générale des productions de l'eſprit. Je conçois que les inſtitutions humaines, qui s'éloignent de la nature, établiſſent le régne des paſſions & du vice ; qu'on ne les détruit point par d'autres inſtitutions ; & que les meilleures ne font que les modifier. Je me gardai bien de donner au Seigneur Taumelli une idée des organes dont nos ſages auteurs des tragédies & des comédies, ſe ſervent pour donner au public leurs

leçons de morale. Il n'auroit rien compris dans la contradiction des inſtitutions Européennes. Je ne puis, m'auroit-il dit, regarder vos ſages que comme des fous ou des enfans en bas âge, qui détruiſent d'une main ce qu'ils édifient de l'autre. Car quelle eſpérance peuvent ils concevoir d'inſpirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu, en faiſant préſenter leurs leçons au public par des acteurs & des actrices qui ne s'occupent que de l'art de ſéduire, d'étendre le déſordre des paſſions & d'en profiter. Je pouvois bien moins lui parler encore de ces théâtres qui n'intéreſſent le ſpectateur que par l'excès de la licence.

Il ne me reſte, dis-je au Seigneur Taumelli, qu'une ſeule ſorte d'ouvrages à ſauver de la proſcription générale des livres. Ce ſont ceux qui traitent des arts, de l'aſtronomie & de l'hiſtoire naturelle.

Nous avons, dit-il, une deſcription très-exacte des arts. Ceux qui les

exercent y prennent chacun en particulier ce qui lui appartient. Les autres citoyens y lisent quelquefois par curiosité. Ce livre fut conservé par les Restaurateurs comme utile sans danger pour les mœurs. En effet ceux qui exercent les arts ont choisi par goût ce genre d'occupation, qu'ils ne sont jamais tentés d'abandonner pour en prendre un autre Ils sont aussi libres, ils jouissent du même bonheur que les autres citoyens. Dans le cas où leur travail ne suffit pas à leur procurer au-delà du nécessaire, ils n'en ont aucune inquiétude. Ils demandent ce qu'ils veulent au trésor public qui ne leur refuse rien : & il est très-rare qu'ils y aient recours. Les cultivateurs ont le même droit, & n'en usent jamais. Tout ce qui excede à la fin de l'année le nécessaire de l'aisance, n'a qu'un prix vil ou plutôt n'en a point aux yeux d'un Australien. Il se repose avec raison sur l'égalité établie par la loi naturelle qui ne permet

jamais là où elle régne, que la prospérité du méchant afflige l'humanité.

Vous voyez donc qu'il ne peut naître une diversité d'intérêts, ni aucun mouvement d'ambition ou de jalousie de l'exercice des arts, & que le livre qui en contient la description, ne sçauroit allumer une étincelle de division.

Nous avions une infinité de volumes sur l'astronomie, sur le système du monde & la marche de l'univers. Les uns avoient formé le ciel & la terre au hazard, d'autres avoient imaginé la loi de l'attraction, d'autres des tourbillons, des atomes, &c. tous se vantoient d'être parvenus par des routes différentes à lever le voile qui dérobe à notre vue le mystere de la création. On avoit mesuré la grandeur des globes qui roulent sur nos têtes, & calculé leurs distances de celui que nous habitons. De tout cela nous n'avons conservé que des élémens. Nous avons à-peu-près l'i-

dée de la figure de la terre, & assez de connoissance du cours des astres, pour compter les jours, les mois & les années avec la même précision que vous les comptez en Europe. Nous voyons l'univers en mouvement, & que tous ses mouvemens sont réglés, uniformes; d'où nous concluons qu'ils sont assujettis à des loix constantes. Nous ne sçaurions comprendre que les premieres causes du mouvement soient dans la matiere. Elle reçoit le mouvement, elle le communique, mais il nous paroît absurde d'imaginer qu'elle le produise. Il nous est impossible de nous représenter la matiere se mouvant d'elle-même, & produisant quelque action. Il y a donc une cause étrangere à la matiere, qui lui donne le mouvement, & s'il nous est impossible d'apercevoir cette cause, nous avons une persuasion intérieure qui nous la rend tellement sensible, que nous ne pouvons voir rouler le soleil sans imagi-

ner une force qui le pouſſe, ou que, ſi la terre tourne, nous croyons ſentir la main qui la fait tourner. Quelques loix générales du mouvement qu'on ait imaginées, car il y en a ſans doute, quelques rapports avec la matiere qu'on ait voulu leur ſuppoſer, pourquoi nous attacherions-nous à vouloir connoître ces loix & leurs rapports, puiſqu'il eſt ſi évident que ces loix ont un fondement qui nous eſt inconnu?

Plus nous obſervons l'action & la réaction des forces de la nature agiſſant les unes ſur les autres, plus nous trouvons que d'effets en effets nous devons toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe; car nous ſuppoſerions envain un progrès de cauſes à l'infini; ce ſeroit n'en point ſuppoſer du tout: ce qui ſeroit trop abſurde. Tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte volontaire; les corps inanimés n'agiſſent que par

le mouvement, & il n'y a point d'action ſans volonté. Nous croyons donc qu'une volonté meut l'univers & anime la nature.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle? Nous n'en ſçavons rien, mais nous éprouvons en nous-mêmes qu'elle la produit. Nous voulons agir, & nous agiſſons. La volonté nous eſt connue par ſes actes & par ſa nature. Si la matiere mue nous montre une volonté, la matiere mue ſelon certaines loix, nous montre une intelligence. Agir, comparer, choiſir, ſont des opérations d'un être actif & penſant: donc cet être exiſte.

Nous jugeons de l'ordre du monde quoique nous en ignorions la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il nous ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leurs concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. Nous ignorons pourquoi l'univers exiſte; mais nous voyons comment il

eſt modifié; nous apercevons l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Nous ſommes comme un homme qui verroit pour la premiere fois une montre ouverte, & qui en admireroit l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſçais, diroit-il à quoi le tout eſt bon; mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'apercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, écoutons enſuite le ſentiment intérieur: quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage? à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence? Et qui pourroit

méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conservation des autres? Nous croyons donc que le monde est gouverné par une intelligence unique, par une volonté puissante & sage: car nous ne voyons rien qui ne soit ordonné dans le même système, & qui ne concourre à la même fin, sçavoir, la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet être actif par lui-même, qui meut l'univers & ordonne toutes choses, est nécessairement bon & juste. L'Australien l'aperçoit par-tout dans ses œuvres & se plaît à le contempler.

Voilà ce que nos Restaurateurs nous ont conservé dans un peu plus de détail, d'une immensité de volumes qui au-lieu de ces nations naturelles renfermées dans un petit nombre de pages dictées par le bon sens & la raison, ne contenoient qu'une multitude de différens systêmes, tous également inintelligibles. C'est dans ce

petit nombre de pages que nous apprenons à lire dans le livre de la nature. Celui qui traite de l'hiſtoire naturelle nous eſt précieux, mais nous préférons le plaiſir d'admirer chez la nature même, la richeſſe de ſes productions.

J'admire toujours plus, dis-je au Seigneur Taumelli, l'empire de la loi naturelle & la ſageſſe de vos Reſtaurateurs. Je ſuis bien convaincu que toutes les nations Européennes ne formeroient enſemble qu'une ſeule famille, ſi elles avoient toutes le même gouvernement. Mais il me paroît impoſſible qu'aucune d'entr'elles pût ſe le donner, s'il lui arrivoit, comme à la votre, de rentrer dans ſes droits par l'extinction d'une famille royale. La nation Angloiſe qui élit les membres du corps qui la repréſente, qui n'a jamais voulu aliéner le droit de dépoſer ſon Roi, qui s'eſt donné tant de ſoin pour conſerver & accroître ſa liberté, qui en eſt ſi jalouſe, & qui

eſt toujours dans le droit de varier la forme de ſon gouvernement, ſe ſeroit donné ſans doute celui de la loi naturelle, ſi elle avoit eu la même facilité que les Auſtraliens, de parer à tous les inconvéniens qui naîtroient d'un ſi grand changement, avec le ſecours de mines d'or & d'argent auſſi riches, auſſi inépuiſables que les votres. La Pologne eſt la ſeule nation de l'Europe qui auroit une grande facilité. Outre que la Couronne n'y eſt point héréditaire, elle poſſede des mines d'or prodigieuſement riches, dont elle a défendu l'ouverture par la crainte de faire naître aux nations voiſines, l'envie de la ſubjuguer. Cette nation a d'ailleurs mis elle-même un obſtacle inſurmontable à toute idée de proſpérité, en mettant le ſecond ordre de ſes habitans dans les liens perpétuels de l'eſclavage.

Vous êtes dans l'erreur, me repartit le Seigneur Taumelli; l'or & l'argent comme ſignes, ne ſont qu'un

ſecours artificiel, dont la nature peut ſe paſſer. Ces métaux conſidérés comme tels auront une valeur quelconque chez toute nation autre que la notre, relative à l'uſage qu'on en fera pour des uſtenciles, pour des outils, pour leſquels un métal plus vil, parcequ'il ſera plus commun, tel que le cuivre ou le fer, ne pourra les remplacer. Mais rien n'eſt plus arbitraire que leur uſage comme ſignes des valeurs. On peut attribuer cette qualité de ſigne à tout autre métal que l'or & en faire le même uſage exactement que celui que nous faiſons de nos mines d'or. Les productions de la nature qui pourvoyent ou ſervent à pourvoir à tous les beſoins d'une nation, ſont les vraies valeurs qu'elle poſſede. Les ſignes ne ſervent qu'à en rendre la circulation plus facile; ils ne ſont qu'un artifice de l'art des hommes, aſſez heureuſement inventé pour ſe procurer les beſoins de la vie avec plus de commodité. Mais il importe

peu que l'art employe à ce jeu artificiel l'or, l'argent, le cuivre, le fer, ou toute autre matiere susceptible de la même convention ; sur-tout chez une nation qui n'a pas besoin de ces signes au-dehors : & je ne pense pas qu'il y ait dans le monde une terre habitée qui ne produise de quoi nourrir ses habitans, s'ils sont industrieux ; ou de quoi fournir à ses échanges. Car la nature est par-tout plutôt prodigue qu'avare de ses productions.

Je crois en effet, lui dis-je, que la plus grande difficulté pour établir l'empire de la loi naturelle parmi les nations Européennes, seroit d'y trouver des Restaurateurs, comme il s'en est trouvé chez les Australiens. Je pense cependant que si les Européens étoient une fois frappés de l'idée du bonheur de vivre sous l'empire de la loi naturelle, son impression deviendroit encore plus indestructible que celle que leur fit, il y a plus de quinze siecles, le point d'honneur, chi-

mere qui ſubſiſte encore & qui leur eſt toujours chere, quoiqu'il n'en réſulte que du mal pour ceux mêmes qui en ſont idolâtres; & malgré les précautions les plus ſéveres que leurs légiſlateurs ont priſes pour la détruire.

Je vous avoue, dit le Seigneur Taumelli, que je n'ai point d'idée du point d'honneur, & que vous excitez encore ici ma curioſité.

Les Européens, lui dis-je, ſur-tout les Anglois & les François, ont eu de tout tems la paſſion de la gloire, c'eſt-à-dire, l'ambition de ſe diſtinguer par des vertus, par des talens extraordinaires, par le génie ou les ſciences, par l'éloquence, par les ouvrages d'eſprit, par des actions de valeur dans la guerre, par des victoires, & quelquefois par des actes de juſtice, de clémence & d'humanité. Cette paſſion domine par excellence chez les gens de guerre. Il me ſeroit bien difficile de vous faire ſentir ce que c'eſt que le point d'honneur.

Car

Car ceux mêmes qui lui ſacrifient leur vie ou leur fortune, n'en ont pas une idée préciſe, & ne ſçauroient le définir exactement. Il tire ſon origine en partie de cette paſſion univerſelle pour la gloire dont je viens de parler, & en partie de la vanité.

C'eſt la fureur des particuliers de vouloir décider toutes leurs querelles, comme les Rois, par le ſort des armes; & leurs différends ſont fréquens; car ils ſe prétendent ſouvent offenſés pour fort peu de choſe, quelquefois même pour rien. Cependant dès qu'on ſe croit offenſé, il faut ſe battre. On choiſit un champ de bataille où l'offenſé & l'aggreſſeur ſe rendent avec des armes égales, & celui qui eſt le plus adroit ou le plus fort décide le différend en ſa faveur en tuant ſon adverſaire. C'eſt ce qu'on appelle ſe battre en duel. Les Rois l'ont défendu ſous les peines les plus ſéveres: mais envain; l'honneur s'eſt révolté & ne connoît point de loix. Les lé-

giſlateurs Anglois avoient eſpéré de guérir la nation de cette fureur par la défenſe de mettre les armes à la main ſous peine de la vie, & en permettant à tout le monde de ſe battre tant qu'on veut à coups de poing. Il en eſt arrivé qu'on a continué de ſe battre ſérieuſement avec les armes, & qu'on ſe bat encore à tous momens dans les rues à coups de poing, pour rien, ſouvent même pour le plaiſir de ſe battre. Les Anglois & les François ſe ſont mis dans un état violent. Car les loix de l'honneur obligent un honnête homme de ſe venger; & les loix de la juſtice le puniſſent cruellement s'il ſe venge. Celui qui ſuit les loix de l'honneur eſt condamné à une mort infame, & celui qui ſuit les loix de la juſtice eſt banni pour jamais de la ſociété des honnêtes gens. Lorſqu'on eſt offenſé en Europe, ou il faut ſe réſoudre à être indigne de vivre, ou à être condamné à la mort par la juſtice.

Que les Européens ſont à plaindre! dit en ſoupirant le Seigneur Taumelli. Ils ſont ſi éloignés de la nature que je ne leur vois ni talens, ni vertus qui ne ſoient l'ouvrage de l'art, ou l'effet du jeu des paſſions. Je les vois ſe tourmenter ſans ceſſe pour courir après un bonheur idéal. Les anciens Auſtraliens étoient vraiſemblablement aſſez corrompus, puiſqu'ils avoient autant de loix & de livres qu'aucune nation Européenne, pour être auſſi tourmentés par l'ambition de la gloire de s'élever au-deſſus des autres hommes par toute ſorte de moyens; mais je doute que la dépravation des mœurs ait été portée juſques à l'excès qui a produit en Europe le point d'honneur.

L'Auſtralien qui voit ſon bonheur dans celui d'autrui & dans celui de ſa patrie, ne ſçauroit être offenſé, ni offenſer perſonne; il ignore la vengeance; il fait uſage ſans ambition des talens que la nature lui a donnés,

qu'il perfectionne par imitation ou par néceſſité, toujours guidé par la loi de la nature. Il ne conçoit rien à la gloire; ſon cœur n'eſt ſenſible qu'au plaiſir d'avoir bien fait ce qu'il doit faire, d'avoir été utile à quelqu'un de ſes ſemblables, ou à ſa patrie. Des idées ſi ſimples & ſi naturelles auroient fait ſans doute une impreſſion plus forte & plus durable ſur le cœur des Européens que les idées artificielles ſi contradictoires & ſi compliquées de gloire & d'honneur, ſi leurs anciens légiſlateurs ne leur avoient pas donné des inſtitutions & des loix qui contrediſent de mille manieres la loi naturelle.

Je m'apperçus que notre converſation commençoit à fatiguer le Seigneur Taumelli; il étoit ſi ſenſible à tout ce qui afflige l'humanité, que je craignis que l'idée de ce monſtre Européen, nommé le point d'honneur, n'eût trop affecté ſon cœur, & n'eût altéré la ſérénité de ſa belle ame. Je

le priai de remettre la suite de notre entretien au lendemain. Je ne me lassois pas d'observer dans cet heureux pays la marche de la nature. Les enfans de tout âge, leurs jeux, leurs occupations, les soins des peres & des meres, pour les conserver, pour les élever & les former, attiroient sans cesse mes regards. Je parcourois souvent les villages voisins; je m'arrêtois tantôt dans les maisons des artisans, dans celles des cultivateurs, tantôt dans les champs, ou dans des places publiques, & par-tout la nature me présentoit les mêmes tableaux. Des meres d'un tempérament sain & robuste ne mettent au monde que des enfans sains, & ne leur donnent qu'une excellente nourriture. Leurs enfans n'ont aucune gêne dans leurs vêtemens. Dès l'instant qu'ils sont nés, ils jouissent de la liberté de tous leurs membres. C'est à cette liberté que j'attribue en partie la bonne constitution des enfans, leur facilité à marcher

ſeuls fort promptement, & ſur-tout leur gayeté continuelle, car je n'en ai jamais vu pleurer un ſeul. Les peres & les meres voyent avec joie, ſans allarme & ſans inquiétude, leurs enfans courir, aller & venir ſans ceſſe, rire & jouer enſemble. Nulle leçon, nulle contrainte de leur part, & leurs enfans qui ne leur ſont d'abord attachés que par l'inſtinct, le ſont bientôt par le ſentiment. L'imitation qui produit ſi peu de bien & tant de mal en Europe, eſt le maître que la nature donne à leurs enfans. L'imitation retient les jeunes filles auprès de leurs meres, les attache inſenſiblement aux mêmes occupations, & conduit les garçons dans les champs ou dans les atteliers de leurs peres, leur fait porter leurs petites mains délicates aux mêmes travaux, & les accoutume promptement à exécuter les mêmes ouvrages. Ils n'ont point d'autres maîtres pour apprendre à lire, à écrire, à danſer, à chanter & à jouer de quelqu'inſtru-

ment; & sur tout cela les peres & les meres ne leur donnent d'autres leçons que celles que leur envie d'imiter leur demande. Ne faire jamais de mal à personne est le seul précepte, la seule leçon de morale qu'on leur donne, & qu'on leur rend d'autant plus facilement sensible, que dans l'enfance le cœur est naturellement tendre.

La société ne leur présente dans l'adolescence ou dans un âge plus avancé, aucun mauvais exemple à imiter. Ils ne voyent autour d'eux que de l'aménité & de la bienveillance : rien ne les transporte hors des mains de la nature qui leur dicte dans leurs jeux mêmes les plus animés de la douceur & une complaisance réciproque. C'étoit pour moi un spectacle charmant de voir les garçons & les filles dans la fleur de l'âge & de la beauté occupés des jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs mœurs & l'innocence de leurs plaisirs. Ils sont bons, géné-

reux, aimables & aimant à vingt ans, comme le ſont tous nos Européens de même âge, qui ont eu le bonheur de conſerver juſques-là leur innocence; mais la différence qui me touchoit extrémement, c'eſt que les Auſtraliens reſtent tels toute leur vie, parce qu'ils n'ont point d'inſtitutions qui contrediſent celles de la nature.

Il me reſtoit à m'inſtruire de la maniere dont une nation qui ne connoiſſoit point de chef, pouvoit traiter ſes intérêts de commerce, la guerre & la paix avec les nations étrangeres. Nous reprimes notre entretien le lendemain.

Je ne comprens pas, lui dis-je, la maniere dont ſe fait votre commerce; c'eſt-à-dire, par quel moyen votre nation ſe débarraſſe de ſon ſuperflu, & ſe procure les choſes qui lui ſont néceſſaires, que vos terres ne produiſent point, ou que vos artiſans ne ſçavent pas fabriquer, telles que vos toiles, vos étoffes, vos glaces, vos couteaux,

teaux, vos ciseaux, &c. car je ne vois ni négocians, ni boutiques de marchands, & vous ne m'avez point parlé de ces deux professions.

Nous n'avons point en effet, me répondit le Seigneur Taumelli, de marchands en détail, & nous n'avons qu'un seul négociant, qui est la nation, que les citoyens du premier ordre qui ont pendant l'année la direction des magazins publics, représentent. Nos villages font leurs échanges entr'eux de leurs productions respectives suivant leurs besoins, & chaque particulier envoye son superflu au magazin le plus proche, où se fait l'échange pour ce qui lui est nécessaire des choses qui viennent de l'étranger. Cette opération est très-simple & très-facile; les prix respectifs étant fixés tous les ans avec les négocians étrangers. Le magasin général se trouve toujours en état de faire l'échange du superflu de la nation avec les chargemens des vaisseaux qui arrivent à peu-près dans le

même tems au port de Nambaki qui eſt le ſeul port où les vaiſſeaux peuvent approcher de notre continent. Ces vaiſſeaux ſont chargés d'étoffes, de toiles, de toute ſorte de quincaillerie & de vins. Les négocians de ces vaiſſeaux donnent les états de leurs marchandiſes ſur leſquels les directeurs fixent les prix, & leur remettent l'état de celles de la nation qu'ils veulent donner en échange. Chaque négociant arrête les parties qui lui conviennent, & en fixe auſſi le prix. Les prix reſpectifs ſont toujours les mêmes depuis un tems infini, excepté les prix des vins; parce que les récoltes en font varier les prix chez la nation qui nous les apporte, & nous trouvons qu'il eſt juſte d'y avoir égard. Les échanges ſe font enſuite dans un grand ordre & dans la plus grande tranquillité. Il y a cependant toujours dans la ville de Nambaki une aſſemblée de deux mille citoyens du premier ordre qui gardent la ville depuis l'arrivée des vaiſſeaux

juſques à leur départ, dont il en reſte cinq-cens pour la garde ordinaire pendant l'année, qui ſont relevés l'année d'enſuite. Nous nous y rendons chacun à notre tour, & nous en ſommes tous inſtruits une année d'avance par l'avis des directeurs du magaſin où eſt dépoſé l'état du ſervice. L'aſſemblée ſe donne tous les ans ſon Général qui nomme tous les chefs particuliers. Nos marchandiſes ſont de la noix muſcade, du girofle, de la canelle & du poivre, dont nous ne faiſons aucun uſage, & dont les nations étrangeres ſont ſi avides qu'une ſeule s'empareroit de tout ce que nous en avons, ſi nous voulions nous y prêter. Nous les leur diſtribuons en proportion du montant des marchandiſes que chaque nation apporte. Elles ne ſont gueres moins empreſſées pour nos ſoies & nos cotons; mais elles prennent peu de nos grains, dont par cette raiſon le principal magazin eſt du côté des nations voiſines qui habitent le même conti-

nent que nous, avec lesquelles nous les échangeons principalement pour du fer & des bois.

Il semble, lui dis-je, par les précautions que vous prenez, que ces nations commerçantes vous sont suspectes.

Infiniment, me répondit le Seigneur Taumelli, sur-tout deux de ces nations, qui ont tenté plusieurs fois de former des établissemens à Nambaki, tantôt par l'artifice, tantôt par la force; & peut-être y auroient-elles réussi, si elles n'étoient pas ennemies, ou si jalouses l'une de l'autre, qu'elles ne sçauroient s'accorder sur rien. Ces deux nations qui sont les Pilenois & les Fonfaniens, nous vantent beaucoup leurs Royaumes, leur industrie & leurs richesses. Nous voyons bien que ces nations sont extrémement industrieuses, par les marchandises qu'elles nous apportent, qui sont le fruit d'un travail très-fin & très-recherché. Mais nous ne saurions concevoir les

richeſſes de gens qui viennent de plus de deux mille lieues nous apporter des marchandiſes qu'ils ont travaillées avec tant de ſoin, pour remporter chez eux les productions qui nous coutent le moins, & dont nous faiſons le moins de cas; & comme il nous montrent la plus grande avidité pour ce qu'ils appellent des richeſſes, nous jugeons qu'ils ſont fort pauvres, ou qu'ils ont des mœurs & des uſages qui les rendent bien malheureux, ſi étant riches, comme ils le diſent, ils ſe tourmentent & ſe donnent autant de peines que s'ils étoient pauvres. Ces deux nations habitent des terres aſſez avant dans le Nord à plus de deux mille lieues, puiſqu'il leur faut plus de deux mois de navigation pour arriver chez nous. Elles ſe diſent voiſines. Cependant elles ne ſe reſſemblent point du tout, & ne parlent point la même langue. Les Pilenois affectent une grande ſupériorité ſur les Fonfaniens. Il ſemble qu'ils ſoient

leurs maîtres. Ils ont cependant une égale avidité. Les Fonfaniens paroiſſent un peu plus adroits dans le commerce.

Les Fonfaniens ſurprirent autrefois notre ville de Nambaki, & ne nous trouvant pas en force pour les en chaſſer, nous fumes forcés de leur permettre d'y conſtruire une maiſon & des magaſins. Ils y établirent bientôt un gouverneur, & ils auroient pouſſé ſans doute bien loin leur entrepriſe, ſi la jalouſie des Pilenois ne nous en eût délivrés.

Les Pilenois regardant le ſuccès de l'entrepriſe des Fonfaniens comme une preuve de la foibleſſe de notre nation, & jugeant aparemment qu'il leur ſeroit facile de la ſubjuguer, ou craignant peut-être que les Fonfaniens ne le fiſſent, & ne ſe donnaſſent le commerce excluſif de notre pays, ce qui étoit en effet leur deſſein, tomberent en force ſur l'eſpece de fort que les Fonfaniens avoient élevé, le détruiſi-

rent & se rendirent les maîtres des Fonfaniens qui se défendirent fort bien assez long-tems. Nous profitâmes de cette circonstance pour nous rendre les maîtres de notre ville, & nous trouvant les plus forts, nous dimes aux Pilenois, qu'ils ne devoient pas compter sur la liberté de reconstruire le fort qu'ils avoient détruit, que s'ils vouloient renoncer à tout établissement, nous continuerions de les traiter avec la même amitié; & qu'attendu que c'étoit par leurs armes que nous étions délivrés des Fonfaniens, quoique leur intention ne fût pas de nous rendre service, ils en recevroient cependant une marque de reconnoissance qui ne leur étoit pas due. Nous leur offrimes de ne point recevoir de marchandises des Fonfaniens pendant cinq ans, s'ils faisoient retirer sur le champ leurs troupes: & en cas de refus nous leur déclarions la guerre. Ils accepterent la proposition, & les Fonfaniens furent ainsi punis de leur

mauvaise foi. Nous ne voulumes pas exclure pour toujours les Fonfaniens de notre commerce, comme le demandoit la nation rivale, qui nous auroit dans la suite fait la loi, si nous avions cessé d'entretenir la concurrence. Depuis ce tems nous ne permettons l'entrée dans la ville, qu'aux Capitaines & aux Commis, auxquels nous donnons la table & le logement pendant tout le tems du marché; & les précautions que nous prenons, leur rendent toute entreprise impraticable.

Nous ne connoissons rien du gouvernement de ces deux nations. Il faut que les Pilenois ayent chez eux de grands chagrins, car ils sont extraordinairement tristes, & ne parlent presque point. Nous ne les avons jamais vu rire. Les Fonfaniens sont plus sérieux que tristes. Ils parlent beaucoup entr'eux, & ne paroissent occupés que de leur intérêt. Ils examinent toutes les marchandises dans la plus grande exactitude. Ils entrent

dans les plus petits détails & font des calculs infinis sur chaque opération de leur commerce & sur le plus petit article de leur dépense, dont ils ont grand soin de se faire donner des quittances. Il semble qu'ils craignent toujours qu'on ne les trompe, ou qu'ils cherchent les moyens de tromper. Ils sont extrémement méfians ; ce qui nous rend leur probité fort suspecte, & nous oblige de veiller un peu sur leur conduite, contre notre penchant naturel. Les Pilenois au contraire affectent une grande franchise & la bonne foi en tout. Nous leur passons leur air chagrin, & une espece de dureté dans l'humeur, que leurs rivaux appellent de la fierté. Ils ont en effet l'ame plus élevée.

Nous sommes bien moins sur nos gardes avec les Pompanois. Ceux-ci nous apportent des vins. Leur nation est proche voisine des deux autres, mais si différente par sa langue & par son humeur, qu'on la croiroit éloig-

née des deux autres de plus de mille lieues. Elle eſt d'une gayeté ſingulière. La capitaines des vaiſſeaux Pompanois ſe font accompagner à terre par des muſiciens. Ils aiment le chant, la danſe & à parler beaucoup, ſur-tout de leur pays. Ils ſont vifs, légers & toujours contens d'eux, d'ailleurs fort doux, fort complaiſans & fort careſſans, ſur-tout pourvu qu'on les écoute & qu'on croye ou qu'on faſſe ſemblant de croire que leur nation eſt la plus aimable, la plus induſtrieuſe & la plus ſpirituelle du monde. La bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes eſt fort commode pour les affaires; on a traité avec eux dans un moment, parce qu'ils croyent avoir tout vu, tout entendu, & tout ſavoir dans un clin d'œil. Ils vantent ſurtout beaucoup le goût de leurs ouvrages. Leurs étoffes paroiſſent en effet travaillées avec plus d'art que celles des Pilenois & des Fonfaniens. Elles ſont plus légeres & plus agréa-

bles à la vue. Si nous les en croyions nous les prendrions pour des prodiges de l'art. Nous n'avons jamais pu parvenir à leur faire comprendre que nous ne mettons aucun prix aux choſes ſi recherchées, & que notre goût dominant eſt pour les choſes ſimples. Ils nous entretiennent quelquefois des journées entieres ſur des colifichets dont ils nous apportent des échantillons, dans une variété infinie; dont ils nous inonderoient ſi nous voulions les en croire. Cela m'a ſouvent fait penſer que cette nation s'occupe prodigieuſement de bagatelles.

Quelle différence de nos étoffes, me diſoit un jour un capitaine Pompanois, à celles que vous apportent les Pilenois & les Fonfaniens! Ils ne ſçavent que faire toujours lourdement la même choſe, ſans goût, ſans variété. Leurs ouvrages ont du poids, mais ils n'ont que cela. C'eſt chez nous que réſident le goût & le génie; qu'on ſçait répandre par-tout une

charmante variété, & donner singuliérement à tous les ouvrages de l'art, les graces de la nouveauté : Aussi vous voyez que nous vous présentons toujours dans les mêmes étoffes, des étoffes nouvelles par le dessein, par la distribution des couleurs & par la légéreté de l'ouvrage. Je lui dis envain que toutes ces belles choses étoient perdues pour nous qui aimons la simplicité, & que toutes ces recherches ne pouvoient nous engager à augmenter les prix de la valeur d'une épingle : il ne m'entendoit pas, il n'écoutoit que son extrême impatience de parler, & il fallut bien le laisser aller. C'est chez nous, continua-t-il, que la mode a pris naissance, qu'elle a son trône ; c'est de-là qu'elle exerce son empire sur toutes les nations étrangeres. Cette mode change continuellement nos habits, nos meubles, nos spectacles, nos promenades, nos conversations, nos jeux, nos danses, notre musique, notre air, notre main-

tien ; & nous donnons le ton à toutes les autres nations qui tâchent de nous imiter en tout, & voyagent ſans ceſſe chez nous pour s'inſtruire & ſe former. Rien n'eſt plus aimable, plus ſéduiſant, plus enchanteur qu'une Dame Pompanoiſe. Quel air, quel maintien, quels agrémens dans ſa marche, dans ſes geſtes, dans ſa converſation ! tout ce qu'elle dit a des charmes, on n'y tient pas. Je vous dis que Pompan eſt le véritable ſéjour des graces, des jeux & des ris. Les Pilenois mêmes, nos triſtes rivaux, en conviennent en enrageant, & viennent ſouvent chez nous pour dérider leur front ; ce qui leur réuſſit quelquefois. Voyez, je vous prie, ce capitaine Pilenois, avec ſa taille de quatre doigts & ſon petit chapeau ; peut-on être plus ridiculement mis ? ſûrement il n'a point voyagé à Pompan ; & ce Fonfanien n'eſt-il pas riſible avec ſon ventre dans ſa culote & ſon chapeau qui lui couvre les épaules ? Mais celui-ci

pourvu qu'il compte de l'argent, jouit de tous les charmes de la vie. Qui ſçait pendant combien de tems ce Pompanois auroit continué de parler, ſi un capitaine Pilenois ne fût point ſurvenu? ce qui l'obligea de ſe reſſouvenir qu'il avoit des ordres à donner à ſes gens, & de s'en aller.

Voilà un homme, me dit celui-ci, qui vous auroit ſéduit par ſon babil, ſi on pouvoit ſéduire un Auſtralien. Mais ſans doute il n'a fait que vous rompre la tête. Il eſt vrai, lui dis-je, que les Pompanois ne raiſonnent gueres, mais leur jargon eſt aſſez p'aiſant. Il ne l'eſt que trop, répliqua d'un ton fâché le Pilenois. Ces gens-là ne réfléchiſſent preſque jamais qu'après avoir beaucoup parlé, & malgré leur étourderie & leur légéreté, ils dominent cependant chez toutes les nations voiſines. Nous étions presque toujours en guerre avec les Pompanois depuis pluſieurs ſiecles, ſans avoir pu décider à laquelle des deux

nations appartenoit la supériorité, & nous n'osions presque plus la disputer, lorsqu'en dernier lieu un excellent Pilenois à la tête de la nation en pesa les forces avec plus d'exactitude qu'on n'avoit fait jusqu'alors. Il calcula si bien la force & la bravoure des Pilenois, qu'il fit convenir qu'un seul Pilenois vaut dix Pompanois, & il vainquit en effet, avec une armée de dix mille Pilenois, cent mille Pompanois bien armés & commandés par un grand nombre d'habiles généraux. Par la force de ce génie puissant & vraiment patriotique qui sçut si bien faire connoître au public ce que valoit un Pilenois, notre nation imposa la loi aux Pompanois. Mais nous n'avons pu cependant les humilier: ils se sont rendus les maîtres de la langue du traité, & je ne puis pardonner à nos négociateurs d'avoir eu la lâcheté de souffrir que le traité ait été écrit en langue Pompanoise C'est ainsi qu'un ministere mou & complai-

ſant a flêtri les victoires de la nation. C'eſt une ſupériorité dont un Pilenois ne ſçauroit ſouffrir le joug.

Mais ce qui m'eſt bien plus inſupportable, c'eſt de voir l'induſtrie Pompanoiſe étaler à Piles ſes modes, ſes parfums & tous ſes colifichets, dont l'uſage annonce la moleſſe la plus deſtructive. Son faſte, ſon luxe & ſes amuſemens frivoles ont déjà fait chez nous des progrès aſſez rapides pour nous faire craindre la deſtruction prochaine de notre puiſſance. Les Pompanois ſe fortifient de jour en jour, & par l'excès de notre foibleſſe en nous faiſant adopter & prendre tout ce qu'ils ont dans leurs mœurs de plus pernicieux, de plus deſtructif d'une nation libre ; & par l'attention qu'ils ont de s'approprier tout ce que nous avons de bon & d'utile au progrès des ſciences, de l'agriculture, du commerce & des arts. Ils nous ont rendus leurs tributaires par le goût qu'ils nous ont donné pour leurs étoffes,

fes, leurs dorures & leurs bijoux. Les romans, les hiſtoires frivoles, mille riens amuſans, dont cette nation fait ſes délices, ſont encore un fléau qu'elle a ſçu faire paſſer chez nous. Nous en ſommes inondés. Elle nous fait boire à longs traits dans une coupe enchantée une liqueur empoiſonnée. Si jamais le caractere de cette nation devient ſérieux, les Pilenois ſont tout-à-fait eſclaves. Je demande ſi des hommes libres peuvent ſans rougir ſoutenir l'idée d'une ſupériorité ſi marquée? Ce qui ſoutient encore un peu mon eſpérance, c'eſt qu'heureuſement les Pompanois ne ſont point ſenſibles au ridicule de la légéreté, des amuſemens frivoles & de l'oiſiveté; qu'ils n'étudient ni l'art de la guerre, ni l'art de la navigation, ni la politique, & que l'amour de la gloire n'eſt chez eux qu'une paſſion aveugle, pendant qu'il eſt encore chez les Pilenois un ſentiment ſage, réfléchi, accompagné des talens &

d'un zêle vraiment patriotique.

De ces trois nations, dit le Seigneur Taumelli, je préférerois de vivre avec les Pompanois. La vivacité de leur imagination, & leurs mœurs qui me paroiſſent aſſez douces, doivent rendre leur ſociété plus agréable que celle des deux autres ; mais nous ſommes heureux qu'aucune des trois n'ait pu s'établir parmi nous.

Nous avons auſſi un commerce ouvert avec une autre nation qui ne reſſemble en rien aux trois autres. Elle n'eſt pas éloignée de nos côtes. Ses vaiſſeaux ſont fort petits, & il en arrive pluſieurs fois dans l'année à Nambaki. Ces vaiſſeaux nous apportent du fer & des toiles de toutes ſortes, qu'ils échangent pour du ris, du miel & des épiceries. Les échanges ſe font ſans aucune ſorte de méfiance de part ni d'autre. Les mœurs de cette nation ſont douces & ſimples comme les notres. Elle ſemble avoir le même gouvernement. Cependant cette

nation eſt gouvernée par un Roi, & ce qui nous étonne, elle ne connoît d'autre loi que la notre. Les Taucaliens nous paroiſſent une nation heureuſe. Ils nous aſſûrent que leur Roi eſt au milieu d'eux comme un pere au milieu de ſes enfans, & il y a des ſiecles qu'ils nous tiennent le même langage. J'ai été fort ſouvent tenté de croire que c'eſt notre loi qui les gouverne qu'ils nomment leur Roi. Quoi qu'il en ſoit, ſi je n'étois pas Auſtralien, je voudrois être Taucalien, & je crois qu'après notre pays, Taucala eſt le plus heureux pays du monde.

Voilà de quelle maniere nous traitons le commerce de la nation, les affaires de la guerre & de la paix du côté de la mer. Nous donnons un peu plus d'attention au commerce de terre & à la conduite des nations voiſines du côté du Nord. L'entrée de notre pays eſt heureuſement défendue par des rivieres & des défilés du côté

de la nation, ou plutôt des nations, car elle ſe ſubdiviſe en un grand nombre, qui ſont les ſeules que nous ayons à craindre, & avec leſquelles nous avons été ſouvent en guerre. Tout le côté où notre pays eſt ouvert, & où nous aurions beaucoup de peine à nous défendre, eſt habité par une nation guerriere, mais juſte, toujours prête à venir à notre ſecours, lorſque quelqu'une des autres nations nous attaque. Cette nation cultive mal des terres aſſez fertiles, parceque tous les habitans ſont adonnés à la pêche & à la chaſſe. L'abondance de nos grains contribue beaucoup à leur faire négliger la culture de leurs terres; parce que nous leur en fourniſſons toujours la quantité qu'ils nous en demandent, pour ce qu'ils veulent donner en échange, ce qui conſiſte en des peaux & des bois. Tous les habitans de cette nation nous aiment & nous amenent quelquefois de leurs enfans que nous adoptons, & qui prennent fort

promptement nos mœurs & nos uſages.

Il n'en eſt pas de même des Nordaliens. Ce ſont un grand nombre de nations qui ont à-peu-près la même langue, les mêmes mœurs, qui occupe une immenſe étendue de pays. Elles ſemblent toutes réunies ſous un même chef, dont on prononce le nom avec un grand reſpect, mais auquel perſonne n'obéit. Cette nation eſt diviſée en un grand nombre de grandes & de petites nations, qui ſont toutes gouvernées par leurs Souverains, ce qui fait dans toute cette étendue de pays un petit peuple de Souverains, & un grand peuple d'eſclaves; car il n'y a pas de pays dans notre monde où l'eſclavage préſente tant de chaînes à l'humanité. Tous ces Souverains ſont fort inquiets & fort ambitieux. Tous ne s'occupent que de la chaſſe, du faſte de la repréſentation & des moyens de s'aggrandir aux dépens les uns des autres & des na-

tions voiſines. Heureuſement pour notre pays ces Souverains dans l'idée de ſe rendre plus puiſſans & plus redoutables, ſe ſont formés en corps, & ſe ſont infiniment affoiblis par une multitude immenſe de loix, qu'ils ont imaginées pour fixer leurs prétentions reſpectives, & qui au lieu de les unir, les tiennent toujours en diviſion & en état de guerre. Ils entretiennent depuis pluſieurs ſiecles une nombreuſe aſſemblée d'interpretes pour expliquer continuellement au public le droit Nordalien, que perſonne n'entend, & à chaque Souverain ſes véritables droits, & lui en indiquer les limites preſcrites par les loix, ſans qu'aucun d'eux ait encore pu les reconnoître. Cette aſſemblée écrit & parle ſans ceſſe pour fixer la lettre & l'eſprit des loix; & les armes du plus fort décident toujours de leur autorité contre le plus foible. Je ne vous parlerai plus de ces différentes nations, car on ne peut donner ce nom

à des eſclaves, mais bien de leurs Souverains, de leurs miniſtres, qui ſouvent appeſantiſſent cruellement ſur les peuples le joug des Souverains; & des Seigneurs, qui exercent encore ſur les peuples une domination qui quoique ſubordonnée à celle des Souverains ou de leurs miniſtres, eſt presque toujours plus peſante, parce qu'elle eſt immédiate. Ces Seigneurs ne ſont d'ailleurs eux-mêmes que des eſclaves dorés.

Les Souverains n'ont jamais pu s'entendre & ſe réunir tous pour entreprendre la conquête de notre pays. Nous n'avons jamais été attaqués que par un ſeul, ou par un petit nombre, & toujours ſur des prétextes les plus frivoles & les plus injuſtes. Ils ont ſouvent tenté d'établir chez nous des Ambaſſadeurs, des Miniſtres, des Envoyés, des Réſidens; c'eſt-à-dire, des Eſpions ſous ces différens titres; & ils nous ont quelquefois déclaré la guerre pour tirer raiſon, diſoient-ils,

de notre refus, qu'ils prenoient pour une insulte. Nous les avons toujours repoussés, & il y a fort long-tems qu'ils n'ont osé tenter de nouvelle invasion. Vous êtes les maîtres, avons-nous dit à ces Souverains, à leurs Ministres & à leurs Seigneurs, de voyager chez nous tant qu'il vous plaira en gens paisibles, c'est-à-dire, en hommes. Toutes nos maisons vous sont ouvertes à votre choix pour vous recevoir. Nous n'avons point de portes qui ferment à clef. Nous vous traiterons comme d'autres nous-mêmes. Mais nous n'avons aucune affaire d'intérêt à traiter avec vous. Nos limites sont décidées depuis des milliers de siecles; la nature semble les avoir posées elle-même de sa main, puisque vous ne sçauriez entrer chez nous que par des défilés & par des passages de rivieres très-difficiles. Cette barriere naturelle qu'il nous est si facile de défendre, & que nous avons toujours constamment défendue avec

ſuccès & avec de grandes pertes de votre part, devroit vous en rappeller une autre infiniment plus reſpectable; c'eſt celle que la main ſacrée de la juſtice éternelle a tracée dans le fond de vos cœurs. Vous pouvez l'oublier, mais vous ne ſçauriez l'effacer. Obéiſſez à cette loi ſainte, nous ſommes vos freres & vos amis; mais ſi au mépris de cette loi ſacrée, vous perſiſtez dans le deſſein de troubler la tranquillité d'une nation paiſible, & d'envahir les terres qu'elle habite & qu'elle cultive depuis tant de milliers d'années, cette même loi nous autoriſe à employer toutes nos forces pour vous repouſſer, & ſi l'exemple de notre nation ne peut vous faire aimer la paix & la vertu, nous vous forcerons d'être juſtes.

Voilà quelle eſt notre politique vis-à-vis d'un monde de Souverains & de Miniſtres qui ont fait de la leur une ſcience profonde, l'objet de l'étude la plus recherchée. Vous voyez que

la notre eſt ſimple comme notre loi ; & comme nos mœurs. Nous ne connoiſſons rien hors des limites de la juſtice, que notre loi nous dicte, & ſi les Souverains ou leurs Miniſtres qui ont voulu étendre la tyrannie de leur pouvoir ſur nos têtes, avoient des ames ſenſibles, nous ignorerions encore l'uſage des armes.

Nous n'avons point eu de guerre depuis la réponſe que je viens de vous rapporter ; mais nous voyons ſouvent voyager chez nous de petits Souverains & des Seigneurs Nordaliens, que l'oiſiveté & l'ennui dont ils ſont accablés chez eux, nous attire, & non l'envie de s'inſtruire, car ces hommes-là dédaignent l'inſtruction ; parce qu'elle bleſſe leur amour-propre. Ils ne nous parlent que de table, de chaſſe, de chiens, de chevaux. Ils ſont ſur-tout intariſſables ſur l'ancienneté & l'illuſtration de leurs maiſons. Le peu d'attention que nous donnons à leur faſte, notre indifférence ſur la

gloire & l'illuſtration de leurs ancêtres, notre ton ſimple & familier avec eux, leur déplaiſent infiniment. Mais ce qu'ils ne ſçauroient ſoutenir, & nous débaraſſe bientôt de leurs viſites, c'eſt la ſobriété dans laquelle nous vivons, & l'égalité qui régne entre nous & tous les citoyens du ſecond ordre. Il n'y a pas un Seigneur Nordalien qui ne croie deſcendre d'un Souverain. C'eſt le nom qu'ils donnent à des brigands qui avoient établi & fortifié leurs habitations ſur des pointes de rochers, d'où ils mettoient tous les cultivateurs à contribution, & en faiſoient autant d'eſclaves. Ainſi ces Seigneurs font conſiſter leur gloire & leur honneur à avoir pour ancêtres des hommes qui déſolerent l'humanité. Pour nous qui ne voyons dans le faſte & le luxe de ces Seigneurs que les fers & les calamités des malheureux habitans de leurs terres, qui ſont obligés de ſoutenir par les travaux les plus pénibles, & par une ex-

trême sobriété, l'orgueil ou la dignité artificielle de leurs maîtres; nous n'appercevons en eux que des objets affligeans.

Ce n'est cependant qu'avec ces malheureux cultivateurs, que ces Souverains ont souvent entrepris de subjuguer une nation libre; car leurs armées ne sont formées que de leurs habitans, qu'ils arrachent de leurs chaumieres & qu'ils ne menent au combat qu'à force de les battre. Ils ne viennent à nous qu'avec des esclaves mal commandés, naturellement lâches, qui craignent également la main de l'ennemi, & le châtiment dont les menace la main qui les commande. Sont-ce-là des Soldats? Il n'y a que des hommes libres qui sachent obéir & combattre. Notre plus grande peine, notre plus grand embarras a toujours été le soin que nous nous sommes constamment donné pour épargner le sang de ces malheureux inhumainement sacrifiés au

caprice, à l'avidité ou à l'ambition d'un Souverain. Nous les avons presque toujours écartés de devant nous, tant par la crainte seule, que parce qu'ils sçavent que nous n'en voulons qu'à leurs chefs. Quand nous parvenons à faire un chef prisonnier, ce qui est souvent arrivé, nous ne trouvons qu'un homme rampant; & la rançon que nous en exigeons, c'est une promesse solemnelle d'être juste & humain. Nous avons quelques exemples de Nordaliens qui ont été fideles à leurs promesses. A l'égard de leurs Soldats, nous leur ôtons les chaînes de l'esclavage; Nous leur donnons la liberté; & ceux qui n'ont point de famille nous prient de leur permettre d'habiter notre pays; ce que nous accordons à tous les artisans. Nous en avons plusieurs familles que nous ne distinguons point des Australiennes.

Ces nations sont peu industrieuses; notre commerce avec elles est fort

borné. Elles ne nous apportent que du fer, du bois & des cuirs, que nous leur payons en grains, en épiceries, & quelquefois avec un peu d'argent pour solder la balance. Il n'y a jamais de difficulté avec les négocians de ces nations, qui sont tellement avilis par l'esclavage, qu'ils nous sçavent un gré infini de la douceur, de la familiarité & de l'égalité avec lesquelles nous les traitons.

Me voilà bien convaincu, dis-je au Seigneur Taumelli, que votre nation n'a pas besoin de légiſlateur pour suivre une politique si naturelle, si simple, si sage & si juste. Mais si quelqu'un de ces Souverains Nordaliens se présentoit avec des armes nouvelles, supérieures par leurs effets à celles qui sont actuellement en usage, je craindrois fort qu'il ne parvînt enfin à subjuguer votre nation. Vous ne connoissez pas l'usage des armes à feu & je vois que toutes les nations de votre monde l'ignorent également.

C'eſt un ſecret inventé depuis près de deux ſiecles en Europe, qu'on y a tellement perfectionné qu'avec les armes nouvelles, une poignée d'hommes pourroit faire promptement la conquête de vos nations les plus nombreuſes. Je puis vous en donner le ſecret qui eſt fort ſimple, & qu'il eſt fort facile d'exécuter. Avec ce ſecret inconnu à tous vos voiſins, vous n'auriez jamais d'invaſion à craindre, quand même ils ſe réuniroient tous & formeroient contre vous un monde.

Ce ſeroit nous faire, dit le Seigneur Taumelli, un préſent bien précieux, que de nous donner un ſecret d'armes nouvelles & inconnues, qui nous épargneroient la douleur de détruire des hommes pour défendre notre liberté, en impoſant à nos voiſins les plus forts & les plus redoutables la néceſſité d'être paiſibles & juſtes. Mais tout ce que vous m'avez appris des loix & des mœurs de l'Europe,

me fait douter qu'on y ait trouvé le moyen de vaincre les ennemis ſans détruire l'humanité. L'eſprit humain ne ſçauroit faire une decouverte plus intéreſſante. Vous pouvez juger par là de mon empreſſement à connoître celle dont vous me parlez.

Je m'étois attendu à la curioſité du Seigneur Taumelli, & je m'étois préparé le plaiſir de le ſurprendre, & de l'inſtruire tout enſemble. J'avois préparé de la poudre & fait faire un petit canon de fer à ſon inſçu. Je le conduiſis dans le jardin, je lui montrai de la poudre, dont j'avois chargé le canon; j'y mis le feu. Il fut étonné du bruit. Il comprit dans l'inſtant comment ce canon devenoit une arme par l'effet de l'exploſion, en mettant ſur la poudre des boules de fer ou de quelqu'autre métal. Je lui fis aiſément concevoir enſuite qu'on pouvoit donner à chaque Soldat un pareil canon chargé avec des boules de fer ou de plomb; qu'on pouvoit auſſi em-

ployer des canons de toute groſſeur élevés ſur deux roues, chargés de boules de fer du poids de pluſieurs livres, les multiplier ſuivant le beſoin, & détruire en un moment une armée, des murs, des tours & toute ſorte d'ouvrages à une grande diſtance. Cette poudre, lui dis-je, qui s'enflamme ſi rapidement, qui fait une exploſion ſi forte & ſi prompte quand elle eſt enfermée, n'eſt autre choſe que du ſalpêtre, qui étant purifié avec de l'eau, a la vertu de s'enflammer, & produit l'effet que vous venez de voir, mêlé avec du ſouffre & du charbon réduit en poudre.

Je ne vois là, me dit triſtement le Seigneur Taumelli, qu'un nouveau fléau pour les hommes, & leur deſtructeur le plus certain. Cette propriété qu'a le ſalpêtre de s'enflammer & de porter la mort ſur ſon paſſage, en le mêlant avec du ſouffre & du charbon, fût peut-être reſtée inconnue pour jamais, ſi celui qui forma le

premier ce dangereux mélange, eût pu prévoir l'usage qu'on en feroit. On n'a pas besoin de bravoure en Europe pour se faire la guerre avec de telles armes. Elles favorisent également la poltronnerie, car on ne se bat que de loin, & l'inhumanité, parcequ'on détruit une plus grande quantité d'hommes.

Les Australiens ne se donneront jamais l'avantage d'une si malheureuse invention. Je n'en rejette cependant pas le secret ; nous pouvons le déposer à Canose notre capitale, pour nous défendre à armes égales, si notre monde étoit assez malheureux pour produire un homme capable de faire la découverte d'un secret si pernicieux à l'humanité. En attendant nous continuerons de combattre avec la pique, la hache & le sabre ; & de ménager la vie des hommes, même celle de nos ennemis, autant qu'il est possible.

Dans cet instant on lui remit un pa-

quet qui contenoit l'enregiſtrement de mon adoption dans le livre des Auſtraliens du premier ordre, & en même tems un avis portant qu'un Souverain Nordalien aſſembloit une armée, ce qui faiſoit ſoupçonner un projet d'invaſion de ſa part. Vous êtes à-préſent Auſtralien, me dit-il, en m'embraſſant, & voici le moment de montrer que vous êtes auſſi digne de l'être par votre zêle pour la défenſe de la nation, que vous l'avez fait voir par la bonté de votre ame. Je ne doute point de votre bravoure, je vous recommande de la modérer. Nous combattons de ſang froid, & nous voyons par conſéquent tout ce qui ſe paſſe autour de nous, ce qui contribue infiniment à nous aſſurer la victoire. Nous partirons dès aujourd'hui pour nous rendre ſur la frontiere, dont nous ſommes fort éloignés. Allons apprendre à nos Dames cette nouvelle, & prendre congé d'elles. Je ſuis bien fâché que cette nouvelle

trouble dans mon cœur le plaiſir que j'ai de vous déclarer en vous remettant votre adoption, que ma fille Léna m'a conſulté ſur le choix qu'elle a fait de vous pour ſon époux, & qu'elle ne pouvoit faire un choix qui pût m'être plus agréable. C'eſt un lien de plus dans notre amitié, mais en même tems un lien qui vous attache à la défenſe de la nation doublement, & vous en impoſe l'obligation, comme le premier & le plus eſſentiel de vos devoirs.

La néceſſité d'un départ ſi prompt, & de courir aux armes pour la défenſe de la patrie, répandit la triſteſſe dans le cœur des Dames. C'étoit le moment de payer un tribut à la nature. Les Auſtraliens ont le cœur trop ſenſible pour le refuſer, & j'étois Auſtralien. Je reſtai un moment interdit. Je m'approche enfin de Léna qui n'oſoit lever ſur moi les yeux, & dont je redoutois les regards. Je vous quitte malgré moi, lui dis-je,

pour courir à la défenſe de la vertu, de l'innocence, de la patrie, & de tout ce qui eſt le plus cher à mon cœur. Il eſt cruel pour moi qu'un devoir ſi ſacré éloigne le plus heureux moment de ma vie. Je n'en ſoutiens la rigueur que par l'eſpérance de revenir plus digne de jouir de mon bonheur. Elle ne put me répondre que par quelques larmes qui lui échapperent malgré elle, & me tendit la main que j'arroſai des miennes. Son pere ne voulut point nous permettre de nous livrer davantage à notre attendriſſement. Partons, me dit-il, en me prenant par le bras. Je connois la nation qui trouble notre repos. Elle déteſte ſon Souverain & encore plus ſon miniſtre; ſi l'un ou l'autre commande l'armée, ou s'ils ont nommé un Général digne d'eux, nous n'aurons qu'à nous montrer pour les diſſiper, & nous reviendrons bientôt eſſuyer les larmes que notre départ fait répandre. Le ſens froid & l'air

de ſérénité du Seigneur Taumelli me firent rougir de ma foibleſſe. Nous partons dans une chaiſe à deux, ſans armes & ſans domeſtiques.

Nous avions déjà fait une lieue dans le ſilence. Je le rompis enfin. Je ne puis vous diſſimuler mon étonnement, dis-je au Seigneur Taumelli, de nous voir en route pour aller combattre une armée ennemie, ſans armes, ſans équipage, même ſans un ſeul domeſtique.

Ce n'eſt pas avec des équipages, me dit-il en riant, ni avec des domeſtiques, que nous combattons; mais avec du courage & des armes. Le courage eſt toujours avec nous, & les armes ſont au rendez-vous : c'eſt-là que nous en trouverons à notre gré dans un arſenal où l'on les entretient avec un grand ſoin. Je vois, ajouta-t-il, que ma réponſe ne vous ſatisfait pas entiérement; vous êtes en peine pour les ſubſiſtances & pour les campemens en cas que nous ſoyons obligés de tenir

la campagne. Il n'y a pas plus d'embarras pour nous sur tout cela, que pour les chevaux dont nous avons besoin sur la route, ainsi que pour les gîtes. Vous allez voir des chevaux prêts par-tout où nous devons relayer, & vous remarquerez en même tems un empressement infini chez tous les citoyens du second ordre pour nous servir. Des domestiques ne nous serviroient certainement pas mieux; car c'est l'amitié & la reconnoissance qui nous tendent les mains par-tout où nous passons. Nos domestiques sont aussi libres que les autres citoyens, quoiqu'ils soient nés & élevés dans cet état. Nous n'en avons point d'autres que les descendans de ceux qui existoient lors de la restauration, dont les enfans n'ont jamais voulu quitter l'état de leurs peres, & sont restés attachés à nos maisons. Nous les aimons comme nos enfans; mais n'étant pas obligés de combattre avec nous, ils ne feroient que nous embarasser sur

la route ; & au rendez-vous nous ſommes toujours entourés de citoyens du ſecond ordre que leur zêle pour le bien de la nation attire auprès de nous. Le même zêle nous fournit abondamment des vivres, & généralement tout ce qui nous eſt néceſſaire. Nos Chirurgiens s'y rendent auſſi en grand nombre, & dès qu'un homme eſt bleſſé, il eſt emporté & ſecouru dans le moment. La cavalerie ne nous ſert preſque point à cauſe de la diſpoſition du terrein. Auſſi nous en avons fort peu, ainſi que l'ennemi.

Nous arrivâmes au bout de huit jours au rendez-vous ſur la frontiere après une marche très légere & très-prompte. Nous nous trouvâmes le lendemain au nombre de dix mille hommes aſſemblés au Champ de l'Union ; c'eſt le nom qu'on donne au lieu de l'aſſemblée. Le Seigneur Taumelli avoit déjà été élu Général dans le cœur de tous les citoyens. Il fut proclamé dans un moment. Il auroit

roit bien voulu refuſer cet honneur, mais celui qui avoit commandé dans la derniere guerre, ne pouvant plus ſervir, il n'avoit aucune raiſon de refuſer. Tous les anciens Commandans ſubalternes préſens furent continués; & dans un moment chacun choiſit ſon drapeau. Je reſtai auprès du Seigneur Taumelli pour combattre immédiatement ſous ſes ordres.

On avoit avis que le Prince Nordalien s'étoit avancé aſſez proche des premiers défilés à la tête d'environ douze mille hommes. Le Seigneur Taumelli voulut reconnoître lui-même ſon armée; ce qu'il fit le lendemain accompagné ſeulement de cinquante hommes, pendant qu'un corps de nos troupes marchoit pour s'emparer des hauteurs. Nous découvrimes bientôt dans la plaine l'armée ennemie, qui ſe mettoit en marche. Nous allions nous retirer, lorſqu'un corps d'environ cent hommes des ennemis parut à l'entrée du défilé, dont

il venoit s'emparer pour favoriſer le paſſage de l'armée. Le Seigneur Taumelli n'héſita pas de tomber avec ſes cinquante hommes ſur cette troupe, qui ſe mit en état de nous recevoir. Je m'avançai devant le Seigneur Taumelli, & dès le premier choc cette troupe tourna le dos, excepté quelques officiers qui furent tous pris. Il y eut quelques bleſſés, mais point de morts. Je m'attendois à quelque choſe de plus ſérieux, & à ſuivre la réſolution que j'avois priſe de couvrir de ma perſonne celle du Seigneur Taumelli, pendant un combat que je crus d'abord devoir être très-long & très-meurtrier. Nous vimes immédiatement l'armée ennemie faire une marche rétrograde aſſez précipitée; ce qui nous fit croire qu'elle avoit compté que nous n'aurions pas eu le tems de garder les défilés, & qu'elle pourroit faire tout d'un coup une irruption. C'étoit en effet le deſſein de l'ennemi, qui nous fut

confirmé par les prisonniers.

Le Seigneur Taumelli voulut sçavoir de l'officier qui commandoit ce détachement, que j'avois eu le bonheur de faire prisonnier, par quelle raison son Souverain vouloit faire la guerre à notre nation. Cet officier auroit bien voulu se dispenser de nous apprendre ce qu'il en sçavoit par respect pour son maître. Il se rendit enfin après s'être fait un peu presser. Ne croyez pas, Seigneur, dit-il en addressant la parole au général, que ma troupe auroit fait si peu de résistance, si elle n'avoit pas été pénétrée de l'injustice de la guerre qu'un mauvais ministre a conseillée à mon maître. Son projet n'étoit pas de combattre, mais d'envahir. Le ministre a amassé des trésors, il a élevé & enrichi une famille nombreuse; & quelques protégés aux dépens du sang du peuple. Nos terres ne sont fertiles qu'à force de travail, l'excès des impôts a successivement affoibli les bras

des cultivateurs, & en a en même tems infiniment diminué le nombre. La misere s'est enfin fait sentir de toutes parts. Le ministre en a redouté les effets pour lui, pour sa famille & pour un petit nombre de protégés qui nagent dans l'opulence & dorment dans les bras de la molesse. Il a craint qu'une révolution forcée par les calamités dont il est l'auteur, ne dissipât en un moment une fortune si mal-acquise. Il a cru la prévenir en occupant la nation & son Souverain du projet d'acquérir des terres dans votre pays par une invasion subite. J'ignore s'il a compté y réussir. Ses lumieres sont assez bornées pour qu'il ait osé s'en flatter, & son cœur est assez injuste pour donner à son maître des conseils violens. Le corps politique d'un Etat, a-t-il dit à son maître, & le bonheur de ses sujets ne peuvent se soutenir que par une étendue de territoire qui donne à l'Etat la consistance & le dégré de forces nécessaires

pour balancer la puiſſance de ſes voiſins. Ce n'eſt que ſous la protection d'un puiſſant Prince que les arts, l'induſtrie & le commerce peuvent être floriſſans. C'eſt ſur ce beau principe qu'il a engagé ſon maître à ſe porter en un moment ſur vos terres avec une armée de douze mille hommes, ou pour mieux dire, de douze mille malheureux à demi morts de miſere, pour s'emparer d'une de vos provinces, ſe flattant d'en trouver l'entrée ſans défenſe. Vous avez vu l'armée rétrograder parceque l'intention du miniſtre n'étoit pas de risquer un combat; & attendu que l'armée n'a point de ſubſiſtances, il lui eſt impoſſible de tenir la campagne. Le peuple eſt malheureux, mais il n'eſt ni injuſte, ni ennemi des Auſtraliens; ſon Souverain eſt jeune, ſans expérience & livré aux conſeils d'un miniſtre qui abuſe de la foibleſſe de ſon âge.

Cet Officier n'eut pas fini de parler, que nous vimes arriver une peti-

te troupe ſans armes. C'étoit l'un des principaux Officiers du Prince Nordalien qui venoit négocier la paix. Il convint de l'injuſtice de l'entrepriſe de ſon maître, dont il rejetta toute l'horreur ſur ſon Miniſtre. Il proteſta que ſon maître avoit enfin ouvert les yeux; qu'il ne pouvoit mieux la réparer qu'en mettant bas les armes; qu'il avoit fait arrêter ſon miniſtre; qu'il offroit de le livrer aux Auſtraliens pour lui faire ſubir la peine qu'il méritoit; qu'il leur demandoit des grains pour faire ſubſiſter ſes ſujets pendant quelques mois, qu'il offroit de payer l'année ſuivante avec telle quantité de fer & de bois qu'ils voudroient fixer.

Le général fut touché des offres du Prince Nordalien. Il lui fit dire que l'uſage des punitions étoit inconnu chez les Auſtraliens; qu'il lui conſeilloit de chaſſer ſon miniſtre hors de ſes Etats, ainſi que ceux qui lui avoient aidé à tromper ſon maître &

à rendre ses sujets malheureux, & de faire distribuer leurs biens aux peuples; qu'à l'égard des grains qu'il demandoit, il étoit le maître d'en envoyer chercher tant qu'il en auroit besoin, d'y mettre lui-même le prix qu'il jugeroit à propos & de les payer quand il voudroit; qu'enfin pour être assuré de l'amitié des Australiens & en obtenir tous les secours qui étoient en leur pouvoir, il ne falloit, ni armée, ni Ambassadeurs, ni offres de services, mais seulement être juste & humain.

Le Prince Nordalien renvoya sur le champ le même Officier pour remercier les Australiens. Il assura le général, que son maître avoit suivi son conseil, & qu'il avoit été si touché de sa sagesse & de sa générosité, qu'il lui demandoit la permission de voyager chez les Australiens pour y apprendre à gouverner son peuple. Le Seigneur Taumelli lui répondit que les Australiens le recevroient avec

plaisir, & qu'il ne trouveroit parmi eux que des amis. Le signal de la retraite fut donné alors; & nous primes sur le champ la route du château du Seigneur Taumelli.

Je ne veux point, me dit-il lorsque nous fumes en route, vous faire des reproches. Vous ne deviez point combattre devant moi, mais à-côté de moi. J'ai vu cependant avec plaisir que vous vous êtes servi bien plus de votre adresse que de vos armes, en faisant prisonnier un Officier ennemi. C'est-là se conduire en véritable Australien. La plus belle de nos victoires, celle qui touche le plus les Australiens & qui remplit leurs cœurs d'allégresse, c'est celle qui coute le moins de sang à l'ennemi.

En me plaçant, lui dis-je, devant vous, je comptois sur un combat plus sérieux, & j'avois pris une place qu'un sentiment plus fort que moi m'avoit marquée. Je suis très-content de n'avoir pas eu l'occasion de vous montrer

trer que la bravoure d'un Anglois eſt digne de celle des Auſtraliens. Les Anglois ſont intrépides devant l'ennemi; ils ne demandent jamais quartier; cependant aucune nation Européenne ne traite l'ennemi vaincu avec plus de généroſité. La clémence & la généroſité ſont des vertus à la portée de tous les hommes. Les Européens s'en font honneur; mais les Auſtraliens en pardonnant, accordent encore leur amitié. C'eſt ce qu'aucune nation Européenne ne ſçauroit faire. On ſeroit encore bien étonné en Europe d'une paix ſi promptement faite, & ſans un ſeul article écrit.

La guerre & la paix, me dit le Seigneur Taumelli, n'étoit pas traitée ainſi avant la Reſtauration. Nos Rois entretenoient à grands frais un corps nombreux de troupes réglées, qui étoient ſouvent commandées par un ignorant, favori d'un miniſtre ou d'une maitreſſe, & ſouvent battues. En multipliant enſuite les promotions

d'Officiers-Généraux, dans lesquels le mérite se trouvoit quelquefois d'accord ou avec la faveur ou avec l'ordre du tableau, ceux des Officiers, principalement parmi les subalternes, qui s'étoient distingués pendant la campagne par leur intelligence & leur bravoure, ne l'étoient presque jamais dans le cabinet du ministre, sur-tout lorsque beaucoup de modestie accompagnoit un grand mérite. Les fautes des Officiers de marque étoient rarement relevées à la Cour, & jamais punies. Les subsistances militaires & les hôpitaux étoient en monopole. La faim ou la mauvaise nourriture & les maladies détruisoient ordinairement plus d'hommes que les armes des ennemis. Les armées étoient encore affamées par le luxe, le faste des Officiers, & l'excès de leurs équipages, qui rendoient d'ailleurs la marche lente & difficile, & embarassoient tous les mouvemens d'une armée. Cette conduite affoiblissoit infiniment nos

armées : auſſi étoient-elles ſouvent battues, & l'auroient été bien plus ſouvent, ſi les mêmes vices & d'autres encore peut-être plus grands, n'avoient pas régné dans les gouvernemens des nations ennemies.

Enfin la paix ſe faiſoit après des avantages ordinairement très-équivoques, que chaque parti s'attribuoit à ſon gré; car c'étoit une vanité égale des deux côtés, que perſonne ne vouloit convenir d'avoir été vaincu. Nous pouvons être battus quelquefois par hazard, par ſurpriſe, ou par quelque mal-entendu de nos Généraux, diſoit-on de part & d'autre, mais on ne ſçauroit nous vaincre. En effet on ne reculoit jamais, on ne faiſoit plus, au-lieu de reculer, que des marches rétrogrades. Après une longue guerre, la nation la plus heureuſe étoit celle qui avoit fait le moins de pertes d'hommes & d'argent; & la guerre ne finiſſoit jamais par le retour d'aucune des puiſſances belligérantes ſur

la juſtice de ſes armes, ſur l'équité naturelle, mais parcequ'elles ſe trouvoient également épuiſées. On aſſembloit alors de part & d'autre des Plénipotentiaires pour traiter de la paix; on faiſoit ſemblant d'écouter le vœu public & la voix gémiſſante de l'humanité, pendant qu'on ne conſultoit que la loi de la néceſſité. La nation, ou plutôt le miniſtere le plus habile, car les nations n'avoient rien à faire ici que comme victimes, étoit celui qui ſçavoit le mieux cacher ſa foibleſſe pour éluder ou faire accepter des conditions onéreuſes.

On ſignoit quelquefois une ſuſpenſion d'armes, enſuite des préliminaires, ſur leſquels on rédigeoit avec un art infini un traité de paix, preſque toujours compoſé d'un grand nombre d'articles, qui paroiſſoient être autant de loix que les puiſſances s'impoſoient reſpectivement pour aſſurer pour toujours à l'avenir leur bonne intelligence & leur bonne amitié; &

les peuples que la guerre avoit déſolés, croyoient en effet que les miniſtres reſpectifs avoient pris de bonne foi toutes les précautions néceſſaires pour rendre à jamais la paix durable. Mais l'équité naturelle ne mettoit point ſur ces traités le ſceau de ſon autorité. La néceſſité ſeule les dictoit, & l'intérêt les détruiſoit à la premiere occaſion; car il y avoit peu d'articles dans leſquels on ne trouvât des raiſons ou des prétextes de nouvelles querelles. Enſorte que ces traités de paix ne furent par ſucceſſion de tems dans la réalité que de ſimples ſuſpenſions d'armes. Nous n'en avons conſervé aucun, & nous avons toujours refuſé d'en ſigner depuis la reſtauration. Nous avons toujours forcé nos ennemis de reconnoître la juſtice de notre loi qui nous défend reſpectivement tout acte d'hoſtilité, & qui ne leur laiſſe aucun prétexte d'attaquer une nation paiſible. Nous ne refuſons à aucune nation les ſe-

cours que les hommes doivent à leurs ſemblables, & nous ne voulons point reculer nos limites. C'eſt-là tout notre droit public, que nous ne voulons point corrompre par les loix des traités. Nous avons toujours conſtamment refuſé de nous prêter à des négociations, auxquelles nous n'entendons rien; parce que la loi qui nous gouverne eſt exactement la même qui décide ſouverainement tous les droits & toute idée de prétention, de nation à nation, & que cette loi parle à toutes les nations avec trop de clarté pour laiſſer du doute. Des négociations & des traités ne peuvent que l'altérer.

Je crois, continua le Seigneur Taumelli, que vous êtes maintenant bien inſtruit de la maniere dont nous faiſons la guerre & la paix, & de notre droit public. Je vais vous faire faire bientôt une connoiſſance qui ne vous déplaira pas. Nous ne nous écarterons que de peu de lieues de notre

route. Je dois inſtruire de notre expédition le Seigneur Domay, qui commandoit l'armée dans la derniere guerre. Nous arrivâmes le lendemain chez cet ancien Général. C'étoit un vieillard de cent-vingt ans, qui ne paroiſſoit pas en avoir ſoixante. Sa femme étoit preſque auſſi âgée, & ne paroiſſoit pas l'être plus que lui. La maiſon qu'il habitoit être autrefois une maiſon de plaiſance des Rois Auſtraliens. Nous fumes reçus avec les plus grandes démonſtrations de joie. Le Seigneur Taumelli lui rendit compte des opérations de la campagne que nous venions de faire, & de la maniere dont la guerre avoit été heureuſement terminée. Son récit ne fut pas long, car les Auſtraliens ſont ennemis des ornemens du diſcours; & ils ne ſçavent d'ailleurs ni exagérer, ni ſe faire valoir. Il lui dit enſuite qui j'étois, ce qui donna lieu à une converſation un peu plus longue, pendant laquelle j'eus le tems de jetter un

coup d'œil sur un grand nombre de tableaux qui tenoient lieu de tapisserie à la salle où nous étions. Le Seigneur Domay s'apperçut que je les regardois avec une grande attention. Si vous aimez la peinture, me dit-il, j'ai ici de quoi satisfaire votre goût & votre curiosité. Tous les tableaux que vous voyez dans cette salle, appartenoient aux Rois Australiens ; ainsi vous pouvez croire qu'ils sont tous originaux & des plus grands peintres de ce tems-là. Ces tableaux nous présentent une partie de l'histoire des mœurs de la nation sous le regne de nos derniers Rois. Voilà un Roi qui remet son épée à un Général, & sa balance à un homme de loi, les regards attachés sur une belle femme à demi nue, qui représente la volupté, accompagnée d'enfans qui représentent les jeux & les ris. Vous voyez avec quelle avidité ces deux hommes acceptent chacun un dépôt qu'ils n'auroient dû recevoir qu'avec des

mains tremblantes. Celui-ci, me dit-il en me montrant un autre tableau, eſt un Général à la tête d'une armée. Son air exprime bien ſon impatience d'en venir aux mains. Il ne conſulte que la renommée répréſentée par une femme qui eſt à côté de lui, qui tient une trompette à la main & lui parle ſans ceſſe: c'eſt le pendant du premier. Voici ſon autre pendant. C'eſt un ſinge à l'audience qui en dormant tient une balance qu'on croit voir tomber à tous momens, pendant qu'on plaide avec chaleur la conteſtation qu'il doit juger.

Un de nos meilleurs Rois avoit fait faire ces trois tableaux pour ſon fils, auquel il vouloit donner ainſi une grande leçon ſur l'art de régner.

Voilà un tableau d'après nature. C'eſt une femme qui ſort du bain. Tout ce qui eſt autour d'elle annonce la licence & la volupté. C'étoit le goût du ſiecle. A côté c'eſt une femme en déshabillé qui a la peau

noire, le teint livide & les yeux éteints. Ses charmes sont à côté d'elle sur une toilette, c'est-à-dire, du rouge, du blanc, des mouches & des pompons. Vous voyez tout auprès une chenille dont elle paroît effrayée. Le pendant de ce tableau est une autre femme qui est exactement le portrait de la même femme lorsqu'elle a fait sa toilette; ici au-lieu d'une chenille, le peintre a mis auprès d'elle un papillon qu'elle voit avec plaisir. L'idée du peintre étoit vraisemblablement d'apprendre à la postérité que les femmes de son tems étoient chenilles le matin, & papillons le soir.

Celui-ci est de Vaneli, l'un des plus grands peintres Australiens. Ce tableau représente un ministre qui donne audience, qui ne paroît occupé que de sa parure & de sa dignité. Vous voyez-là le portrait de Vaneli lui-même, qui s'approche du ministre avec un grand respect; & vous voyez que le ministre jette sur lui un

regard fier; il semble qu'il lui parle avec hauteur. En effet ce peintre ne fit ce tableau que pour éterniser sa vengeance. Ce ministre qui ne connoissoit point le prix des talens & les égards qui leur sont dûs, maltraita ce peintre dans son audience. Sçavez-vous, lui dit le peintre, la différence qu'il y a d'un homme comme vous à un homme comme moi? Le Roi peut faire cent hommes par jour comme vous, & il faut un siecle pour en faire un comme moi. Le peintre alla sur le champ se plaindre au Roi qui l'aimoit & qui approuva la leçon donnée à son ministre. Le peintre n'avoit cependant pas dit une vérité bien exacte; car il falloit plus de cent ans chez les Australiens pour faire un bon ministre.

Celui-ci est le lever d'un Roi qui vous intéresse par sa bonté & sa douceur; mais parmi tous ces Seigneurs qui sont autour de lui, vous n'appercevez pas une seule physionomie dans

ſon état naturel; pas une ſeule n'annonce la franchiſe, l'innocence & la candeur. Interrogez-les toutes, vous n'en trouverez pas une ſeule qui vous diſe (car elles ſont toutes parlantes) mon cœur eſt l'ami déſintéreſſé de mon Roi.

Tous ces autres tableaux ne repréſentent que des armées en campagne, des camps, des ſieges, des villes priſes, des combats & des batailles; des villes ſaccagées, des campagnes déſolées & les droits de l'humanité violés de toutes parts. La haine, la fureur, la cruauté & l'inhumanité, c'eſt tout ce qui frappe dans ces tableaux. Heureuſement l'art du peintre ne trouve plus à s'exercer parmi nous ſur des ſujets ſi affligeans pour le cœur humain.

Voici un tableau d'une grande beauté pour l'expreſſion. C'eſt un combat de taureaux & de bêtes féroces. C'étoit un genre de ſpectacle imaginé par un de nos derniers Rois, pour

relever le cœur & raminer le courage des jeunes Seigneurs Auſtraliens, dont la plupart ſe trouvoient mal lorſqu'ils voyoient une goutte de ſang, & ſe bouchoient les oreilles quand ils entendoient du bruit. Ils craignoient preſque tous horriblement le tonnerre. Le peintre en a repréſenté ici un grand nombre. Obſervez, s'il vous plaît, comme il leur donne à tous un air efféminé, qui étoit apparemment l'air à la mode. On ſeroit tenté de les prendre pour des poupées, & il ſemble que les femmes ſe piquent de montrer ici plus de force & d'intrépidité que les hommes.

Tous ces tableaux, dis-je au Seigneur Domay, annoncent l'art de la peinture portée à un très-haut dégré de perfection. Tous ces peintres me paroiſſent avoir excellé dans la force & la correction du deſſein, dans l'ordonnance, les ombres, les lumieres, les draperies, le coloris & l'expreſſion.

L'art de la peinture, dit le Seigneur Domay, s'eſt conſervé dans un genre différent, & qui nous plaît tellement que nous ſommes tentés de croire que l'art s'eſt perfectionné. Nos peintres modernes excellent également dans les mêmes parties de l'art; mais il ne s'occupent que de ſujets agréables par eux-mêmes. Ils ne connoiſſent rien à la fureur, aux ravages de la guerre, à l'ambition, ni à aucune de ces grandes paſſions qui agitoient autrefois de mille manieres les Auſtraliens. Nous regardons les anciens peintres comme les peintres des paſſions, & les modernes comme les peintres de la nature. Vous en trouverez la raiſon dans la différence de nos mœurs. Leur imagination ne pouvant être frappée des objets qui leur ſont inconnus, ils ne peuvent ni ſurpaſſer les anciens, ni leur reſſembler. Mais auſſi ils excellent dans un genre inconnu aux anciens Auſtraliens. Vous allez en juger par

les tableaux de ce ſalon.

Vous ne verrez rien ici, me dit-il en y entrant, qui offenſe la vérité de la nature, ni qui bleſſe les yeux. Voilà un payſage qui ne vous eſt pas inconnu. Ne vous ſemble-t-il pas être à l'une des fenêtres du château du Seigneur Taumelli ? Le jour y eſt clair & ſérein, l'on y découvre un pays divertiſſant & des objets agréables, & l'on n'y voit point de figure qui n'y paroiſſe avec la joie ſur le viſage. Le ſoleil n'étant pas encore fort élevé ſur l'horiſon, les arbres & les collines paroiſſent encore chargés de cette vapeur qui s'éleve le matin comme une légere fumée. D'un côté de ce tableau il y a un côteau aſſez élevé, mais très-agréable par les maiſons & les arbres dont il eſt embelli. Sur le penchant de ce côteau, & ſur les diverſes éminences, qui s'abaiſſent à meſure qu'elles s'approchent, on voit quantité de maiſons & de châteaux, dont la ſtructure n'eſt pas

moins riche que leur ſituation eſt avantageuſe. Des terraſſes & des jardins en rendent l'aſpect infiniment agréable. Ces bâtimens ſont environnés d'un courant d'eau qui deſcend dans la plaine par différentes caſcades. La lumiere, la compoſition, la proportion, l'expreſſion, les couleurs & l'harmonie du tout-enſemble me frappoient également; mais j'y admirois ſur-tout le coloris de la nature.

Jettez les yeux ſur ce tableau qui eſt une fête de village: n'y trouvez-vous pas ces diverſes expreſſions d'amour, de joye & d'agrément que vous avez vus dans ces fêtes, bien rendues ici? Conſidérez ces différens viſages, & vous y remarquerez tous ces mouvemens de l'ame parfaitement bien repréſentés. Obſervez comme le peintre a donné différens caracteres de joye à toutes ces figures, comme les mouvemens de la joye ſont ſelon l'action que le tableau repréſente, & conformes à l'âge & à la condition

des

des perſonnes qui ſont peintes.

Voici un tableau qui eſt unique parmi les modernes, qui eſt d'un peintre qui vivoit peu de tems après la reſtauration. Il repréſente un Général Auſtralien vainqueur ſur le champ de bataille, qui fait prendre ſoin d'un nombre prodigieux d'ennemis bleſſés, & donne la liberté aux priſonniers. Il regarde avec un air triſte l'humanité, que vous voyez là repréſentée ſous la figure d'une femme en habits de dueil, à laquelle il ſemble demander pardon des maux que la néceſſité d'une défenſe légitime l'a obligé de faire à ſes ſemblables. On eſt frappé de la force de l'expreſſion. Le peintre a bien rendu toute la ſenſibilité de l'ame des Auſtraliens.

Vous voyez ici d'autres tableaux où les peintres ont excellé à repréſenter des animaux, des draperies, toutes ſortes d'inſtrumens, de vaſes, des payſages, des bâtimens, des fleurs & des fruits. Tous peignent avec grace,

mais comme ils n'ont que des mœurs douces & des actions tranquilles ſous les yeux, leur génie ne ſe porte point à l'expreſſion des paſſions fortes; ils ne ſont point propres à repréſenter les actions violentes; parceque la nation ne leur en donne point d'idée. Ils paroiſſent toujours doux & modérés dans leurs tableaux; mais leur expreſſion eſt noble & touchante. Aucun de nos peintres n'étudie les anciens: tous étudient la nature. C'eſt là qu'ils prennent leurs vrais modeles. Autrefois les grands & les riches guidoient les peintres. Il falloit leur repréſenter les paſſions fortes, les images de la licence & de la volupté, pour leur plaire; & quelquefois le beau de fantaiſie ſujet au caprice & à l'autorité, où la nature étoit toujours défigurée. Nos modernes n'ont d'autres maîtres & d'autres guides que la nature; & comme c'eſt la nature qui décide le goût des jeunes peintres, qui ont fait, pour ainſi dire, le choix qui les at-

tache à la peinture, on lui laisse le soin de conduire & de former ses éleves.

Le Seigneur Domay nous conduisit ensuite dans les jardins. Vous voyez, me dit-il en me montrant les dehors de cet ancien palais, combien cette architecture aussi solide que notre architecture moderne, en est différente par la recherche des ornemens que le luxe multiplioit à l'infini, & répandoit, pour ainsi dire, à pleines mains à l'extérieur, comme dans l'intérieur. Vous avez vu dans la distribution intérieure, comme on y a multiplié les salles, les chambres & les cabinets pour ne former qu'un appartement pour une seule personne, capable de loger une famille nombreuse. L'architecture moderne s'est autant attachée à la propreté & à la commodité que l'ancienne; mais plus simple, elle s'est bornée au nécessaire; elle est ennemie du superflu & des ornemens inutiles. Il ne reste dans les jardins

des ouvrages de l'art, que ces magnifiques terraſſes que vous voyez : tout le reſte a été rendu aux ſoins de la nature. Le eaux que vous voyez ſerpenter de tous côtés, ne ſont qu'une petite riviere qui ſuit ſa pente naturelle ; & les caſcades que vous entendez, ſont des chûtes d'eau auxquelles l'art n'a point de part.

Le palais, d'une grandeur immenſe, n'étoit pas trop grand pour le Seigneur Domay. Il étoit en même tems occupé par ſes trois fils & leurs familles, & par pluſieurs familles nombreuſes de domeſtiques. Ses trois fils étoient alors occupés dans différentes directions, où leurs femmes & leurs enfans les avoient accompagnés. Nous quitâmes le lendemain le Seigneur Domay, qui auroit bien voulu nous retenir plus long-tems ; mais il étoit trop touché lui-même du ſentiment qui nous faiſoit hâter notre retour, pour nous importuner par d'inutiles ſollicitations. Nous nous ſé-

parâmes, comme des gens qui se respectent, s'estiment & s'aiment tendrement.

Nous arrivâmes peu de jours après chez le Seigneur Taumelli. Il n'y a qu'un peintre qui a l'ame tendre & sensible, il n'y a qu'un peintre Australien, dont le pinceau soit capable d'exprimer la joye répandue dans toute la famille. Je suis parvenu au jour le plus heureux de ma vie. Léna, la plus aimable des Australiennes, me donne sa main, & aucun Australien n'est plus Australien que moi. Le Seigneur Mindoni, sa femme & son fils étoient témoins de notre joye & la partageoient, Mindoni le fils, & sans doute Lilie, avec un peu d'impatience. Ils ne devoient se marier que le lendemain. Ce fut dans des momens si intéressans, que nous fumes surpris par la visite la plus imprévue, mais qui bien loin de troubler la fête, y ajouta un nouveau dégré d'intérêt.

Le Prince Nordalien, le Prince qui venoit de nous déclarer la guerre par un acte d'hostilité, & de nous demander la paix presque dans le même moment, arrive, entre, se jette au col du Seigneur Taumelli, l'embrasse sans lui parler, les yeux mouillés de larmes de joye. Le Seigneur Taumelli lui présente sa famille, lui fait part de la fête qui l'occupe. Le Prince craint que sa présence ne l'importune; il veut se retirer & lui propose de revenir le lendemain. Prince, votre présence, lui dit le Seigneur Taumelli, ne peut que rendre notre fête plus intéressante. Vous êtes le maître dans cette maison, comme vous l'êtes dans votre palais; & si votre cœur est sensible, comme je le crois, aux charmes de l'amitié, vous ne devez pas craindre d'importuner vos amis. Le Prince n'étoit accompagné que de son Chancelier, qui avoit été son second gouverneur. Je n'avois que ce seul ami, dit-il au Seigneur

Taumelli en le lui préſentant, dont j'aurois dû écouter plutôt les ſages conſeils, que ſon zêle éclairé ne ceſſoit de me donner. Vous avez ouvert mon cœur à la lumiere, & ce ſage ami a ſçu profiter de cet heureux moment pour arrêter mes regards ſur tous les devoirs des Souverains, & ſur les malheureuſes chaînes dans leſquelles m'avoit élevé mon gouverneur, & dans leſquelles il m'entretenoit depuis long-tems en qualité de miniſtre. J'étois le Souverain eſclave d'un peuple eſclave. Je vous dois ma liberté, Seigneur Taumelli, & je viens apprendre auprès de vous les moyens d'en faire uſage & de la conſerver. Oubliez que je ſuis Nordalien; je vais prendre part à votre fête & à votre joye en véritable Auſtralien. Trouvez bon que je remette à demain un plus grand détail ſur les intérêts de mon peuple, & ſur les moyens de rendre les ſujets & le Souverain reſpectivement heureux.

Il n'attendit point de réplique de la part du Seigneur Taumelli; il s'approcha des Dames, rendit la conversation générale, & l'on servit le dîner un moment après. On vit pour la premiere fois chez les Australiens un Prince, un Souverain & un Seigneur Nordalien qui ne parloit ni de chasse, ni de chiens, ni de chevaux, ni de maisons anciennes, ni d'illustration, & qui étoit aussi sobre qu'un Australien.

Le dîner ne fut pas plutôt fini que nous vimes arriver les habitans des villages voisins, presque tous au son de quelques instrumens, pour célébrer notre mariage par leur joie, leurs danses & leurs concerts. Nous les reçumes comme si nous avions tous été les enfans d'une même famille, & le Prince Nordalien prit si naturellement le même ton, qu'il sembloit avoir été élevé parmi nous. On l'eût pris d'autant plus sûrement pour un Australien, qu'il étoit vêtu depuis plu-

plusieurs jours à l'Australienne, & qu'avec un air très-noble, la douceur, la bonté peintes sur la physionomie, il avoit les manieres naturellement simples & honnêtes. Aussi familier que nous avec les Australiens, car on eût dit qu'il avoit passé sa vie avec eux, il parcourut toutes les chambres où la danse étoit établie, dans a successivement dans toutes, chanta & joua d'un instrument comme un Australien. Son Chancelier vêtu de même avoit sans cesse les yeux sur lui avec l'attention & la joye d'un Pere qui recueille les fruits de la bonne éducation qu'il a donnée à son fils. Le Prince & son Chancelier ne se lassoient pas d'admirer la douceur & la complaisance qui régnoient parmi ces habitans, & parmi même leurs enfans.

On sçut enfin parmi les habitans que l'étranger étoit ce même Prince Nordalien, qui avoit menacé depuis peu l'Empire d'une invasion, que

l'activité & la diligence des citoyens du premier Ordre avoient réduite à une tentative inutile. Un Prince n'étoit qu'un homme à leurs yeux qu'ils traitoient en ami, mais un homme qui, comme le Prince, leur paroiſſoit par ſa familiarité & la douceur de ſes mœurs, digne d'être Auſtralien, obtenoit le plus tendre hommage de leurs cœurs.

Nous nous rendimes le lendemain matin, le Seigneur Taumelli & moi, dans ſon appartement. Nous allions vous chercher, nous dit-il en venant au-devant de nous, mon ami & moi, j'ai plus vécu ici en un jour qu'en dix ans dans mes Etats. Il embraſſa le Seigneur Taumelli comme un bienfaiteur, & nous montra bientôt toute la richeſſe de ſon heureux naturel. Dès ſa tendre jeuneſſe ſon ſous-gouverneur avoit ſçu faire germer en ſecret toutes les vertus dans ſon cœur, malgré les ſoins que prenoit le miniſtre pour le rendre, comme la plupart des

autres Princes, esclave des passions, & perpétuer par ce moyen son autorité.

Je régnois, dit-il, ou plutôt un ministre sous mon nom, depuis dix ans, uniquement occupé d'amusemens, de plaisirs, entouré de flatteurs & de jeunes courtisans qui ne m'entretenoient que de choses frivoles. Mon ministre ne m'inspiroit que de l'éloignement pour les affaires, & pour toute occupation sérieuse & honnête. J'étois si accoutumé à ne donner aucune attention aux ordres qu'il me faisoit signer, que je me trouvai à l'armée avec la même indifférence & avec aussi peu de réflexion, qu'à un rendez-vous de chasse. J'avoue que je fus d'abord frappé du silence & de la tristesse qui régnoient dans le camp. Je suis naturellement gai; je cessai de l'être dans ce moment. Un air de misere que j'avois observé sur ma route parmi le peuple, m'avoit déjà fait une forte impression, & se retraçoit de nouveau dans mon esprit. Je de-

vins inquiet; mes sujets me parurent malheureux, & un sentiment intérieur que je voulois envain étouffer, me reprochoit la tristesse que je voyois répandue par-tout. J'observai le ministre, son air inquiet & toujours plus empressé à me flatter, me fit naître la plus forte envie de m'instruire. Le détachement qu'il avoit envoyé pour s'assurer l'entrée dans vos terres sans risquer de combat, venoit d'être repoussé lorsque j'ouvris mon cœur à mon ami, qui depuis long-tems attendoit le moment favorable de rompre le silence auquel la tyrannie de mon ministre l'avoit condamné.

Vous n'êtes, me dit-il, que le premier des esclaves d'un tyran. La guerre qu'il a entreprise est une injustice, dont les suites vont bientôt mettre le comble à la misere de vos sujets. Votre armée est sans subsistances, & ils ne sçauroient lui en fournir parce qu'ils en manquent eux-mêmes. Ce n'est que pour remédier à la misere

publique dont il eſt l'auteur, & dont il a voulu vous dérober la connoiſſance, qu'il a entrepris de vous tranſporter à la tête d'une armée ſur les terres d'une nation juſte & paiſible. Il s'étoit flatté de la ſurprendre, & de trouver dans ſes richeſſes de nouveaux moyens de ſatisfaire ſon avidité & ſon ambition. Retirez votre autorité de ſes mains, & mille plaintes vous apprendront promptement quel abus il en a fait, par combien d'injuſtices il a ſçu la rendre odieuſe, & faire de vos ſujets les hommes les plus malheureux de tous les Nordaliens.

Je n'héſitai pas de faire arrêter mon miniſtre, & de vous offrir de le livrer à votre diſcrétion. Cet acte de juſtice que je crus devoir également aux Auſtraliens & à mes ſujets, ouvrit auprès de moi un accès libre à la vérité. Je fus inſtruit en un moment. La généroſité de votre réponſe, l'envie qui venoit de naître dans mon cœur de rendre mes ſujets heureux &

de réparer les maux dont on les avoit accablés ſous mon nom, m'inſpirerent le deſſein de m'inſtruire de la meilleure forme de gouvernement chez la nation la plus juſte & la plus heureuſe. Je pris mon parti ſur le champ. Je ſuivis vos conſeils. J'ordonnai à la tête de l'armée l'exil de mon miniſtre, celui de ſa famille & de ſes protégés, & la confiſcation de leurs biens au profit du peuple. Je licenciai l'armée, je nommai une Régence, & je partis pour me rendre ici, laiſſant mes ſujets livrés à la plus grande joye. Je goûtois moi-même les douceurs d'une ſatisfaction que je n'avois pas encore ſentie.

Les premiers Auſtraliens chez leſquels j'arrivai, me reçurent comme un ami. Tous s'empreſſoient à me ſervir comme ſi j'avois été leur maître; je fus ſi ſenſible à leur bonté & à leur douceur, que je me fis donner dès le lendemain de mon départ un habit Auſtralien; j'en fis prendre un

pareil à mon Chancelier, & je renvoyai toute ma ſuite. Je ne ſuis qu'un homme, dis-je à mon ami, & je vois qu'un homme ne peut manquer de rien chez les Auſtraliens : imitons-les en tout ce que nous pourrons, & nous apprendrons peut-être à être heureux comme eux. Je n'ai vu par-tout ſur notre route jusques ici que des tableaux rians, que des habitans doux, tranquiles, gais, ſains & robuſtes ; on n'y connoît ni les maladies du jeune âge, ni les infirmités de la vieilleſſe. Si je n'apprens pas, diſois-je à mon ami, chez cette aimable nation à gouverner un Etat, je dois y apprendre à vivre heureux. Mais comment pourrois-je vivre heureux chargé par état du ſoin de procurer le bonheur de mes ſujets? & ſi je trouve leur félicité, quels ſont ceux que je dois employer encore pour la conſerver? Puis-je eſpérer d'y réuſſir? & ſi je n'y réuſſis pas, puis-je être heureux? Voilà, Seigneur Taumelli, les ſentimens qui m'oc-

cupent. Je ſens ce que je dois à mes ſujets, & ce que je me dois à moi-même; mais je n'ai que des vues incertaines, j'eſpere trouver dans vos loix & dans votre gouvernement un flambeau qui me conduira dans le lieu où repoſe le bonheur d'un Souverain avec celui du peuple qu'il gouverne.

Il ne faut pas les chercher bien loin de vous, lui répondit le Seigneur Taumelli; vous les trouverez l'un & l'autre dans le fond de votre cœur qui heureuſement n'eſt point amolli par les charmes ſéduiſans des faux plaiſirs qui environnent le trône. Le vrai bonheur du Souverain eſt dans celui de ſes ſujets. Le chercher ailleurs, ce ſeroit pourſuivre une chimere. L'homme qui exerce la bienfaiſance eſt heureux; & le plus heureux de tous les hommes, eſt celui qui a le plus d'occaſions de l'exercer, ou, ce qui eſt la même choſe, de faire du bien à ſes ſemblables. Il eſt inconteſtable que le parfait bonheur réſide

dans l'Etre ſuprême. Or la bienfaiſance étant le vrai moyen de rapprocher autant qu'il eſt poſſible, la nature humaine de celle du ſouverain Etre, c'eſt néceſſairement la route du plus parfait bonheur auquel l'homme puiſſe parvenir ſur la terre; donc l'état ou la ſituation de l'homme qui favoriſe le plus cette excellente pratique de la vertu, doit conduire plus ſûrement au bonheur que toute autre.

L'état de Souverain paroît être au premier coup d'œil, celui qui préſente à l'homme le plus d'occaſions d'exercer la bienfaiſance, de faire du bien à ſes ſemblables. Mais une légere attention diſſipe cette idée ſéduiſante. Le Souverain doit toujours ſe conduire avec les autres hommes comme Souverain. Comme homme, il ne peut rien faire: il n'eſt point à lui, il appartient tout entier à la Souveraineté, qui lui fait un devoir auſtere de toutes ſes actions, dont chacune doit tendre & ſe rapporter à l'objet géné-

ral de la Souveraineté. Le Souverain ne peut presque envisager aucun homme en particulier que relativement à tous. S'il est bon, s'il est bienfaisant, il doit être sans cesse en garde contre sa propre bonté. S'il perd de vue l'objet général de la Souveraineté, s'il est sensible aux objets particuliers, s'il est touché de mille occasions de faire du bien, il exercera souvent une bienfaisance meurtriere, il fera mille maux réels pour un bien apparent. Si oubliant qu'il est homme, il n'agit que comme Souverain, c'est-à-dire, pour l'objet de la Souveraineté, chaque moment qu'il respire, lui en présente une fonction à remplir; alors il trouve sans cesse le mal à côté du bien dans tout ce qu'il fait. Il peut quelquefois écarter le mal, il lui est très-souvent impossible de ne faire que du bien.

Si l'on peut considérer la Souveraineté comme l'état qui présente à l'homme le plus d'occasions de faire

du bien à ſes ſemblables ; il eſt inconteſtablement celui qui lui en donne le plus de leur faire du mal, & ſouvent un mal qu'il eſt très-difficile & quelquefois impoſſible d'éviter. C'eſt l'effet néceſſaire des loix arbitraires, ou humaines, de politique, de finance & de juſtice, qui ſont la baſe de tous les gouvernemens établis par les hommes. Les loix ont fait naître autant d'intérêts particuliers qu'il y a d'individus dans l'Etat, qui ſont ſouvent en contradiction entre eux, & plus ſouvent encore avec l'intérêt général. Ne faites de mal à aucun de vos ſemblables, & faites du bien à tous autant qu'il eſt en votre pouvoir. Voilà la loi que l'Etre ſuprême a gravée dans le cœur de l'homme. Il a voulu que ſon ouvrage fût heureux ; c'eſt par cette loi qu'il établit ſon bonheur. Cette loi détruite, oubliée ou contredite par des inſtitutions humaines, il n'eſt point de bonheur pour l'homme en général ſur la ſurface de

la terre. L'homme seul qui l'observe parmi ses semblables qui la méconnoissent, approche du bonheur. Il jouit de la paix intérieure que donne la vertu, & que la seule vertu peut donner; mais son ame est encore affligée par les objets qui l'entourent. Le bonheur de ses semblables avec lesquels il vit, manque toujours au sien. Mais si tous les hommes qui composent une Société sont également sensibles à la voix de cette loi sainte & l'observent, ils jouissent tous également du prix de la vertu: Aucun objet extérieur n'afflige leur ame; leur bonheur est sans trouble & tel que le créateur a voulu qu'il fût.

L'amour de soi-même qu'il ne faut point confondre avec l'amour-propre, puisque bien loin d'être exclusif comme lui, il le modifie ou l'éteint souvent, est la régle & la mesure de l'amour du prochain. La force de l'ame identifie l'homme avec son sem-

blable, il se sent, il existe, pour ainsi dire, en lui, c'est pour ne pas souffrir qu'il ne veut pas qu'il souffre; il s'intéresse à lui pour l'amour de soi, parceque la loi, la nature elle-même lui inspire le desir de son bien-être en quelque lieu qu'il se sente exister. C'est en consultant cette voix intérieure de la nature que vous trouvez l'amour de tous les hommes dans l'amour de vous-même, & par conséquent le principe de la justice humaine.

Le Souverain peut faire d'heureux efforts pour régler son administration sur ce principe. Il aimera la justice, & malgré de grandes connoissances, une grande supériorité de lumieres que je lui suppose, & beaucoup de travail, il sera souvent injuste, parcequ'il sera trompé par l'autorité des loix arbitraires, ou par la force du préjugé de quelque institution humaine. Il aimera ses semblables, il voudra leur faire du bien, & il leur

fera ſouvent du mal; parce que l'idée du bien général, vraie ou fauſſe, lui en impoſera la loi, ou il fera un bien particulier d'où réſultera un mal général. L'état de Souverain ne permet donc point à l'homme qui l'occupe, d'obſerver exactement & rigoureuſement la loi qui lui preſcrit de ne faire de mal à perſonne & de faire du bien à tous. Il ne ſçauroit ſe procurer le bonheur, tout imparfait qu'il eſt, dont jouit l'homme qui obſerve cette loi dans une ſociété d'hommes qui la méconnoiſſent. D'où je conclus que l'homme ne ſçauroit être placé dans un état plus malheureux que l'état de Souverain. Il eſt réduit à faire le plus de bien général qu'il peut, ſans pouvoir preſque jamais faire de bien particulier, & à faire le moins de mal qu'il eſt poſſible. S'il cherche ſon bonheur dans celui de ſes ſujets, il peut parvenir à rendre ſon état moins malheureux que les autres, & à ſe rendre ainſi

lui-même moins malheureux que les autres Souverains ; mais il ne ſçauroit former de ſon Etat une ſociété d'hommes auſſi heureux qu'ils peuvent l'être, qu'en leur faiſant reconnoître, accepter & obſerver la loi écrite dans leurs cœurs par l'Etre ſuprême, & qu'en ſupprimant toutes les loix & toutes les inſtitutions humaines qui la contrediſent.

Dans ce cas la volonté générale s'identifie avec la volonté particuliere. Les particuliers & le public n'ont point de ſupérieurs pour juger leurs différends, parce que la loi en prévient la naiſſance. Aucun particulier ne peut être lèſé, ni offenſé, l'égalité & la réciprocité de la loi, l'amour de ſoi-même éloignent toute idée d'offenſe & de léſion. La loi acquiert par une acceptation générale une inflexibilité que la force ne peut vaincre, à-moins que ce ne ſoit une force étrangere. C'eſt par l'empire de cette loi que chaque Auſtralien ſe gouverne, gou-

verne ſa famille & ſa nation, qu'il voit ſon bonheur dans celui de ſes ſemblables, & qu'il eſt auſſi heureux qu'un homme le peut être, parce qu'il jouit du bonheur de ſes ſemblables & de celui de toute la nation en général, que chaque Auſtralien regarde comme étant ſon ouvrage.

Je ſuis convaincu, dit le Prince, qu'aucun Souverain n'eſt auſſi heureux qu'un Auſtralien; que tous les devoirs reſpectifs des Souverains & de leurs ſujets ſont également prescrits par la loi naturelle; que les inſtitutions humaines ne méritent véritablement le nom de loix, qu'autant qu'elles ordonnent l'exécution de la loi naturelle dans les cas particuliers auxquels elles étendent leurs diſpoſitions. Mais je voudrois inutilement réduire mon gouvernement à l'exécution ſimple de cette loi. Les droits des Seigneurs qui ſont preſque Souverains dans leurs terres, me préſentent un obſtacle invincible; je ne puis donc

donner atteinte à leurs droits, ni eſpérer de les engager à s'en démettre. Je renonce donc à des fonctions ſi difficiles à remplir, & dans l'exercice deſquelles je ne ſçaurois trouver le bonheur que je cherche. Je renonce à la ſouveraineté. Je la remets à mon frere, & je préfere la vie d'un Auſtralien à toutes les couronnes du monde.

Dans le moment même il écrivit & ſigna ſon abdication. Mon ami, dit-il à ſon Chancelier en la lui remettant, portez mon abdication à mon frere. Dites-lui que je lui recommande de s'occuper eſſentiellement de la proſpérité de ſes ſujets ; que c'eſt-là la ſeule route du bonheur des Souverains, dont mon miniſtre m'avoit détourné, & dans laquelle j'ai craint enſuite après l'avoir aperçue, de m'égarer en y marchant ſans d'autre guide que mes propres lumieres, ou conduit par un guide infidele J'eſpere qu'il ſera plus heureux que je ne

l'aurois été, mais il ne ſera jamais auſſi heureux qu'un Auſtralien.

Le Chancelier reçut avec des larmes de joie ce reſpectable dépôt. J'aurois voulu, dit-il, vous donner un ſi bel éxemple de vertu! jugez ſi je ſuis capable de l'imiter. Je pars, & ma commiſſion exécutée, je reviens jouir dans cette heureuſe contrée, de votre bonheur, de celui de tous ſes habitans, & m'occuper du plaiſir de me rendre digne d'être Auſtralien.

Le Chancelier ſe diſpoſa pour partir. Sortons, dit le Prince, allons reſpirer plus à notre aiſe dans les jardins l'air de la liberté, & que je prenne poſſeſſion de ma patrie. Nous rencontrâmes nos Dames, qui reçurent avec de grandes démonſtrations de joïe la nouvelle de la démarche que le Prince venoit de faire. Il la leur apprit lui-même. Félicitez-moi, leur dit-il, je viens de faire la découverte d'un tréſor qui n'a point de

prix, dont je me mets actuellement en poſſeſſion. Je ſuis plus heureux que tous les Souverains de la terre, puiſque je ſuis libre, & que je vais partager la vie innocente & paiſible des Auſtraliens. Il en parut mille fois plus aimable à nos Dames. Je ne fus pas long-tems à m'apercevoir que ſurtout, Mélinda, la fille du Seigneur Mindoni, le regardoit avec plus d'attention que les autres. Elle excita ma curioſité, parce que je l'avois toujours vue juſques à ce moment regarder tout le monde avec une égale indifférence. Soit que le Prince s'en apperçût, ſoit qu'il eût beſoin de s'en appercevoir, j'obſervai bientôt à quelques attentions qu'il eut pour elle, qu'il ne la voyoit pas ſans intérêt; & elle étoit bien faite pour l'intéreſſer. Mélinda, d'une taille élégante, avoit le teint d'un blanc à éblouir, les plus belles couleurs, de grands yeux noirs où régnoient la décence & l'amour, avoit les dents, la

bouche & le ſourire admirables, l'air noble, la phyſionomie tendre & touchante, le ſon de voix intéreſſant, des graces dans tous ſes mouvemens, dans tous ſes geſtes, & de très-belles mains qui annonçoient la beauté des bras & de la gorge que la parure Auſtralienne ne laiſſe point voir. Le Prince devient un peu timide auprès d'elle, & Mélinda plus réſervée quand il lui parle. Son cœur eſt touché & décideroit bientôt ſon choix, ſi elle étoit aſſurée de régner dans le cœur de ſon amant. La timidité du Prince le trahit à nos yeux. Nous ſçavons ſon ſecret, & Mélinda s'en doute bien; mais ce n'eſt pas aſſez pour Mélinda que le Prince ſoit touché de ſes charmes. Elle veut le connoître davantage. Ce n'eſt pas le Prince qu'elle aime; il faut être Auſtralien pour être digne d'elle. Elle lui cache autant qu'elle le peut ſa ſenſibilité. Nous paſſons pluſieurs jours enſemble ſans que le Prince oſe ſe déclarer. Il eſt

toujours tendre, reſpectueux & timide. Il me fait enfin la confidence d'un ſecret que je ſçavois auſſi bien que lui ; car les Auſtraliens ignorent l'art de ſe cacher, & ne connoiſſent d'autre voile que celui de la pudeur. Que n'ai-je, me dit-il, encore une couronne à offrir à cette aimable perſonne ! Mais non, la plus belle couronne ne ſeroit pas digne d'elle ; ſi je poſſédois encore celle que j'ai abdiquée, elle la dédaigneroit. Je ne ſerois pas digne d'elle, ſi j'oſois lui parler de faſte & de grandeurs. Les Auſtraliennes les mépriſent. Il n'y a qu'un cœur Auſtralien qui ſoit digne d'intéreſſer le ſien. Et il n'y a, lui dis-je, parmi les Auſtraliens que le votre qui l'intéreſſe en effet. Je vous ai obſervés l'un & l'autre. J'ai vu naître ſon goût pour vous, je l'ai vu s'accroître, & je ne doute point qu'elle n'accepte votre main, lorſque vous la lui offrirez.

Le Prince ſuivit mon conſeil ; il fut

écouté comme je l'avois prévu ; & pour être encore plus Auſtralien & plus digne de Mélinda, il voulut être adopté par le Seigneur Mindoni, quoique ſa qualité de Prince Souverain le mît ſeule au rang des citoyens du premier ordre ; ce qui différa le mariage pour quelque tems. Nous célébrâmes celui de Lélie avec le fils du Seigneur Mindoni. Le Prince parut à cette fête, ainſi qu'à quelques fêtes des villages voiſins, le plus aimable des Auſtraliens. Il ne ceſſoit de juſtifier le choix de Mélinda. Le Chancelier du Prince revint, & ſe rendit auprès de nous avec la joie d'un homme qui après un long voyage arrive dans ſa patrie, dans le ſein de ſa famille & de ſes amis. De toutes parts l'amitié lui tendoit des bras. Il fut bientôt inſtruit que le mariage du Prince avec Mélinda étoit arrêté. On voyoit que ſa joye étoit à ſon comble, lorſque le Prince le préſenta à ſa maîtreſſe comme ſon bon & plus ancien ami, &

Mélinda lui fit mille careſſes que le Prince pouvoit prendre toutes pour lui.

Le Chancelier nous raconta l'effet qu'avoit fait l'abdication du Prince ſur le cœur de ſon frere, ſur la cour & ſur le peuple. Son frere avoit d'abord refuſé de l'accepter. Il vouloit devenir Auſtralien, il vouloit partir ſur le champ, & quelques jeunes Seigneurs prenoient la même réſolution & propoſoient de l'accompagner. Le récit du Chancelier, des mœurs douces, de la vie ſimple, paiſible & heureuſe des Auſtraliens, excitoit la plus forte envie dans les jeunes gens dont le cœur étoit encore ſenſible aux plaiſirs innocens de la vie champêtre. Il ne fallut pas moins qu'une oppoſition formelle de la Régence pour modérer leurs premiers tranſports, qui étoient encore animés par l'abondance que les magaſins des Auſtraliens avoient répandue par-tout. Car chaque Nordalien avoit été y prendre des

grains comme dans ſon propre grenier. On ne vint à bout d'arrêter ce premier mouvement des jeunes Seigneurs, & d'engager le Prince à régner, que par la loi qui fut faite, & que chaque Seigneur jura de faire obſerver, que la loi naturelle ſeroit ſuivie dans tous les tribunaux de juſtice, en attendant que trois commiſſaires nommés ſur le champ euſſent réduit, autant que les intérêts particuliers pouvoient le permettre, toutes les loix arbitraires à cette loi primitive, qui ſeroit déſormais regardée comme la vraie patrone de l'innocence, & la vraie protectrice des droits de l'humanité. La Régence oſa prendre ſur elle une entrepriſe qu'on doit pardonner à un corps qui n'a de motif & d'objet que le bien public. Elle oſa s'arroger le droit de repréſenter la nation, & faire encore une loi à laquelle le Souverain lui-même devoit être ſoumis. Il fut arrêté que le Prince régnant pourroit voyager chez les Aus-

tra-

traliens, mais après avoir fait serment, ainsi que ceux des Seigneurs qu'il jugeroit à propos de choisir pour l'accompagner, de revenir gouverner ses sujets, pour ne point les laisser exposés à l'anarchie ou au despotisme d'un ambitieux. La Régence ne porta pas plus loin le pouvoir qu'elle s'étoit donné, parce que la vertu seule en étoit le principe, & le Prince ratifia ces loix & en ordonna la publication. Ainsi le trouble qu'avoit excité l'abdication du Prince devenu Australien, fut bientôt appaisé, parce que l'ambition n'y eut point de part, & qu'il n'étoit animé que par la vertu. Bientôt on ne parla plus chez ce peuple Nordalien, que de la loi naturelle. C'étoit la seule que tout le monde comprenoit, que tout le monde entendoit également; avec un peu de réflexion, chacun se trouvoit juge de sa propre cause, la jugeoit, & la jugeoit bien. Les gens de loi perdirent presque tous en un moment leurs procès; ils n'eu-

rent plus rien à faire. Les Seigneurs remirent les corvées à leurs colons, & ceux-ci vouloient les doubler. Les plaiſirs de la chaſſe reſpecterent la récolte, & devinrent modérés & innocens. L'impreſſion de l'exemple étoit ſi forte que cette nation devint en un moment auſſi Auſtralienne que la forme de ſon gouvernement pouvoit le permettre.

Je ſuis trop heureux, dit le Prince enchanté de ce récit, puiſque je puis ajouter au bonheur dont je jouis, le plaiſir de jouir encore du bonheur de mon frere & de celui de mes anciens ſujets; car je prévois qu'il les rendra auſſi heureux qu'ils peuvent l'être. Son mariage fut célébré peu de tems après à la grande ſatisfaction des Auſtraliens qui ſçavoient ſi bien jouir du bonheur d'autrui, du Prince, de ſon Chancelier, & de l'aimable Mélinda qui comme toutes les Auſtraliennes, mettoit tout ſon plaiſir à rendre un Auſtralien heureux.

Nous partagions le tems entre la promenade, la lecture d'un petit nombre de livres excellens que les Reſtaurateurs avoient conſervés, les fêtes de naiſſance ou de mariage, les concerts ou des jeux innocens, & des converſations délicieuſes tantôt ſur le ſpectacle de la nature, tantôt ſur l'hiſtoire & ſur les mœurs des anciens Auſtraliens. Les connoiſſances que j'avois données des mœurs Européennes fourniſſoient ſouvent à la converſation. On aimoit à s'en entretenir, comme on ſe plaît à voir du rivage de la mer, des vaiſſeaux agités par la tempête : On plaint les gens qu'on croit ſur le point de faire naufrage, avec un ſecret plaiſir de n'être point parmi eux. Je menois depuis un grand nombre d'années une vie délicieuſe, lorſque le Seigneur Taumelli fut obligé de ſe rendre à Nambaki. C'étoit ſon tour d'être du nombre des deux mille citoyens qui s'y rendoient tous les ans pour la garde de la ville pen-

dant la saison du commerce avec les Pilenois, les Fonfaniens & les Pompanois. Il étoit Général de droit comme ayant déjà commandé une armée. Toute sa famille devoit l'accompagner; mais comme ses deux filles étoient enceintes & sur le point d'accoucher, il ne voulut être accompagné que de ses deux gendres.

Nous arrivâmes à Nambaki quelques jours avant les vaisseaux de ces trois nations. Nous en trouvâmes quelques-uns à l'ancre, mais ce n'étoient que de petits bâtimens qui appartenoient à des Taucaliens. Je fis connoissance avec un capitaine d'un de ces vaisseaux. Je le trouvai tel que le Seigneur Taumelli m'avoit dépeint les Taucaliens; un homme doux, d'un humeur gaye, égale & d'une grande franchise. Je liai en peu de jours une grande amitié avec lui. Il me confirma ce que m'avoit dit le Seigneur Taumelli, que les Taucaliens ne connoissent d'autre loi que

celle qui eſt gravée dans le cœur de tous les hommes, & qu'ils n'avoient point d'idée d'aucun de leurs Rois, qui n'eût été le pere de ſes ſujets. Il m'inſpira l'envie de faire un voyage à Taucala, & m'en préſenta de ſi grandes facilités, que je ne pus y réſiſter. J'aurois dû la réjetter cette envie qui me précipita dans le plus grand malheur qui pût m'arriver, malheur que je pouvois prévoir, ou que je devois craindre. Je cédai ſans réflexion à la curioſité de voir toute une nation qui me paroiſſoit auſſi heureuſe que les Auſtraliens, ſous le gouvernement monarchique. Ce capitaine mettoit à la voile dans huit jours, & devoit être de retour à Nambaki dans trois mois, ce qui me donnoit un mois de ſéjour à Taucala, & le tems néceſſaire pour rejoindre encore le Seigneur Taumelli un mois avant ſon départ de Nambaki. J'obtins aiſément la permiſſion du Seigneur Taumelli de faire ce voyage; & j'ai à me plain-

dre pour la premiere fois, hélas! peut-être pour la derniere, de la complaisance Auſtralienne; car la moindre difficulté, la moindre repréſentation de ſa part, m'auroit heureuſement fait renoncer à ma réſolution. Je m'embarquai pour Taucala. Toujours favoriſé par un bon vent, nous y arrivâmes en moins d'un mois, ſans avoir jamais perdu les côtes de vue dans des mers toujours paiſibles.

Dès que nous fumes à l'entrée du port mon capitaine envoya ſa chaloupe à terre, & fit dire ſans m'en avoir prévenu, à un Seigneur Taucalien de ſes amis, qu'il avoit à ſon bord un Seigneur Auſtralien que la curioſité amenoit à Taucala; ce qui fit qu'en débarquant je fus reçu par un Seigneur Taucalien avec tant d'empreſſement qu'il me laiſſa à peine le tems d'embraſſer mon capitaine. Ce Seigneur me conduiſit chez lui où je fus traité avec la même douceur & la même bonté que je l'avois été chez tous les

Auſtraliens. Je trouvai les mêmes mœurs, la même propreté dans les vêtemens, dans les meubles & les maiſons, avec la même modeſtie également dans les deux ſexes. Les habits des femmes & des hommes étoient preſque ſemblables aux notres, & partout je voyois comme chez les Auſtraliens un air de gayeté, de jeuneſſe, de fraîcheur & de ſanté. La même propreté & la même frugalité regnoient ſur leurs tables. Je ne me laſſois point d'admirer une reſſemblance ſi parfaite entre deux nations ſi éloignées l'une de l'autre; qui n'avoient de communication entr'elles que par les vaiſſeaux qui venoient tous les ans à Nambaki. Le Seigneur Modemo, c'étoit le nom de mon hôte, voyoit avec plaiſir que j'obſervois tout, & que tout ce que j'obſervois m'inſpiroit de l'eſtime & de l'affection pour ſa patrie. Nous connoiſſons mieux, me dit-il, les Auſtraliens qu'ils ne nous connoiſſent; parce que nous allons

chez eux, & vous êtes le premier Auſtralien que nous voyons dans ce pays. Cependant nous ne ſommes point vos imitateurs ; nous eſtimons & nous aimons les Auſtraliens, parce que nous avons les mêmes mœurs, & je crois que nous ne leur reſſemblons que parce que nous obſervons tous la même loi. Comme les Auſtraliens, les Taucaliens ne font de mal à perſonne, & font du bien à leurs ſemblables le plus qu'il leur eſt poſſible. Nous trouvons comme eux notre bonheur dans celui d'autrui ; nous jouiſſons du bonheur de toute la nation.

Je conçois, lui dis-je, que les Taucaliens attachés à l'obſervation de cette loi, ſont heureux ; mais je ne conçois pas comment il eſt poſſible qu'étant gouvernés par un Roi, leur bonheur n'ait pas été altéré par des loix faites par quelqu'un de ces Rois, & par l'oppoſition des intérêts perſonnels qui me paroiſſent devoir naître néceſſairement du gouvernement d'un

ſeul homme ; même, & peut-être encore davantage, du gouvernement de pluſieurs. Je ne veux pas, répliqua le Seigneur Modemo, vous donner une idée de notre gouvernement, avant que vous ayez vu notre Roi. C'eſt à-préſent l'heure où la plupart des Seigneurs ſe rendent chez lui ; allons voir le premier, le meilleur & le plus reſpectable de nos amis. Nous arrivâmes dans un fort beau palais, où nous trouvâmes dans une grande ſalle le Roi entouré de Seigneurs avec leſquels il s'entretenoit comme on s'entretient avec ſes amis. Sa phyſionomie riante annonçoit la douceur, la bonté & la candeur de ſon ame. Le Seigneur Modemo me préſenta. Il parut ravi de voir un Auſtralien. Il me fit l'accueil le plus obligeant. Nous ſommes tous Auſtraliens, me dit-il, par le cœur & par notre façon de vivre enſemble. Il recommanda au Seigneur Modemo de bien prendre ſoin de moi & de m'engager à le venir voir

souvent. Il sortit sur le champ à pied pour aller à une magnifique promenade sur le port qui n'étoit pas loin de son palais. Il fut suivi par quelques Seigneurs, nous l'accompagnâmes aussi, & c'étoit-là tout son cortege. Car il n'avoit ni gardes, ni grands-Officiers. Sa marche étoit fort lente; parcequ'il parloit presque à tous ceux qu'il rencontroit sur ses pas; il caressoit les enfans; il s'arrêtoit quelquefois un moment à la porte d'une boutique, personne ne crioit *place* devant lui; s'il voyoit une voiture ou quelqu'un chargé d'un fardeau, il se rangeoit pour laisser le passage libre; sa bonté seule l'annonçoit au peuple. Ce n'étoit pas le maître impérieux des sujets qu'on voyoit en lui; c'étoit le pere d'une nombreuse famille, qui se plaisoit à se montrer au milieu de ses enfans.

Après nous être occupés quelque tems de la beauté de cette promenade, nous rentrâmes par un autre che-

min, ce qui me fit connoître la majeure partie de la ville. Il ne me fut pas difficile d'obſerver par les boutiques de marchands & d'artiſans qui étoient en grand nombre dans de certaines rues, que tous les arts étoient cultivés à Taucala. Je croyois voir une ville d'Europe du ſecond ou du troiſieme rang. Le détail du commerce, & l'exercice de tous les arts, ſont une matiere qui donne néceſſairement la naiſſance à une grande diverſité d'intérêts, diſois-je au Seigneur Modemo, à une grande concurrence, à la jalouſie, & conſéquemment à des conteſtations continuelles, qui demandent beaucoup de citoyens pour les juger. Vous devez avoir beaucoup de juges & un grand nombre de perſonnes occupées de l'art de les inſtruire.

Ce qui ſemble en effet devoir être la ſource d'une infinité de querelles & de conteſtations, me répondoit le Seigneur Modemo, n'en produit preſque jamais ici. La loi naturelle étant no-

tre seule loi, son équité est toujours présente & parle sans cesse au cœur de chaque particulier; aucun objet, aucun prétexte, aucune autre loi n'en détourne son attention, & cette attention naturelle ne laisse naître aucune contestation, du moins il en arrive rarement: une bonne foi naturelle préside à toutes les démarches de chaque particulier dans la société. C'est cette même attention sur l'equité naturelle, c'est cette même bonne foi qui assure la propriété de tous les biens, & en écarte toute idée de difficulté. L'intérêt général dans lequel chacun voit le sien, éloigne d'ailleurs l'idée de l'intérêt personnel, ou en empêche l'impression. L'intérêt personnel est encore bien affoibli, s'il n'est pas entiérement détruit par l'usage aussi fondé sur la loi naturelle, de ne jamais prêter à celui qui a besoin, mais de lui donner tous les secours qui lui sont nécessaires, ce qui fait que personne ne redoute les malheurs de l'indigen-

ce inconnus parmi les Taucaliens, & n'eſt tenté de devenir méchant pour les éviter. Lorſqu'un Taucalien a beſoin de ſecours, celui qui en eſt inſtruit le premier s'eſtime plus heureux que les autres, parcequ'il a le plaiſir de le ſecourir, & il remercie le Taucalien qui reçoit, de l'honneur qu'il lui fait, & de la préférence qu'il lui donne.

Nous avons des juges, qui ſont fort peu occupés, auxquels les particuliers expoſent eux-mêmes avec ſincérité & ſans emportement, les conteſtations qu'ils ont enſemble. C'eſt quelquefois un particulier qui ſe plaint qu'un marchand lui a livré plus de marchandiſes qu'il ne lui en avoit demandé, & qu'il refuſe de reprendre cet excédent, ou d'en recevoir la valeur; pendant que l'autre s'obſtine à ſoutenir qu'il ne s'eſt point trompé, qu'il ne doit rien recevoir de plus pour ſa marchandiſe & qu'il en eſt payé. Calculez, lui dit-il, avec plus d'exactitu-

de & vous verrez que vous ne devez rien.

C'eſt une autre fois deux freres dont l'un prétend que la portion d'héritage qui lui eſt échue dans leur partage, excede la valeur de celle de ſon frere, qu'il veut qu'il ſoit obligé de recevoir de lui cet excédent de valeur pour rétablir entr'eux une juſte égalité. Il dit envain à ſon frere, vous avez été lézé, recevez cette ſomme que je vous dois d'indemnité. Celui-ci prétend au contraire qu'il n'eſt point lézé, & perſiſte à refuſer la ſomme qu'il ſoutient ne lui être pas due.

Nous voyons auſſi ſouvent des Taucaliens qui veulent en obliger d'autres de recevoir les ſecours qu'ils leur ont donnés, dont ils n'ont plus beſoin, & qui ſe trouvent avoir tort, parce que ceux qui ont donné le ſecours ayant trouvé les moyens de ſe cacher, ils s'adreſſent à des gens qui ſont bien fondés à leur dire, je ne

vous ai jamais rien donné. Nous n'avons point d'exemples d'autres conteſtations que de cette nature, & vous ſentez bien qu'elles ſe traitent toujours aſſez paiſiblement devant les juges. Quand on n'eſt pas content d'un jugement, on s'adreſſe au Roi, ce qui arrive quelquefois. En voici un exemple bien récent.

Un Seigneur de Taucala avoit vendu il y a quelques années à un Seigneur de la ville de Maupolo, qui eſt à vingt lieues d'ici, une terre de cinq cens royales de rente pour dix mille royales, ſur le pied de cinq pour cent. L'acquéreur demandoit qu'il fût condamné à recevoir encore mille royales, parcequ'il prouvoit que cette terre, aulieu de cinq cens royales, qui étoit le taux du marché, lui rapportoit cinq cens cinquante royales, ce qui faiſoit cinquante royales de plus. Pourquoi voulez-vous que je jouiſſe, diſoit-il au vendeur, de cinquante royales de rente de votre bien, & que

je passe ma vie dans l'inquiétude que je me donne en pensant qu'un jour vous ou quelqu'un de vos enfans serez dans le besoin pendant que j'aurai cinquante royales de rente de votre terre au delà de ce que j'en ai payé? Otez-moi le poids de ce reproche qui trouble tous les jours mon repos.

J'ai bien reçu, disoit le vendeur, le prix entier de ma terre, qui ne me rendoit pas plus de cinq cens royales, attendu que son éloignement de ma demeure me faisoit dépenser tous les ans les cinquante royales.

Ce n'est point à moi à examiner ce que vous dépensiez, répliquoit l'acheteur. Il n'en est pas moins certain que je n'ai acheté & payé que cinq cens royales de rente, & que je m'en trouve cinq cens cinquante, ces cinquante ne m'appartiennent pas. Rendez moi donc ma tranquillité ou en recevant mille royales, ou en reprenant votre terre. Le Roi jugea hier cette contestation qui étoit assez délicate.

cate. Le vendeur de la terre fut condamné à recevoir les mille royales.

Vous voyez, ajouta le Seigneur Modemo, que les intérêts perſonnels ne produiſent pas des querelles & des diſſenſions capables de troubler le repos des Taucaliens. Leur Roi ne fait point de loix. Nous n'avons pas d'idée qu'aucun de nos Rois ait été tenté d'en faire. Pourroit-on rendre par des loix humaines les Taucaliens meilleurs qu'ils ne ſont, étant conduits par la ſeule loi naturelle? Que pourroit-on leur ordonner de bien que la loi naturelle ne leur ait preſcrit? Quelle ſorte de mal pourroit on leur défendre, qui ne leur ſoit pas défendu par la loi naturelle? L'intérêt de nos Rois eſt bien évidemment de conſerver leurs ſujets tels qu'ils ſont: ils ſont Rois d'un peuple heureux, & toute leur attention ſe borne à conſerver dans les cœurs de leurs ſujets la pureté de la loi naturelle, qui perpétue leur bonté & leur proſpérité.

Vous avez, lui dis-je, à pourvoir aux dépenſes de l'Etat, à celles de l'entretien de la maiſon royale. Il faut que vous ayez des loix qui conſtituent par des impôts le revenu public, & qui en aſſurent la perception.

Rien n'eſt plus ſimple, dit le Seigneur Modemo, que cette loi : elle n'eſt que l'exécution d'une partie de la loi naturelle qui dicte à chacun en particulier l'obligation de contribuer de bonne foi à l'entretien des commodités & des avantages auxquels il participe au prorata de ſes facultés. Voilà la loi de l'impôt. Le montant eſt arrêté tous les ans par le Roi ſur l'état de dépenſe de ſa maiſon, & ſur celui que les ingénieurs de chaque province lui préſentent des dépenſes à faire pour l'entretien des grands chemins & de tous les ouvrages publics. Si l'on prévoyoit la guerre, le Roi y ajouteroit encore l'état de dépenſe de la guerre. L'impoſition ne ſe fait point autrement que par la publica-

tion dans tout le royaume de cet état. La perception de l'impôt eſt également ſimple. Il y a une caiſſe dans la maiſon publique de chaque ville & de chaque village où chaque particulier porte la ſomme à laquelle il ſe taxe lui-même ſelon ſes facultés, qu'il remet lui même dans la caiſſe ſans que perſonne ſache ni s'informe du montant de la ſomme qu'il y a apportée. Il n'eſt jamais arrivé que la totalité de ces différentes caiſſes n'ait monté au-delà de la ſomme qui étoit demandée. Le Roi diſpoſe à ſon gré de l'excédent de la dépenſe à la fin de chaque année en faveur de ceux de ſes ſujets, dont les beſoins peuvent être connus; mais comme il arrive très-rarement qu'il ne ſoit pas prévenu ſur les beſoins particuliers de quelqu'un de ſes ſujets par ceux qui ſont en état de les ſecourir; l'excédent de l'impôt eſt employé en recette dans l'état de l'année ſuivante, & la ſomme à fournir par le peuple

diminuée en proportion de cet excédent.

Vous m'avez parlé, lui dis-je, d'ingénieurs & de la guerre, ce qui me fait croire que vous cultivez les sciences, & que vous êtes exposés à avoir quelquefois la guerre.

Sans doute, nous cultivons les sciences & les arts, me dit-il. Presque tous les Seigneurs s'en occupent, & quelques-uns nous donnent quelquefois des fruits heureux de leur travail. Nous avons un petit nombre de livres, mais tous extrémement utiles, sur les mathématiques, sur les arts, sur l'histoire naturelle & sur les mœurs. Il y a longtems que nous n'avons eu la guerre. C'est un fléau qui n'est pas même fort à redouter pour nous. Nous sommes entourés de nations très-peu nombreuses & très-paisibles. Plusieurs de ces nations réunies seroient encore foibles vis-à-vis de la notre. D'ailleurs ces nations sont justes & ne se nourrissent presque que

de la chaſſe, ce qui les met ſouvent en guerre entr'elles, parcequ'elles ont beſoin pour vivre d'une grande étendue de pays. Nous n'avons eu de guerre avec quelques-unes de ces nations, que lorſqu'elles ont voulu étendre leurs chaſſes ſur le royaume; mais depuis qu'on a réglé avec elles des limites, elles ont gardé avec une extrême fidélité la parole qu'elles ont donnée de les reſpecter.

Le ſéjour de Taucala me plaiſoit infiniment, & je trouvois toujours de plus en plus que le Seigneur Taumelli avoit eu raiſon de me dire, que s'il n'étoit pas Auſtralien il voudroit être Taucalien. J'avois déjà paſſé plus de quinze jours chez le Seigneur Modemo, lorſque mon capitaine vint me propoſer de retourner à Nambaki, & de m'embarquer dans deux jours. J'avois vu le royaume de Taucala, le Roi & ſes ſujets avec un grand plaiſir; je les quittai avec regret, & je partis avec encore plus

de plaiſir pour revoir mes chers Auſtraliens. Je ne prévoyois pas que j'allois m'en éloigner peut-être pour toujours.

Après quelques jours de route un ouragan aſſez violent nous fit perdre les côtes de vue. C'étoit perdre notre bouſſole, car les navigateurs de ce Monde Auſtral n'ont point d'autre guide : & la perte de la vue des côtes eſt par cette raiſon le plus grand riſque de leur navigation. Nous perdimes notre route, & nous nous trouvâmes dans une mer inconnue, ne ſçachant de quel côte tourner. La vue de quelques vaiſſeaux qui venoient du côté du Sud, nous détermina à porter de ce côté dans l'eſpérance d'y trouver une terre. Nous découvrimes bientôt une grande contrée, & nous mouillâmes dans une riviere, d'où nous étions à portée de reconnoître à notre aiſe le pays, qui étoit également inconnu à mon capitaine & à ſon équipage. Cette dé-

couverte leur releva le courage. Ils en avoient beſoin ; car ils n'avoient preſque plus d'eſpérance de retrouver leur route, dont nous devions être par eſtimation au-moins à cinq cens lieues. Je dis au capitaine qu'il falloit ſéjourner en cet endroit, tant pour y prendre langue & nous reconnoître s'il étoit poſſible, que pour nous pourvoir de vivres & de tout ce qui étoit néceſſaire pour une navigation dont nous ne pouvions prévoir la fin. Notre cargaiſon étoit compoſée preſque en entier d'inſtrumens de fer de toute ſorte, d'armes & de quincaillerie, ce qui nous donnoit des moyens faciles d'obtenir des habitans de cette contrée, tous les ſecours que nous voudrions. Le capitaine s'abandonna à ma conduite & me pria de donner les ordres que je jugerois à propos, à lui & à ſon équipage qui étoit de douze hommes. J'en pris quatre avec moi dans la chaloupe avec des ciſeaux, des couteaux & quelques inſtrumens de

fer, & je descendis à terre. Je rencontrai bientôt six hommes occupés de la pêche. Je les approchai sans méfiance, je fis rester mes quatre hommes vingt pas derriere moi, ce qui leur inspira tant de confiance qu'ils vinrent tous au-devant de moi avec des marques de joye. Je leur présentai des couteaux & des ciseaux qu'ils examinerent avec plaisir, mais ils me faisoient entendre en même tems qu'ils ne vouloient pas les recevoir pour rien. J'insistai & je parvins à les leur faire accepter. Ils firent signe à mes quatre hommes d'approcher, & après leur avoir donné des signes d'amitié en leur serrant la main, l'un d'eux se détacha de la troupe & revint un moment après avec une poule que l'un des trois autres qui me paroissoit être leur maître, prit & me présenta; me faisant entendre que c'étoit le signe de la bonne amitié & de la bonne intelligence entre nous. Je lui montrai de la main le vais-

vaiſſeau en lui marquant que je déſirois faire venir mes camarades qui y étoient. Tous me marquerent une grande envie de les voir, en me faiſant ſigne d'y envoyer la poule; ce que je fis ſur le champ.

Notre ſéjour fut d'environ un mois que nous employâmes à mettre notre navire en bon état, à le pourvoir de vivres, & à connoître le pays. Le terroir me parut fort fertile, quoique ſans culture. Les habitans vivoient de la pêche, de la chaſſe & de racines dont ils faiſoient une eſpece de pain très-bon & très-nourriſſant, & de légumes qu'ils cultivoient avec ſoin. Ils étoient ennemis du travail & livrés à la joye. Leur habillement étoit ſimple, comme leurs mœurs. Les principaux ſont vêtus d'une eſpece de manteaux courts, de nattes fines, de peaux ou de plumes, avec des tablirs de même étoffe, qui ne paſſent pas le genou aux hommes, & que les femmes font deſcendre juſqu'à moitié de la

jambe. Elles ont la tête nue, des colliers de coquillages, & les cheveux liés de petits cordons d'herbes de différentes couleurs très-vives. Les hommes les laiſſent pendre dans toute leur longueur, & au lieu d'ornemens, ils ont l'arc & les fleches & un épieu trés-dur d'un bois à demi brûlé. Ils portent à la tête un tour de plumes de différentes couleurs très-brillantes & bien arrangées. Les jeunes gens & le commun peuple ſont preſque nuds.

Leurs villages ſont compoſés de trente juſqu'à quatre-vingt maiſons, dont les portes ne ferment qu'avec des loquets de bois. Leurs lits ſont des nattes fines remplies de plumes ou de feuilles, & tous leurs uſtenciles ſont de bois; ceux qu'on met ſur le feu ſont revêtus d'argile. Le pays eſt médiocrement peuplé, diviſé en petits diſtricts, qui ſont gouvernés par autant de Rois, qu'on ne diſtingue de leurs ſujets que par le reſpect infini

que ceux-ci leur portent, & par les plumes vertes dont ils ornent leur tête. Le verd eſt la couleur du Roi. Ce Prince ſe nommoit *Aroſca*, & ſon royaume avoit environ une journée d'étendue, & contenoit dix ou douze bourgs ou villages, dont chacun avoit ſon chef particulier, qui tous lui étoient ſoumis.

Ces peuples ne connoiſſoient d'autre loi que la loi naturelle, que leur Roi faiſoit obſerver avec une extrême rigueur. Nous fûmes témoins d'un acte de ſa ſévérité; car lui ſeul rendoit la juſtice. Il condamna un jeune homme de dix-huit à vingt ans à être précipité dans la riviere une pierre au cou, pour avoir frappé ſa mere, quoique au-lieu d'en faire des plaintes, elle eût même imploré ſa grace à ſes genoux. Le coupable ſubit ſon arrêt en préſence de toute la jeuneſſe des villages voiſins, que le Roi avoit fait appeller à cri public, pour leur donner cet exemple. Il

nous dit que c'étoit-là la seule peine qu'il avoit été obligé d'ordonner contre aucun de ses sujets, & qu'il avoit été sévere pour n'être pas obligé, disoit-il, de se mettre une seconde fois en colere; parce que aucun de ses sujets ne pouvoit ignorer qu'il ne devoit faire de mal à personne & qu'il devoit faire du bien, autant qu'il le pouvoit; & que s'il lui étoit souvent impossible de les obliger à faire du bien, il lui étoit facile de les empêcher de faire du mal, ce qui étoit son devoir. Ce Roi paroissoit âgé d'environ soixante ans. Son maintien étoit grave, son regard plein de bonté, sa taille médiocre & un peu grosse. Il venoit souvent voir le navire avec cinq ou six autres Rois ses alliés, qui faisoient ensemble la guerre à des nations plus éloignées dans les terres.

Rien ne les étonnoit plus que de voir qu'une Lettre envoyée du vaisseau à ceux de nos gens qui se trouvoient à terre, fût capable de les ins-

truire de l'intention de leur chef, ne comprenant pas comment ce papier pouvoit parler aux yeux, ce qui augmentoit infiniment leur reſpect pour nous. Ils étoient ſi doux & ſi juſtes, qu'il nous fut impoſſible de les engager à rien recevoir, qu'en acceptant en même tems tout ce qu'ils nous offroient. Ils ne nous laiſſerent jamais manquer de vivres, & notre vaiſſeau en fut approviſionné autant qu'il pouvoit l'être. Aroſca fit tout ce qu'il put pour nous engager à reſter dans ſon pays: & pour nous débarraſſer des inſtances qu'il nous faiſoit, nous fumes obligés de lui promettre que nous reviendrions dans douze lunes (*a*).

(*a*) Dampier, voyageur d'une grande réputation, parle d'une nation chez laquelle il avoit ſéjourné pendant quelque tems, qui habite cinq îles ſituées entre l'île Formoſe & les Philippines, qui n'a point d'autre loi que la loi naturelle. Les habitans de ces iſles ſont honnêtes entr'eux, obligeans & généreux pour les étrangers, & ſi déſintéreſſés qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes à la vérité me montroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'ils avoient beſoin de quelques

Nous mimes à la voile avec quelque espérance de retrouver les côtes que nous avions perdu de vue, dans l'idée que celle où nous étions, étoit du même continent. Il est certain que cette contrée étoit une partie des Terres Australes.

Nous voulumes suivre cette côte; mais le vent nous en éloigna, & en peu de jours nous la perdimes de vue & nous nous trouvâmes de nouveau en pleine mer. Nous fumes bientôt contraints de nous abandonner à un vent frais qui ne nous permit plus de changer de route: c'étoit une espece de mousson, qui au bout de trois semaines nous conduisit à la vue de nouvelles côtes. Je les reconnus bientôt pour les côtes d'Afrique où j'avois fait

morceaux de toile pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils possédoient. Ils ne reconnoissent point de chef, ni de degré d'autorité que celle du pere sur ses enfans jusques à ce qu'ils soient mariés. Il y a un très-grand nombre de nations sur les bords de l'Amazone, que nous appellons Sauvages, douces, paisibles, qui n'ont point d'autre loi que la loi naturelle.

deux voyages dans ma jeuneſſe. Je dis à mon capitaine que je reconnoiſſois les côtes dont nous avions la vue, que nous pouvions eſpérer de retourner dans notre patrie, mais que pour le préſent il s'agiſſoit de ne point périr; que je lui répondois que notre ſalut étoit aſſuré; que nous allions arriver chez une nation douce & humaine que je connoiſſois, qui ne nous laiſſeroit manquer de rien, & nous aideroit à prendre toutes les meſures néceſſaires pour pouvoir retourner chez nous. Nous étions au Sud-Eſt de l'Afrique, & la vue des côtes me ſervit de bouſſole pour arriver au Cap de Bonne-Eſpérance le 10 Janvier 1644.

Le chagrin & les inquiétudes avoient extrêmement affoibli mes Taucaliens. Je les préſentai au Gouverneur du Cap, qui me donna un logement chez lui, ainſi qu'au capitaine, & des logemens commodes à ſon équipage, auquel il fit fournir tout ce dont il pouvoit avoir beſoin. Je n'avois pas

oublié la langue Allemande dont la langue Hollandoise n'eſt qu'un idiome. J'avois la facilité de me faire entendre, ce qui étonna infiniment mon capitaine, qui me croyoit Auſtralien; ce dont le Gouverneur Hollandois ne ſe doutoit nullement : car il me reçut comme Anglois. Il ne pouvoit concevoir comment j'avois pu me trouver dans un vaiſſeau Auſtralien, pourquoi j'etois ſeul de ma nation, ni comment j'avois pu apprendre la langue de ce capitaine, avec qui je paroiſſois m'entretenir avec autant de facilité qu'avec lui-même. Son étonnement n'étoit pas moindre que celui du capitaine Taucalien. Sa curioſité étoit bien plus grande encore.

Vous devez, me dit Vanbetman, c'étoit le nom du Gouverneur du Cap, avoir acquis bien des connoiſſances intéreſſantes pendant votre ſéjour aux Terres Auſtrales. J'étois déjà bien convaincu de l'exiſtence de ce nouveau monde. Mais nous n'avons en-

core que des idées très-superficielles de quelques isles : nous ne connoissons rien du continent. Je vous avoue que je suis bien empressé d'acquérir quelques lumieres sur un sujet si important. Lorsque Magellan ouvrit un passage par le détroit auquel il donna son nom, dans la mer du Sud, aux côtes du Pérou & du Chili, & ainsi une route assurée pour faire le tour du monde, il laissa au midi, c'est-à-dire, à la gauche du détroit, des terres qu'on a regardées d'abord comme un Continent nouveau, peut-être aussi grand que l'Amérique entiere. On est ensuite demeuré généralement d'accord que tout ce qu'on nomme Terres Australes, est renfermé entre la mer d'Ethiopie, la mer du Sud & l'Océan des Indes. Magellan découvrit en 1520. la Terre ou l'Isle de Feu. La Nouvelle Guinée fut découverte en 1527. par Alvare de Savédra Espagnol qui lui donna ce nom, parce qu'elle est presque diamétralement op-

posée à la Guinée d'Afrique. Les Isles de Salomon en 1567. furent aperçues par Alvare de Mendoza aussi Espagnol. La Terre Australe proprement dite, au midi de l'ancien continent, fut découverte en 1503. par Gonneville, François; toutes ces découvertes nous assurent bien l'existence des Terres Australes, c'est-à-dire, d'un monde inconnu, peut-être aussi grand & plus riche que celui que nous connoissons; mais aucune ne nous a donné l'idée de ses productions & de ses habitans, ni fixé précisément la vraie route qu'il faudroit suivre pour y arriver sûrement. Mes compatriotes ont déjà fait quelques tentatives sans succès. Ils doivent en faire encore de nouvelles; car après nous être emparés des plus précieuses marchandises des Indes, & de ce qu'il y a de plus avantageux pour le commerce en Afrique, il ne nous manque qu'une terre qui produise abondamment comme le Mexique & le Pérou, de l'or & de

l'argent, pour être une nation riche.

Mon intérêt & celui de mes amis les Taucaliens que j'avois mis sous la protection du Gouverneur, exigeoient beaucoup de complaisance de ma part. Mon intention étoit bien de satisfaire sa curiosité, mais non pas au point de lui indiquer la route qu'il falloit suivre pour atteindre aux mines d'or & d'argent de mes chers Australiens. Je reconnus dans la conversation du Gouverneur, que l'ardeur pour les découvertes s'étoit infiniment accrue chez les grandes nations d'Europe; que les Espagnols possesseurs en Amérique d'un pays infiniment plus vaste que l'Europe entiere, maître des mines d'or & d'argent du Mexique & du Pérou, les plus riches dont on eût jamais entendu parler, n'étoient pas contens, & avoient encore cherché de nouvelles richesses aux Terres Australes; & que les Hollandois voudroient ajouter aux plus grandes richesses des Indes Orientales, celles d'un

Nouveau Monde. Ce que me disoit le Gouverneur Vanbetman ne me donnoit pas une meilleure opinion des Anglois & des François. Je ne pouvois indiquer la route aux Terres Australes par la mer d'Ethiopie, qui étoit celle que je venois de faire qui m'avoit conduit au Cap de Bonne-Espérance, parce que j'avois fait cette route sans bousſole & sans aucune sorte d'observation nautique. Il n'en étoit pas de même de la route par la mer du Sud jusques à la côte du Chili, de là à la côte où j'avois quitté le Chevalier Drake, & de cette derniere à la riviere d'Australie où j'avois pris terre: j'avois fait d'assez bonnes observations pour être assuré d'une navigation tranquile & presque directe; mais j'étois bien résolu de n'indiquer cette route à aucun Européen. J'étois trop frappé des excès d'inhumanité que les Espagnols avoient exercés sur les Mexicains & les Péruviens pour leur enlever leur or & leur ar-

gent; des guerres que les Hollandois, les Anglois & les Portugais avoient faites dans les Indes aux Naturels du pays, & des querelles cruelles qu'ils avoient entre eux; pour ne pas frémir sur le sort de mes chers Australiens, à la seule idée de la découverte de la route qui pourroit conduire chez eux des vaisseaux d'Europe. Pourrois-je dénoncer mes chers Australiens à l'avidité Européenne? Je me donnerois plutôt mille fois la mort, si j'avois mille vies. On saura que j'ai été aux Terres Australes, que j'y ai passé un grand nombre d'années, même que je suis devenu Australien; mais on ne sçaura jamais par moi la route qu'il faut tenir pour y arriver.

Ma résolution fut prise dès l'instant que je me vis au Cap, de me rendre à Londres, d'équiper un vaisseau pour m'en retourner avec mes Taucaliens, de ne recevoir sur mon vaisseau qu'un petit nombre choisi de mes compa-

triotes dignes de devenir Auſtraliens, & de brûler mon vaiſſeau à mon arrivée. J'eſpérois de trouver en arrivant à Londres ma fortune en aſſez bon état pour pouvoir faire les frais de cet armement. Si le vaiſſeau Taucalien avoit été propre pour une ſi longue route, je ſerois parti du Cap pour la Mer Pacifique par les Philippines; mais il y avoit de trop grands riſques; il ne pouvoit pas même nous ſervir pour nous rendre en Europe.

Ce fut dans cette réſolution que je n'inſtruiſis Vanbetman qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour intéreſſer ſon zêle & ſon humanité à mon égard & à l'égard de mes Taucaliens. Je ſuis, lui dis-je, un enfant perdu, qu'un hazard a jetté aux Terres Auſtrales, & qu'un autre hazard a ramené au Cap. Je m'embarquai à Londres le dix Juillet 1685 ſur un vaiſſeau deſtiné à faire des découvertes dans la Mer du Sud. Après une aſſez longue navigation dans cette mer, le vaiſſeau

ayant jetté l'ancre à la vue d'une côte inconnue, le capitaine envoya la chaloupe à la découverte ; & m'en donna le commandement. Au bout de quelques jours j'entrai dans une anse où je descendis seul à terre. Je m'y trouvai engagé de façon que je fus contraint d'y passer la nuit, & le lendemain je me vis abandonné ; ma barque avoit disparu & ne reparut plus. J'ignore son sort, mais j'en ai toujours eu de l'inquiétude, parce qu'on avoit négligé de lui donner une ancre & une bousole. La nécessité me fit rechercher l'amitié des habitans du pays. J'eus la consolation de trouver une nation douce & humaine. Je fus reçu par les premiers habitans que je rencontrai avec une bonté que je n'aurois pu espérer de trouver chéz aucune nation d'Europe.

C'est-à-dire, interrompit le Gouverneur, que vous êtes tombé chéz une nation sauvage, qui heureusement se trouva une nation douce. Car par-

mi les nations sauvages qui peuploient l'Amérique lorsqu'on en fit la découverte, il s'en est trouvé de douces, d'autres craintives, d'autres farouches, cruelles, & même d'antropophages. Il en sera sans doute de même de celles qui habitent les Terres Australes.

Vous avez, lui dis-je, le préjugé de tous les Européens au sujet des nations qu'ils trouvent dans les terres dont ils font la découverte. Si les Européens n'avoient cherché dans leurs découvertes que des hommes pour s'allier avec eux, ils n'auroient peut-être jamais rencontré de nation farouche, encore moins d'antropophages. Mais ils ne se sont présentés chez aucune nation que pour s'emparer de leurs terres & de leurs richesses. Ils ont trop laissé voir aux Indiens leur dessein & leur avidité, ils leur ont donné l'exemple de la méfiance, & souvent de l'injustice & de la cruauté. La plupart ont eux-

mê-

mêmes regardé l'Européen comme un brigand qui quittoit son pays pour venir ravager le leur, ou comme un sauvage très-difficile à apprivoiser. Presque toutes ces nations n'ont point d'autre loi que la loi naturelle; elles ont des mœurs & des usages plus simples que les Européens; mais elles sont plus exactes & plus fideles dans leurs engagemens. Telles étoient plusieurs nations de l'Amérique dont j'ai entendu parler, comme les Indiens des isles de Saint Domingue & de Cuba; ceux du Mexique, du Pérou & du Chili; & telles sont les nations des Terres Australes que j'ai connues pendant le séjour que j'y ai fait.

Laissons-là, me dit le Gouverneur, les mœurs des Américains & des Australiens. Ce n'est pas-là ce qui nous intéresse dans les découvertes Le commerce est notre objet capital. Nous n'avons à considérer les mœurs des habitans que comme un obstacle à vaincre, ou comme une source des

moyens à employer pour nous procurer des richeſſes. Les peuples que vous avez connus, ont-ils des mines d'or & d'argent? Quelles ſont les productions de leurs terres? Sont-ils cultivateurs? Sont-ils induſtrieux ou tout-à-fait ſauvages?

La nation nombreuſe, lui répondis-je, chez laquelle j'ai paſſé un grand nombre d'années, a des mines d'or & d'argent ſi abondantes que ces métaux y ſont beaucoup plus communs que le fer ne l'eſt en Europe. Les mines ſont à fleur de terre & ne ſont embaraſſées d'aucune matiere étrangere. Le peuple cultive ſes terres avec des inſtrumens d'or ou d'argent; & leurs productions ſont du riz, du coton, de la ſoie, du poivre, du girofle, de la muſcade & de la canelle. Tous les habitans ſont vétus d'étoffes de ſoie & de coton, de diverſes couleurs. On y trouve auſſi des mines de diamans & de rubis plus beaux que ceux des Indes, & très-abondantes.

Sur cette réponſe le Gouverneur me marqua la joye la plus vive. Le capitaine qui eſt avec vous, me dit-il, & ſes gens, ſont-ils du même pays?

Non, lui dis-je, ils ſont d'une nation fort éloignée & plus proche du pôle, qui fait un commerce de toiles, de fer & de quincaillerie, avec celle dont je viens de vous parler. Il y a trois autres nations qui viennent encore de plus loin du même côté, qui y apportent de toutes ſortes de toiles, d'étoffes de ſoie & de coton, & des vins. Ces nations échangent leurs marchandiſes pour de la ſoie, du coton & des épiceries, dont les habitans de ce pays ne font nul uſage; & ils ſoldent leur balance avec une monnoye d'or. Je lui montrai pluſieurs pieces de cette monnoye; car j'en avois deux mille. La piece eſt à-peu-près du poids d'une guinée. A cette vue il eut bien de la peine de contenir ſes transports. Il garda un

moment le silence, car la joye lui ôtoit la respiration.

Il ne tient qu'à vous, me dit il, de faire la plus grande fortune si vous voulez faire une société avec moi. La Compagnie vient de s'emparer des isles qui produisent dans l'Inde la noix-muscade, le girofle & la canelle, & le privilege qu'elle s'est donné de vendre seule ces trois articles, vaut presque une mine d'or. D'ailleurs l'abondance des mines d'or & d'argent fourniroit, à ce que je vois, de quoi acheter en peu de tems des royaumes en Europe. Il n'est question que d'employer les moyens nécessaires pour se les approprier. Ecoutez ce que je vais vous proposer. J'ai en ma disposition depuis environ un mois un vaisseau de la Compagnie qui a été condamné ici. Après le départ des autres vaisseaux je le fis examiner avec plus de soin, & n'y ayant trouvé qu'une voye d'eau d'aucune conséquence, je l'ai fait radouber si bien qu'il est presque aussi

bon qu'un vaiſſeau qui ſortiroit de deſſus le chantier. Il eſt à moi, car les vaiſſeaux condamnés ici pendant la relâche, appartiennent au Gouverneur. Nous pouvons l'armer. J'obtiendrai un congé d'un an pour faire le commerce dans la Mer du Sud où j'ai déjà navigé pendant plus de ſix mois, & en joignant mes connoiſſances aux votres, nous parviendrons aiſément à ce riche pays. Nous reviendrons, après y avoir établi un comptoir, avec de grandes richeſſes. Nous formerons enſuite, ſi cela nous convient, une Compagnie Auſtrale plus riche que notre Compagnie des Indes, & avec les forces de quelques navires, nous nous rendrons les Souverains du pays & de ſes mines. En moins de cinq ans aucun particulier de l'Europe ne pourra comparer ſa fortune à la notre.

Je n'aurois pas, lui dis-je, de grandes difficultés pour retrouver ce pays par la Mer du Sud. Je ſuis bien ré-

ſolu d'y retourner, pour y reprendre la vie heureuſe que j'y ai menée pendant pluſieurs années ; mais je ne conçois pas qu'il ſoit poſſible d'exécuter votre projet. Il faut le calculer avec les forces de la nation Auſtralienne, avec ſes uſages, ſes mœurs, & encore plus avec la juſtice & l'humanité. Cette nation n'a beſoin de rien. Elle reçoit depuis des milliers d'années des nations du même continent avec leſquelles elle fait ſon commerce, & qui viennent tous les ans avec des vaiſſeaux bien chargés dans ſon port nommé Nambaki, toutes les marchandiſes qu'on pourroit lui apporter d'Europe; & je ne vois abſolument aucun prétexte qui puiſſe l'engager à vous livrer ſes productions. Car elle eſt inſenſible aux prix. Vous ne pourriez eſpérer d'y être reçu que comme un ami qui voudroit s'y établir & y demeurer. Si vous montriez le deſſein d'y établir un comptoir pour y faire le commerce, vous

auriez bientôt une armée d'ennemis à combattre.

Les Auſtraliens connoiſſent-ils, me dit le Gouverneur, les armes à feu ? S'ils ne les connoiſſent pas, comme je le penſe, on peut s'y établir avec un ſeul vaiſſeau, ſe donner le tems de revenir en force avec un plus grand nombre, & faire la conquête d'une aſſez grande étendue de pays pour y établir une ſouveraineté, comme nous avons fait à Java & dans d'autres contrées des Indes; & nous rendre ainſi les maîtres des mines & des épiceries.

Ils ne connoiſſent pas, lui dis-je, l'uſage des armes à feu ; mais ils en ont le ſecret que je leur ai donné. Ils l'ont en horreur. Ils n'ont point voulu par humanité en faire uſage contre des ennemis, qui ne s'en ſervent pas; Mais ils ont mis le ſecret en dépôt pour y avoir recours, s'il arrivoit jamais qu'un Auſtralien fût aſſez malheureux pour inventer la poudre, afin

de pouvoir se battre alors à armes égales. Ainsi ils vous opposeroient une nombreuse artillerie, qui n'en seroit pas moins supérieure à la vôtre pour être d'or & d'argent, car ces métaux leur tiennent lieu du fer. Mais pourquoi nous présenter avec une ambition si injuste, chez une nation si douce, chez des hommes qui vous recevront comme leurs freres, qui partageront avec vous tout ce qu'ils possedent, dès que vous serez arrivé chez eux ? Vous voulez leur enlever une partie de leurs richesses, à main armée ; & pour satisfaire cette avidité vous voulez porter le trouble, le carnage & la destruction, chez une nation juste & paisible : Substituons à votre projet un dessein plus simple & plus humain que nous pouvons exécuter sans être injustes & sans aucun risque, & qui nous livrera toutes les richesses des Australiens sans exception. Nous en disposerons à notre gré, & nous jouirons en même tems de

de tous les agrémens qu'il eſt poſſible de ſe procurer dans la vie.

Ma réponſe avoit d'abord affligé le Gouverneur; mais mes dernieres paroles ranimerent toutes ſes eſpérances. Il ſe croyoit déjà en poſſeſſion de l'or des Auſtraliens. Vous voulez dire, interrompit le Gouverneur avec vivacité, que par la voye de la douceur & de l'amitié & par la ſupériorité naturelle du génie des Européens ſur celui de toutes les autres nations du monde, nous obtiendrons de cette nation tous ce que nous voudrons.

Oui ſans doute, lui dis-je, par la voye de l'amitié. C'eſt la ſeule qui en arrivant mettra infailliblement dans nos mains tous les tréſors qui peuvent rendre l'homme heureux. Ne parlons pas de la ſupériorité du génie Européen. Le génie Auſtralien l'égale tout au moins, & il a cet avantage chez les Auſtraliens, qu'il y eſt toujours guidé par l'équité naturelle qui eſt chez eux inflexible. Les mœ-

tagnes d'or ne ſont qu'une richeſſe idéale, ou ſi vous voulez une richeſſe de convention. C'eſt ſe rendre une malheureuſe victime de cette convention, que d'employer mille ſoins, mille peines, des inquiétudes infinies pour accumuler des richeſſes, qui ne ſervent preſque jamais à ceux qui s'en occupent, à ſe procurer aucun des agrémens de la vie, ce qui devroit être cependant le principal objet de leur avidité. Mais enfin quel eſt le but de l'homme le plus raiſonnable qui paſſe ſa vie à acquérir des richeſſes? C'eſt ſans difficulté de ſe procurer toutes les commodités de la vie, & tous les agrémens de la ſociété, pour en jouir ſans craindre de les perdre, ſans ſoins & ſans embarras. Nous jouirons de tout cela avec les Auſtraliens. Allons habiter parmi eux, devenons Auſtraliens; nous ſerons auſſi riches qu'eux, & plus riches qu'aucun Européen quel qu'il ſoit, je n'en excepte pas même les Souverains, qui

ſont à mon ſens les moins heureux des Européens; & à ce bonheur, nous ajouterons celui de vivre dans le plus beau, le plus heureux climat du monde, & enfin de jouir de la plus belle ſanté & de ne point vieillir.

Le Gouverneur reprit un air triſte & rêveur. Je ne calcule point le bonheur, me dit-il, je ne m'en embarraſſe pas même, il vient avec les richeſſes. Pour en acquérir j'ai déjà fait un voyage dans les Indes, & un dans la Mer du Sud, & j'irois encore au bout du monde; mais je veux aller en jouir enſuite dans ma patrie, où je vieillirai & je mourrai comme tout le monde. Je ne crois pas qu'on ſoit plus immortel aux Terres Auſtrales qu'ailleurs.

Non, lui dis-je, on n'eſt pas immortel aux Terres Auſtrales; mais un Auſtralien vit plus en un jour, qu'un Européen en vingt ans, parcequ'il ſçait jouir de la vie; & il ne vieillit point parce qu'il mene une vie ſobre,

égale & tranquile. Il ceſſe de vivre à cent cinquante ans & plus, ſans avoir connu aucune des infirmités de la vieilleſſe. J'ai actuellement quatre-vingt quatre ans, & je ſuis ſûr que vous ne m'en donnez pas plus de quarante. Je jouis de toute la force & de toute la ſanté qu'on a à cet âge; parce que j'ai toujours vécu en Auſtralien; & comme je continuerai de vivre de même, je ne me crois pas encore à moitié de ma carriere.

Il eſt vrai, me dit le Gouverneur, que vous paroiſſez plus jeune que moi. Les Auſtraliens, ajouta-t-il avec un air triſte & railleur, ont donc d'habiles médecins? J'aimerois aſſez à vivre plus de cent cinquante ans ſans infirmité.

Oui, lui dis-je, ils ont d'habiles médecins, & infiniment plus habiles que ceux d'Europe. Leurs médecins ſont la nature, la tempérance, la ſobriété, l'exercice & le calme de leur ame, qu'aucune paſſion violente n'altere jamais.

Le Gouverneur après avoir rêvé très-sérieusement pendant quelques momens au point que je croyois qu'il alloit me répondre, allons aux Terres Australes, allons chercher le bonheur où il est, allons en prendre possession & en jouir le reste de nos jours : reprit ainsi d'un ton presque piqué : mon ami, vous me contez-là des choses trop merveilleuses, elles passent ma portée & ne sont point faites pour moi. Occupons-nous de choses plus solides. Vous m'avez dit que vos Australiens font le commerce avec d'autres nations du même continent, qui leur apportent par mer des marchandises semblables aux notres pour échanger contre leurs soies, leur coton, leurs épiceries, leur or & leur argent. Cela ne peut être qu'un commerce extrêmement riche, qui entre nos mains rendroit peut-être plus de cinq cens pour cent de bénéfice. Il me vient une idée bien simple, qu'il me paroît facile d'exécuter. Nous pouvons nous

approprier ce commerce, & faire le commerce le plus riche qu'aucune nation Européenne ait encore fait. Nous pouvons nous rendre au port de Nambaki. Ces nations n'ont sans doute qu'une foible marine, puisqu'elles ne connoissent pas l'usage des armes à feu. Notre artillerie aura bientôt dissipé leurs vaisseaux ; nous les chasserons pour toujours de ce port, & nous nous donnerons ce commerce exclusif.

Il ne falloit pas rêver beaucoup pour trouver un pareil expédient ; mais quoiqu'il ne fût pas plus aisé de mettre à exécution ce projet, qui n'étoit pas plus juste que le premier, je ne voulus pas le combattre ; parceque je fus bien convaincu que je ne parviendrois point à engager le Gouverneur à se faire Australien. Je pris le parti de lui laisser le plaisir de s'occuper de la richesse de son idée, pour assurer sa protection à mes Taucaliens, jusqu'à ce que je pusse venir les reprendre. Je dis seulement au Gouverneur,

qu'un seul vaisseau n'étoit pas suffisant pour exécuter son dernier projet; qu'il seroit trop embaraſſé par le nombre de ses ennemis; qu'étant arrivé à Londres, j'en armerois un d'égale force au sien; que je reviendrois le joindre, & que nous irions de conserve. Il me parut très-content de ma proposition; il me promit de continuer les mêmes attentions aux Taucaliens; de qui je pris congé après les avoir assurés que j'allois revenir pour les prendre avec un vaisseau bien-armé & plus propre que le leur, pour assurer notre navigation; & je m'embarquai dans un vaisseau du comptoir de Rotterdam, ou j'arrivai heureusement un mois après, & d'où je passai à Londres.

J'avois besoin de quelques compagnons de voyage. Je vais chercher à Londres, non des Australiens, mais quelques hommes dignes de le devenir. C'est chez la premiere nation de l'Europe, c'est chez des hommes,

qui connoiſſent tous les droits de l'humanité, auxquels ſes droits ſont chers, chez des hommes libres, que je dois en trouver. Mais dans quelles circonſtances je revois mon ancienne patrie ! L'ambition, les intérêts domeſtiques & perſonnels y ont étouffé tout ſentiment d'honneur, le zêle patriotique & l'amour du bien public. La moitié de ma nation eſt à la veille d'égorger l'autre ſur le prétexte du bien public. Charles étoit ſur le trône ou plutôt ſur le point d'en tomber. C'eſt parmi les troubles funeſtes qui agitent toute l'Angleterre que je dois pourſuivre l'exécution de mon projet ; que je dois armer un vaiſſeau pour retourner au plutôt aux Terres Auſtrales. Ma fortune devoit être plus que ſuffiſante pour en faire les frais. Je donne mes premiers ſoins à en faire la recherche. Je n'avois de parens que des collatéraux. Je trouvai mon patrimoine entre leurs mains. Ils ne refuſerent point de me le ren-

dre ; mais je ne pouvois l'accepter ſans les réduire à l'aumône. Je fus ſenſible à la peine que devoit naturellement leur faire la reſtitution d'un bien dont ils jouiſſoient depuis un grand nombre d'années de bonne foi. Ils ne devoient pas attendre que je viendrois des Terres Auſtrales au bout de ſoixante ans, le leur demander comme un dépôt. L'agriculture étoit découragée, l'activité de l'induſtrie étoit ralentie, le nombre des pauvres exceſſivement accru ; les banqueroutes ſe multiplioient tous les jours à l'infini, & mes parens avoient plus de part que beaucoup d'autres citoyens à la miſere publique. Je reçus ce qu'ils voulurent, ou plutôt ce qu'ils purent me donner ſans ſe mettre à l'aumône, ce qui étoit fort peu de choſe & fort éloigné de la ſomme qui m'étoit néceſſaire pour acheter un vaiſſeau & l'armer convenablement pour les Terres Auſtrales. La prudence vouloit que je donnaſſe à mon

vaiſſeau au moins une demi-cargaiſon de marchandiſes aſſorties propres pour la Mer du Sud, afin de rendre mon entrepriſe utile à mes compagnons de voyage, ſi j'avois le malheur de manquer la route des Terres Auſtrales. Je pouvois diſpoſer d'environ cinq mille livres ſterling. Il m'en falloit encore autant, tant pour l'achat du vaiſſeau, que pour l'armement & la moitié d'une cargaiſon qu'il falloit lui donner. Je n'avois d'autre parti à prendre que celui de me donner un aſſocié. Il étoit tout trouvé dans le Gouverneur du Cap de Bonne-Eſpérance. Le hazard ne pouvoit m'en procurer un qui ſe livrât à ce voyage avec plus d'ardeur, mais auſſi avec plus de cupidité; & j'avois beſoin d'un compagnon de ma fortune, qui eût au-moins dans le cœur les ſemences de la vertu, qui fût ſenſible à l'idée du vrai bonheur qu'il eſt poſſible à l'homme de ſe procurer, un homme digne des Auſtraliens. Je m'occupois d'une re-

cherche bien difficile. Je me trouvois à Londres dans les tems orageux du malheureux régne de Charles I. La guerre civile étoit déclarée. Les trois royaumes étoient partagés en factions violentes. Les Royaliſtes avoient conçu le deſſein d'établir le pouvoir deſpotique, les autres vouloient changer la conſtitution de l'Etat; la fureur de la liberté agitoit en général toute la nation; la chambres des Communes vouloit s'emparer de l'autorité; les Evêques s'efforçoient d'écraſer le parti Calviniſte *Puritain*; les Puritains vouloient humilier les Evêques; & enfin le parti qu'on appelloit les *Indépendans*, ſe ſervoient des fautes de tous les autres pour devenir leurs maîtres. La chambre des Communes gouvernoit. Le Parlement avoit une armée, qui ayant déjà remporté divers avantages ſur celle du Roi, devenoit redoutable à ſes maîtres. Il s'étoit formé encore une autre faction compoſée d'Officiers & de Soldats

nommés Agitateurs, qui d'abord firent des remontrances, & bientôt donnerent des loix. Le Parlement factieux étoit tombé dans le mépris, l'armée étoit entre les mains des *Indépendans*. Parut encore une autre faction dans le sein même de l'armée, composée de plusieurs Soldats qui se nommerent *Aplanisseurs*, ce qui signifioit qu'ils vouloient tout mettre au niveau, & ne reconnoître aucun Supérieur, ni dans l'armée, ni dans l'Etat, ni dans l'Eglise. C'étoit le système des *Indépendans*. „ Compagnons, „ disoient les soldats, nous servons „ des tyrans ; nous sommes tous „ égaux ; les loix formées par des „ hommes, n'ont aucun pouvoir sur „ d'autres hommes qui les abjurent. „ Détruisons les idoles auxquelles „ nous sacrifions ; bouleversons cet „ Etat, & reprenons l'empire usur- „ pé sur nous." Ces hommes coupables ne furent regardés & punis comme tels que parce qu'ils vouloient

faire une faction indépendante même des Indépendans. Cromwell les détruisit.

Il n'y avoit dans aucune de ces factions, presque point de ces génies adroits, dégagés des préjugés de leur parti, qui savent se servir des erreurs & du fanatisme des autres pour les gouverner. Presque tout le monde étoit de bonne foi dans le parti qu'il avoit embrassé. Les *Indépendans* étoient les seuls qui cachoient leurs desseins. Ils profitoient des idées fanatiques qu'ils avoient répandues sur l'égalité primitive des hommes, pour s'en rendre les maîtres & les gouverner.

Parmi tant de troubles qui bouleversoient ma patrie, & rendoient les Anglois méconnoissables, je n'osois espérer de trouver quelqu'un qui eût eu assez de courage pour conserver sa liberté. J'aurois pu chercher un Australien à Londres, presque comme Diogene cherchoit un homme dans la Grece.

J'avois fait connoiſſance preſque en arrivant à Londres avec un jeune homme, qui avoit toutes les bonnes qualités que je deſirois. Il m'avoit fait le premier le tableau des troubles qui agitoient l'Angleterre, & de tout ce qui s'étoit paſſé depuis la mort de la Reine Eliſabeth ; & il m'avoit inſtruit en homme plein de ſens, juſte, impartial & extrémement ſenſible. Il ne tenoit à aucune faction, & ſon eſprit étoit au-deſſus de tout fanatiſme. Je me livrai à lui. Il n'attendoit que le jugement d'un procès dans lequel toute ſa fortune étoit engagée, pour s'aſſocier avec moi. J'avois, me dit-il un jour avec une grande tranquillité, entrepris une affaire qui devoit m'aſſurer une fortune honnête. Je me ſuis trouvé entouré de gens de mauvaiſe foi, qui ont abuſé de ma confiance pour me voler tout mon bien, & ils s'y ſont fait autoriſer par des juges de paix. Je me ſuis ſoumis à la loi du plus fort,

qui ſe trouve rarement celle de la juſtice.

Je ne lui laiſſai pas le tems de m'en dire davantage. La tranquillité que je vous vois, lui dis-je, m'annonce des vertus qui valent mieux que les biens qu'on vous a pris, & qui vous élevent au-deſſus de la fortune & de l'injuſtice. Je ne ſuis pas aſſez riche pour faire ſeul l'armement que j'ai projetté; mais je le ſuis aſſez pour vivre ici avec vous juſques à ce que nous puiſſions nous embarquer. Un homme vertueux comme vous, & un Auſtralien, vivront très-commodément avec ce que j'ai. Demeurons enſemble & cherchons un tiers dont nous puiſſions faire un ami, & avec lequel nous puiſſions exécuter inceſſamment notre armement. Litleton me connoiſſoit trop bien pour me répliquer. Il accepta ma propoſition. Je vais donner, me dit-il, tous mes ſoins pour trouver un homme qui ſoit digne de s'unir à vous. Je connois

beaucoup de jeunes gens avec qui j'ai été élevé à Oxford, qui ſont vraiment vertueux ; mais il eſt bien difficile d'en trouver un qui ne ſoit dans les chaînes d'aucune faction, ni dans celles du fanatiſme. La plupart ſont de la ſecte des *Presbitériens*, de celle des Puritains, ou de celle des Indépendans.

Litleton me fit faire connoiſſance quelque tems après avec Valler qui étoit ſincérement ſon ami. Il ſembloit être l'homme que nous cherchions. Sobre & modeſte il menoit une vie aſſez retirée. Je le trouvai extrémement ſenſible aux calamités publiques ; il blâmoit preſque également toutes les factions, à l'exception de celle des *Indépendans*, dont il parloit avec tant de circonſpection qu'il laiſſoit entrevoir un penchant ſecret pour cette ſecte. Le principe d'égalité entre tous les hommes que les Indépendans vouloient établir, me faiſoit eſpérer que Valler pourroit aimer

mer les Auſtraliens. Mais avant que de les lui faire connoître, je voulus ſçavoir tout ce qu'il penſoit ſur le gouvernement. Je crois, lui dis je, un jour, que vous aimeriez à mener une vie douce & tranquile, à jouir paiſiblement & ſans aucune gêne des agrémens d'une félicité aimable, en un mot à vivre en homme libre.

C'eſt-là, me répondit-il, l'objet des vœux de tout homme raiſonnable. Mais peut-on ſe flatter de jouir de cette liberté ſous le regne d'un Roi deſpote ou qui veut le devenir? Et ſi l'on parvient, comme on le prétend, à ſe débarraſſer de la royauté, n'avons-nous pas à craindre qu'on ne ſubſtitue au deſpotiſme, un gouvernement tyrannique, qui n'eſt pas moins à redouter? La nature n'a mis aucune différence entre le Roi & nous; parce qu'elle n'en a mis aucune entre un homme & un autre homme. J'aime la liberté, c'eſt la nature qui la donne aux hommes, & je ne recon-

nois dans aucun homme le droit d'en priver ſes ſemblables. L'égalité entre tous les hommes eſt le droit naturel. Qu'on dépoſe le deſpote : je ſuis ennemi du deſpotiſme. Le Parlement peut dépoſer le Roi ; mais peut-il changer la forme du gouvernement ? Je penſe qu'il eſt au-deſſus de ſon pouvoir de le faire ; s'il le fait, il eſt fort à craindre qu'il ne nous donne un tyran, au-lieu d'un Roi. Ni le Roi, ni le Parlement, ne ſont point le Souverain ; ils ne ſont que les Officiers de la nation ; c'eſt la nation qui eſt le Souverain, & le Parlement & le Roi lui doivent rendre compte de leur adminiſtration. Ainſi le Roi étant dépoſé, le Parlement ne ſubſiſte plus, parce que ſon élection ne lui donne pas le pouvoir d'élire un Roi, ni celui de gouverner ſeul la nation. Il faut donc néceſſairement que la nation éliſe elle-même un autre Roi ou un autre Parlement avec le pouvoir d'en élire un, ou de gouverner ſeul ; mais à

condition de ne jamais donner d'atteinte à l'égalité que la nature a mise entre tous les hommes, qui est le fondement de la liberté, que la nation n'a jamais aliénée. D'où je conclud que de tous les partis qui divisent actuellement la nation, celui des *Indépendans*, qui veut rétablir l'égalité naturelle, est le seul qui soutient les droits de la liberté, les vrais droits de la nation. Ce ne sera qu'après qu'on aura établi cette égalité naturelle, & remis ainsi la nation dans tous ses droits, que nous pouvons être assurés de vivre dans le repos, & de jouir des agrémens de la société. C'est-là la condition du pacte de société de la nation Britannique.

Si vous attendez, lui dis-je, cet événement pour jouir de la vie, vous pourrez mourir de vieillesse sans avoir vécu. Je crains fort que les *Indépendans*, qui me paroissent être la faction dominante, n'établissent la tyrannie sur le prétexte de rétablir l'égalité na-

turelle. Cette idée flatte le peuple & l'attire dans leur parti. Or celle des factions qui parvient à attirer le peuple à elle, se rend incontestablement la plus forte; avec son secours; elle écrasera toutes les autres; & il arrivera qu'un ou plusieurs des Indépendans profiteront de cette supériorité pour se rendre les maîtres, & gouverner la nation à leur gré sous un autre nom que celui de Roi & de Parlement qu'ils ont soin de lui rendre odieux. Et qu'importe le nom du despote? L'idée de l'égalité naturelle n'aura servi qu'à établir le despotisme. N'attendez donc de vos *Indépendans* que l'esclavage de la nation; & cependant cet esclavage lui aura couté des flots de sang.

Pouvez-vous croire que les chefs de cette faction qui sont des hommes éclairés, pensent de bonne foi qu'il est possible de ramener la nation à cette égalité naturelle, dont ils la flattent pour l'attirer à leur parti? Il

faudroit détruire toutes les loix & faire un partage égal de toutes les fortunes. L'établiſſement de cette égalité telle qu'on la propoſe au peuple, eſt impraticable. Qu'ils nous parlent de l'exacte obſervation de la loi naturelle ; alors je les entendrai, je comprendrai l'égalité entre tous les hommes fondée ſur cette loi, ainſi que la liberté & tous les droits de l'humanité qu'on veut protéger ſoit contre la tyrannie d'un Roi, ſoit contre celle d'un Parlement.

J'entends ſouvent citer tantôt la loi fondamentale de l'Etat, tantôt le pacte de ſociété, ailleurs c'eſt un contract entre le peuple & le Souverain. Je n'ai encore trouvé perſonne qui m'ait expliqué ce qu'on entend par la loi fondamentale de l'Etat, ni qui ait pu me faire voir autre choſe dans l'idée de pacte de ſociété ou de contract, qu'une ſuppoſition ; à moins qu'on ne veuille donner ces noms à des actes qu'ont produit des révolu-

tions chez quelques nations qui ont changé en un moment la forme de leurs gouvernemens en secouant le joug d'un ou de plusieurs Souverains. On abuse tous-les-jours de ces titres respectables pour appuyer des prétentions séditieuses, pour justifier l'esprit de parti, & faire valoir des intérêts personnels qu'on a soin de cacher sous l'idée & le prétexte de l'intérêt général. Le *salus populi*, loi mieux entendue, ne fournit gueres moins de prétextes à la cabale & à l'ambition.

On prétend quelquefois trouver la loi fondamentale de l'Etat dans le pacte ou contract supposé. On donne aussi ce nom à des loix arbitraires; telle est en France la loi salique qui ne se trouve écrite nulle part, & qui n'a de fondement qu'une coutume très-ancienne; en Angleterre la loi qui n'admet de monnoye légale que l'argent blanc & une infinité de loix pareilles. Si on vouloit y faire attention, on n'auroit pas besoin d'aller chercher la loi fon-

damentale de l'Etat dans un contract, dans un pacte de société, que chacun suppose à son gré ; ni dans des loix arbitraires ; puisqu'on trouve avec tant d'évidence cette loi fondamentale dans la loi naturelle. L'on suppose un pacte par lequel des hommes conviennent de s'unir en corps ; qu'ensuite de ce pacte ils font un décret, par lequel ils réglent la forme du gouvernement, c'est-à-dire, la maniere dont le corps politique devra vivre & se mouvoir ; & qu'après ce décret ils font un autre pacte par lequel d'un côté on promet de satisfaire aux devoirs de Souverain, & de l'autre aux devoirs de sujets. On dit que c'est-là la forme la plus raisonnable, & sans doute la plus vraisemblable, de ce prétendu contract. Je demande à tout homme de bonne foi s'il peut se représenter une famille isolée sur la terre qui en compose un grand nombre d'autres dans un assez court espace de tems, & par conséquent un grand nombre d'hommes,

qui se soient réunis par un pareil contract: L'histoire ne nous en fournit pas un seul exemple. Si ce prétendu pacte a jamais du être le lien des sociétés, toutes ou du moins le plus grand nombre auroient dû se former en Républiques, & cependant nous ne connoissons aucune République qui n'ait été substituée au gouvernement monarchique. Les hommes ont tous été gouvernés par des Rois avant que de l'être par des magistrats élus. Rien n'est plus frappant que l'exemple de la plupart de ces nations Américaines que nous nommons sauvages, peut-être très-injustement, suivant l'idée que nous attachons à cette expression. Ces nations ne connoissent d'autre loi que la loi naturelle, & vivent dans l'innocence & la justice, sur-tout celles dont la paix n'a point été troublée par des nations voisines ou par l'avidité des Européens; & il y en a un grand nombre. Elles n'ont point de Rois ni de magistrats pour les gouverner; elles ex-

exercent l'hospitalité, & respectent également tous les droits de l'humanité. Un grand nombre de celles qui sont exposées à avoir des guerres, élisent un chef pour la guerre, hors de laquelle il n'exerce point d'empire. Ces nations se contentent de peu pour leur nourriture, leur vêtement & leur logement, & ne connoissent ni les richesses, ni l'indigence. Leurs intérêts sont simples, comme leurs mœurs; & leur loi unique, la loi naturelle, les rend toujours justes. Ces sociétés se forment par les besoins mutuels, & ces besoins mutuels les entretiennent.

Sur quel fondement veut-on substituer une origine factice & supposée, à une origine si simple & si naturelle à l'égard des sociétés de l'ancien monde, & pourquoi chercher dans un pacte idéal le fondement des loix qui les gouvernent; & en général dans ce contract supposé, la légitimité des loix, pendant qu'on la trouve si bien

dans la loi naturelle ? L'homme naît dans une dépendance, dans des relations & dans des rapports avec d'autres hommes, qui se modifient suivant l'âge & les circonstances. Cela est sans difficulté. Son existence & sa conservation sont liées à l'existence & à la conservation de ses semblables; de là naît l'obligation de ne leur faire aucun mal & de leur faire tout le bien qu'il peut. Voilà la loi fondamentale de l'Etat & le pacte social. Voilà le lien national, qu'on ne sçauroit anéantir. L'élection d'un ou de plusieurs chefs n'est qu'un accident survenu à la société, occasionné par la nécessité de se défendre. Que ce chef soit resté électif par le corps de la nation ou par ses députés, ou que la place soit devenue par l'usage ou la coutume héréditaire; que cela soit arrivé par un acte ; ou sans acte, ce qui est le cas le plus général ; ou par conquête; dans tous ces cas la loi naturelle est également le pacte social, le contract

entre le peuple & le Souverain, la loi fondamentale de l'Etat, & le fondement légitime de cette loi : *salus populi suprema lex esto.* C'eſt cette loi qui dicte rigoureuſement aux ſujets tous leurs devoirs envers le Souverain, & ils les rempliſſent exactement en ne faiſant de mal à perſonne, & en faiſant autant de bien qu'il leur eſt poſſible ; & c'eſt dans la même loi que le Souverain apprend à ne s'occuper que du bonheur du peuple, & généralement de tous ſes devoirs de Souverain. Il y lit la néceſſité d'abolir tout uſage, toute coutume, toute loi arbitraire qui la contredit, & à ne point faire de loi ni porter de jugement qui ne ſoit juſte. La loi du *ſalus populi*, qui eſt le principe des loix qui puniſſent tous les crimes qui troublent le repos de la ſociété ou qui alterent la confiance & la ſureté publiques, a elle-même ſon principe dans la loi naturelle qui défend de faire du mal.

La liberté, qu'on aime ici juſques

au fanatiſme, ne peut s'étendre au-delà des limites que la loi naturelle lui preſcrit. Le droit d'eſclavage n'eſt point un droit, c'eſt une uſurpation, c'eſt un abus des richeſſes, ou un abus de puiſſance & d'autorité. La loi naturelle condamne le vainqueur qui tue ſon ſemblable de ſang froid, ou qui le met dans les fers, comme faiſoient les Romains. Nous avons peu de nations en Europe, ou plutôt très-peu de gouvernemens, où tous les hommes ne ſoient pas auſſi libres que nous le ſommes. Car à l'égard de la liberté conſidérée dans les limites que la loi naturelle nous preſcrit, & il ne nous eſt pas permis de l'enviſager autrement, toutes les formes de gouvernement ſont égales. Dans tous les gouvernemens les hommes ſont ſujets à des loix qui leur défendent le mal, & qui les obligent à contribuer aux frais communs & néceſſaires pour l'entretien de la ſociété.

Croyez-vous que parce que nous

éliſons les membres du Parlement, nous ſommes plus libres qu'aucune autre nation d'Europe? Nous nous vantons de notre liberté, & nous nous vantons d'une chimere. Qu'eſt-ce que c'eſt que le tems que dure l'élection, qui eſt le tems de la jouiſſance de notre liberté? Ces momens tumultueux remplis de brigues & de factions, & heureuſement ſi courts, méritent-ils d'être regardés comme la preuve de notre liberté? Et lorſque le Parlement eſt élu, qui ſommes-nous? Cette élection nous ébloüit; nous en concluons que le pouvoir Souverain réſide originairement dans le peuple, & que ſes repréſentans ont l'autorité légitime. Cela peut être vrai dans le droit: mais dans le fait cette prétention n'eſt point conforme à la conſtitution actuelle. La nation eſt à la vérité repréſentée légalement par la chambre des Communes, la ſeule partie du Parlement élue par le peuple, mais elle eſt auſſi repréſentée par un

Roi & par les Pairs. Qu'importe que nous ſoyons gouvernés par le concours de ce corps & du Roi, que ce corps ait le pouvoir légiſlatif, ou le Roi ſeul? Nous ſommes ſujets à des loix, qui ne ſont pas plus l'ouvrage de la nation, que celles auxquelles ſont ſoumis les Hollandois & les François; & les loix des trois nations ſe reſſemblent preſque toutes à l'égard de la liberté. Les principes de l'équité naturelle que les légiſlateurs de ces trois nations ont ſuivi dans leurs loix, n'ajoutent pas plus d'obligations à celles de la loi naturelle, chez une nation que chez l'autre; & ſi l'on examine toutes les autres nations policées, on les trouvera toutes ſoumiſes à des loix à-peu-près ſemblables.

Chez toutes ces nations l'homme jouit également de la liberté que lui donne la loi naturelle, ſi l'on en excepte des cas particuliers d'injuſtice, qui ne ſont que des accidens momentanés qui ne détruiſent point l'ordre

général qui se soutient par-tout, & qui conserve le genre humain.

Si l'on considere l'origine des sociétés, il est impossible de se dissimuler que le pouvoir Souverain réside originairement dans le peuple. Peut-il l'aliéner? Le peuple peut-il se donner un Souverain? Il peut perdre l'usage du pouvoir Souverain de mille manieres, il peut aliéner cet usage; mais il ne peut ni perdre, ni aliéner le droit; car il est impossible de concevoir un principe d'équité qui autorise une nation à disposer de la liberté de sa postérité. Vingt mille hommes qui se donnent aujourd'hui un Souverain, contractent pour eux: mais sur quel principe peuvent-ils contracter pour vingt, trente mille hommes, plus ou moins, leurs descendans, qui vivront un siecle après eux? Nous ne connoissons qu'une sorte d'engagement qui affecte les personnes à perpétuité, qui est celui qui résulte de la cession des terres, qui lie les descen-

dans tant qu'ils les poſſedent. S'il étoit poſſible de ſuppoſer un Souverain qui auroit acquis la Souveraineté au même titre que le propriétaire d'une grande étendue de terres acquiert des cens, des rentes, des corvées & autres devoirs par les ceſſions qu'il en fait; cette Souveraineté ne ſçauroit ſortir de ſes mains; elle pourroit même être aliénée ſans l'intervention du peuple. Mais il n'exiſte que des fiefs, que de ſimples Seigneuries dans ce cas-là.

Si donc on avoit bien réfléchi ſur le droit de Souveraineté, tel qu'il eſt dans ſon origine, on n'auroit point dit à un homme reſpectable, qui examinoit il y a quelque tems cette matiere, *vous vous trompez tant ſur l'autorité militaire que ſur la civile;* parceque cet homme diſoit que quand il arrive que le peuple inſtitue un gouvernement héréditaire, ſoit monarchique dans une famille, ſoit ariſtocratique dans un ordre de citoyens, ce n'eſt point un engagement qu'il prend; que

c'eſt une forme proviſionnelle qu'il donne à l'adminiſtration, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe d'en ordonner autrement.

Cet homme ajoutoit cette ſage réflexion, que ces changemens ſont toujours dangereux, & qu'il ne faut jamais toucher au gouvernement établi que lorſqu'il devient incompatible avec le bien public; mais cette circonſpection, ajoutoit-il encore, eſt une maxime de politique & non pas une régle de droit, & l'Etat n'eſt pas plus tenu de laiſſer l'autorité civile à ſes chefs, que l'autorité militaire à ſes généraux.

L'engagement des Provinces-Unies, lui diſoit-on, avec la maiſon d'Orange eſt tel qu'on ne peut plus ôter de droit à cette maiſon l'autorité civile & militaire qui réſulte des dignités qui lui ont été conférées. Rejetter, ajoutoit-on, la néceſſité de tenir ſes engagemens, enſeigner qu'on n'en peut faire contre une liberté pleine & abſolue, ou qu'on peut s'en départir

quand on le juge à propos, c'eſt expoſer les hommes à tout ce que la légéreté de l'eſprit humain peut produire de plus fâcheux : & ſûrement c'eſt une doctrine qu'on ne trouve ni dans Platon, ni dans Ariſtote, ni dans aucun des Ecrivains politiques.

Je demande à celui des Hollandois qui a le plus de lumieres ſur les droits de l'humanité, en vertu de quel droit & à quel titre les ſept Provinces ſe ſont unies pour ſecouer le joug de la ſouveraineté de Philippe II., & quelle eſt la loi qui les a autoriſées à ſe donner une nouvelle forme de gouvernement. J'entends ſa réponſe ; il ne la prend ni dans Ariſtote, ni dans Platon, parcequ'il ne conſulte que le droit naturel, qui n'admet ni interprétation ni commentaires, qui eſt inflexible. Sa réponſe ſera la mienne ſur la conſtitution actuelle de ſon gouvernement. Or ſi les Provinces-Unies ont eu le droit de s'en donner une nouvelle ſous le régne de Philippe II.,

l'ont-elles perdu ce droit pour en avoir uſé? il ſeroit abſurde de le dire, & il ne le ſeroit pas moins de dire qu'elles ne peuvent pas en uſer encore, quand elles le jugeront à propos.

Le droit des Provinces-Unies étoit le droit naturel. Elles n'étoient plus gouvernées, elles étoient vexées. Si le poids de la tyrannie n'étoit tombé que ſur un ſeul ſujet, il auroit pu fuir, il auroit du s'en aller, parcequ'il ne faut qu'un lit à un homme, & qu'il le trouve par-tout; mais il n'en eſt pas de même à l'égard d'une nation entiere. Elle ne peut changer de lit. La loi naturelle la retient à ſa place. La nation vexée retira à elle la ſouveraineté & ſe donna une autre forme de gouvernement. La loi naturelle l'y autoriſa: la loi du *ſalus populi* parloit pour elle & contre ſon Roi. Car on doit regarder comme une opinion monſtrueuſe, celle des gens qui ont oſé avancer qu'il y a des pouvoirs établis en faveur de ceux qui gouver-

nent, non en faveur de ceux qui ſont gouvernés.

Il faut convenir qu'on a eu raiſon de dire que ces changemens ſont toujours dangereux, & qu'il ne faut jamais toucher au gouvernement établi que lorſqu'il devient incompatible avec le bien public. Mais on a peut-être eu tort de dire que cette circonſpection eſt une maxime de politique & non pas une régle de droit. La queſtion la plus difficile à décider, & qui eſt peut être la ſeule ſur cette matiere qui mérite véritablement le nom de queſtion, queſtion qu'on ne trouve diſcutée dans aucun écrivain; c'eſt de ſçavoir à qui il appartient de décider ſi le gouvernement établi eſt devenu incompatible avec le bien public. Il ſemble qu'elle ne pourroit être légitimement décidée que par la nation aſſemblée; & où eſt la nation qui s'aſſemble pour compoſer un tribunal aſſez tranquile, & tel qu'il doit être pour juger une queſtion de cette

importance? Et quels seront ses députés capables de ne point détacher leur intérêt personnel de l'intérêt commun? Je vois la sûreté respective de celui qui gouverne & de celui qui est gouverné dans l'observation réciproque de la loi naturelle; je ne vois que des calamités de part & d'autre dès que l'un des deux la mépriſe, & je ne puis rien apercevoir qui autoriſe aucun homme en particulier à ſe plaindre du gouvernement. La loi naturelle ne lui permet aucune démarche, parcequ'il n'en peut faire aucune ſans le plus grand riſque de ſe nuire, & de faire un mal infini à ſes ſemblables ſur le prétexte d'un bien au-moins très-incertain & dont il n'eſt pas le juge.

Brutus ſubſtitua le gouvernement républicain au pouvoir monarchique. Il n'eût été qu'un rebelle qui auroit accru les calamités publiques, s'il n'eût pas été heureux en armant ſon bras contre la royauté établie. Le ſe-

cond Brutus ne fit que des malheureux en armant le sien contre la royauté qui s'établissoit par la force.

J'aurois voulu que le Parlement, s'il a le pouvoir, comme il le prétend, de déposer le Roi, lui eût présenté le code si simple des devoirs des Souverains & de ceux des sujets, qu'il l'eût supplié de vouloir bien régner conformément à cette loi si sainte, & qu'après avoir rendu sa résolution publique, il eût procédé d'une maniere paisible & dans une forme régulière à l'exercice d'un pouvoir légitime. Au lieu de mettre les armes à la main à toute la nation, une conduite si désintéressée auroit infailliblement désarmé les partisans de la royauté & le Roi lui-même, ou au pis aller auroit justifié à la face de l'Europe & chez la postérité une démarche si hardie.

Valler m'avoit écouté avec une extrême attention. Je redoute infiniment, me dit-il, l'esprit d'intérêt & l'ambition des *Indépendans*. Comme

je n'en connois aucun qui ait assez de supériorité de génie pour se rendre le maître, & en même tems assez de vertu pour sacrifier son ambition au bonheur de la nation ; je n'ose prévenir les événemens des troubles qui nous agitent.

Je fis part alors à Valler de mon projet, je lui présentai le tableau de la vie heureuse des Australiens & de tout ce qui m'étoit arrivé. Je lui proposai de l'associer à mon armement & à ma fortune. Il me parut extrémement sensible à ma proposition ; mais quoiqu'il l'eût reçue avec joie, il me demanda quelques jours pour y penser. Il étoit juste de lui laisser du tems pour se résoudre ; mais comme plusieurs mois s'étoient déjà écoulés sans qu'il eût pu encore se déterminer ; je craignois que les succès des *Indépendans* ne fissent germer dans son jeune cœur quelque semence d'ambition. Le Roi étoit depuis peu prisonnier entre leurs mains, & le Gé-

néral Valler avoit acquis un grand crédit.

Litleton qui au bout de quelque tems comptoit peu sur Valler, crut qu'il pourroit être avantageusement remplacé par le jeune Guillaume Pen, qui étoit aussi l'un de ses bons amis. Pen détestoit tous les troubles & tout esprit de parti. Je le fréquentai pendant plusieurs mois. Je lui donnai enfin mon amitié, mon estime & ma confiance. Il avoit l'ame tendre, une douceur infinie dans le caractere. Ami sévere de la vérité & de l'équité naturelle, simple dans ses manieres, dans tout son maintien, comme dans ses mœurs, il pensoit comme les *Indépendans*, & pensoit de bonne foi, que tous les hommes sont égaux, mais il ne le pensoit que relativement à la loi naturelle, dont il étoit rigoureux observateur. J'estime, disoit-il, tous les hommes comme mes freres; & je respecte les loix. Il avoit l'éloquence de la figure & celle du sentiment.

Il

Il parloit bien, & parloit plus au cœur qu'à l'esprit. Il sembloit né pour ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions & par des vertus. Je lui fis le portrait des Australiens & celui des Taucaliens. Il me montroit le desir le plus vif de connoître par lui-même ces deux nations, & de vivre chez l'une des deux; car il les estimoit également. Nous passions des journées entieres à nous en entretenir. Il fut sur-tout enchanté de l'histoire du Prince Nordalien. Il n'eût pas hésité de s'unir avec moi, de faire la moitié des frais de mon armement pour aller vivre avec les Australiens, s'il eût été son maître. Son pere qui étoit Vice-Amiral étoit fort âgé & fort infirme, je ne doutai point de l'exécution de mon projet avec lui après la mort de son pere qui devoit lui laisser de grands biens; car il étoit fils unique. Il m'en donna sa parole. Son

pere mort peu de tems après, je crus n'avoir plus que quelques mois à attendre le plaiſir de rejoindre mes Taucaliens que j'avois laiſſés au Cap de Bonne-Eſpérance, & de revoir mes chers Auſtraliens.

Pen revint me voir après avoir donné à ſes affaires le tems & les ſoins qu'elles demandoient. Il m'aborda avec ſon chapeau ſur la tête & ſans me ſaluer, comme il faiſoit auparavant, cependant avec l'air doux & ouvert que je lui avois toujours vu. Il avoit un grand chapeau à bords rabattus, un habit ſans plis dans les côtés, & ſans boutons ſur les poches ni ſur les manches. Il étoit mis comme tous ceux qui étoient de la ſecte que George Fox venoit d'établir, qui faiſoit de grands progrès, ſur-tout depuis que Cromwel n'avoit pu attirer les *Amis*, [c'étoit le nom que Fox donnoit à ſes ſectateurs] à ſon parti en leur offrant de l'argent. Je compris d'abord à cet extérieur que Pen

étoit devenu Quaker. Ami, me dit-il en m'abordant, félicite-moi, j'ai trouvé un nouveau moyen de faire du bien aux hommes. Il seroit très-satisfaisant pour moi de connoître des hommes bienfaisans, des nations entieres qui honorent & pratiquent la vertu. J'aime tes Australiens & tes Taucaliens. Je ne crois pas que des hommes puissent devenir meilleurs, & par conséquent plus heureux; il me seroit donc impossible de faire aucun bien à l'humanité en me transportant chez eux. Si je suivois la résolution que j'avois prise de t'accompagner, je ne travaillerois que pour moi, je ne m'occuperois que de mon intérêt personnel. Je conçois très-bien que je vivrois heureux avec toi parmi les Australiens; mais je ne vivrois que pour moi; je ne ferois & je ne pourrois jamais faire aucune sorte de bien à mes freres, puisque tes Australiens n'ont besoin, ni de bon exemple, ni de loix pour rectifier

leurs mœurs, pour leur faire aimer & pratiquer la vertu. Rends-moi, je te prie, la promeſſe que je t'ai faite de t'accompagner. Tu ſouhaite mon bonheur, je le ſçai; mais tu ne ſçais pas que je ne puis le trouver chez une nation au bonheur de laquelle je ne ſaurois contribuer, puiſqu'elle eſt auſſi heureuſe qu'elle peut l'être.

Vous en êtes, lui répliquai-je, d'autant plus digne de paſſer votre vie parmi les Auſtraliens. C'eſt travailler au bien de ſes ſemblables, que d'aimer & de pratiquer la vertu. C'eſt parce que chaque Auſtralien en particulier a des mœurs douces, que toute la nation eſt généralement vertueuſe & heureuſe. J'ignore quel eſt le nouveau moyen que vous avez trouvé de faire du bien aux hommes; ſi c'eſt par l'exemple de la vertu que vous leur donnerez, vous ne devez pas vous diſſimuler que ce moyen a peu de priſe chez une nation agitée par des factions, par l'eſprit de parti, par

l'ambition, par l'intérêt, les querelles & le fanatisme.

L'ami, me répliqua Pen, tu ne sçais pas ma pensée & ce que Dieu m'inspire. Retourne chez tes Australiens, puisque tu t'es fait Australien. Pour moi, je suis premiérement Anglois, & ensuite citoyen du monde; car tous les hommes sont mes freres. Dieu m'inspire des vérités que je sens; je dois par conséquent les leur annoncer. Dis-moi si je puis t'être de quelque utilité; tu n'as qu'à parler. As-tu besoin d'argent pour faire ton voyage? Grace au ciel j'en ai assez pour moi & pour aider mes amis; mais ne me parle plus de m'enmener avec toi chez les Australiens si tu peux me dispenser de ce voyage, comme je t'en prie. Je ne me flate pas d'inspirer aux Anglois l'amour de la vertu, ni d'en faire une nation douce & paisible. Je sens que ce seroit une entreprise au-dessus de mes forces; mais c'est beaucoup que de faire aimer la

vérité à un grand nombre. Je l'ai déjà annoncée dans la Cité avec un succès qui me donne de grandes espérances. George Fox vient d'arriver du fond de l'Angleterre pour m'engager à aller en Hollande & dans d'autres pays étrangers y travailler à accroître le nombre des amis. Je l'ai prié de me laisser suivre une inspiration différente. Je lui ai dit, comme à toi, que j'ai trouvé un nouveau moyen de faire du bien aux hommes; & il n'a pas cru devoir s'y opposer, ni même me contredire. Je suis persuadé que tu approuveras aussi mon projet. Je vais te l'expliquer. Je te suis redevable, car c'est à l'occasion des recits que tu m'as faits des loix & des mœurs des Australiens & des Taucaliens que j'ai été inspiré. Les autres *amis* jusqu'à présent n'ont été inspirés que pour parler, & je le suis en même tems pour agir. Je dois annoncer des vérités, & faire des loix: je dois former une nation à laquelle

je dois inſpirer l'amour de la vertu, & l'engager pour toujours à la pratiquer.

Parmi les grands biens que mon pere m'a laiſſés, j'ai trouvé qu'il lui étoit dû une ſomme très-conſidérable pour des avances qu'il avoit faites dans des expéditions maritimes. Au lieu d'en demander le payement, j'ai demandé au gouvernement la propriété & la ſouveraineté d'une contrée dans le continent de l'Amérique-Septentrionale qui eſt bornée à l'Eſt par la Baie de Delaware, au Nord-Oueſt par le Canada, & au Sud par le Maryland. Elle eſt ſituée par les 39 & 12 degrés de latitude du Nord. Toute cette contrée a 330 mille de longueur & 200 de largeur, & n'eſt encore occupée par aucun Européen. Je trouverai par conſéquent des mœurs innocentes parmi les Naturels du pays. J'ai employé un tems infini à ſolliciter cette conceſſion pour me tenir lieu des ſommes qui me ſont dues. J'ai

enfin obtenu la charte qui me l'accorde ſous le nom de *Penſilvania*. Je dois m'y rendre inceſſamment avec deux vaiſſeaux chargés *d'amis*, & j'en ai acquis un aſſez grand nombre pour remplir mes deux vaiſſeaux & fonder une ville ſur un très-beau port de mer. Ceci ſe trouve dans ma conceſſion. J'augmenterai encore l'année prochaine du double ou du triple le nombre des habitans. Je ſuis aſſuré que la terre y eſt très-fertile en toute ſorte de grains, très-propre à la culture du froment, du lin, du chanvre & du tabac. Il y a des pâturages très-bons & très-abondans, des mines de fer & toute ſorte de bois de conſtruction. J'y éleverai facilement des manufactures de toile & d'étoffes de laine; & l'on y conſtruira bientôt des vaiſſeaux.

J'eſpere que la ville que je fonderai & que je nommerai *Philadelphie*, ſera bientôt floriſſante. Je commencerai par faire un traité d'alliance avec les

les Américains, & ce traité ſera peut-être le ſeul entre des Européens & des Américains qui n'aura point été juré & qui ne ſera point rompu; car les amis ne jurent jamais & ne manquent jamais à leurs engagemens: & les Européens n'ont point encore pu apprendre aux Naturels du pays, ni à jurer, ni à être perfides. Je ferai auſſi des loix, & je crois que je les ferai aſſez ſimples & aſſez ſages pour qu'on ne ſoit jamais tenté de les changer. J'ordonnerai par une premiere loi l'exacte obſervation de la loi naturelle, & je défendrai par une ſeconde loi de maltraiter jamais perſonne au ſujet de la religion. Je ſuis perſuadé que je n'aurai pas plutôt fondé ma ville, que beaucoup d'Européens viendront me demander des établiſſemens, & que les Naturels du pays, au-lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumeront inſenſiblement avec mes pacifiques habitans. Autant ils déteſtent les autres Européens conquérans

& deſtructeurs de l'Amérique, autant ils aimeront ceux-ci. Je ne doute point qu'en peu de tems ces prétendus Sauvages, charmés de la douceur de leurs nouveaux voiſins, ne viennent en foule me prier de les recevoir au nombre de mes vaſſaux. Je n'établirai que peu de juges, & ſeulement pour la décoration du gouvernement. Car les *amis* n'ont jamais de procès; & les Américains ne ſçavent ce que c'eſt qu'un procès. Je donnerai le ſpectacle nouveau d'un Souverain que tout le monde tutoyera, & à qui on parlera le chapeau ſur la tête; d'un gouvernement ſans prêtres, d'un peuple ſans armes, de citoyens tous égaux, à la magiſtrature près, & des voiſins ſans jalouſie. Je n'ai point la ridicule & vaine ambition d'élever une nation puiſſante, & je n'écoute pas les gens inſenſés qui me diſent que les principes pacifiques de mes habitans les rendront inutiles pour la défenſe de la patrie, & pour

repouſſer les injures de l'ennemi. Quand on aime tous les hommes, la juſtice & la paix, on n'a point d'ennemis. Moi & les *amis*, nous n'allons point à la guerre: Ce n'eſt pas que nous craignions la mort; nous béniſſons au contraire le moment qui nous unit à l'être des êtres; mais c'eſt parce que nous ne ſommes pas des bêtes féroces, & que Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, ne veut pas ſans doute que nous paſſions la mer pour aller égorger nos freres. Ces illuſtres meurtriers, Alexandre, Scipion, Céſar, tous ces héros ne ſont point les miens; & Plutarque avoit bien raiſon de dire que la pluralité des Céſars n'eſt pas bonne. Nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres qui cauſent l'allégreſſe publique.

J'établirai des écoles, même des imprimeries; mais une ſeule gazette, qui ſera la gazette du bien public. Dis-moi, l'ami, quelle utilité une

nation douce, juſte & paiſible peut-elle recevoir de ces gazettes dont l'Europe eſt inondée, qui ne ſont remplies, les notres ſur-tout, même lorsque les gazetiers mentent, & ils mentent ſouvent, que de faits qui affligent l'humanité? La liſte des banqueroutiers, des perſonnes qui ſe ſont tuées; le récit du genre de mort qu'elles ont préféré, & des motifs de folie, de chagrins ou d'ennuis qu'on leur prête: les récits des vols commis ſur les grands chemins, & des ravages de la guerre qui leur reſſemblent trop, ne ſont propres qu'à endurcir le cœur ou à l'attriſter. Doit-on faire plus de cas de ces négociations paiſibles, vraies ou ſuppoſées, dans leſquelles l'homme le plus habile eſt celui qui ſçait mieux faire uſage de l'art de ſéduire ou de tromper ſes freres, pour faire valoir des prétentions ſouvent très-injuſtes?

La gazette du bien public ne contiendra rien de tout cela. Si elle fait

mention de la guerre, ce ne ſera pas pour faire l'éloge de cet art meurtrier & deſtructeur, que les hommes devroient ignorer; dans lequel ils cherchent l'honneur & la gloire, au-lieu de rougir d'en avoir fait une ſcience: mais à l'occaſion de la guerre qui déshonore l'humanité, la gazette inſtruira le public dans le plus grand détail des actions qui l'honorent auxquelles la guerre donne lieu. Par exemple le gazetier ne rendra point compte d'une bataille. Il dira ſimplement qu'après la victoire, on préſenta au vainqueur les bijoux du Général ennemi qui avoit été tué; que le vainqueur les regardant avec dédain, dit: *Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent: le véritable ornement d'un Général eſt le courage & la préſence d'eſprit dans une bataille, & la clémence après la victoire.*

Le gazetier ne rapportera pas les circonſtances d'un ſiege où à la honte de l'humanité un grand nombre

d'hommes ont été détruits, mais seulement la générosité d'un homme qui a proposé au Roi de sauver la ville en la ravitaillant, & qui voyant que personne ne vouloit faire les avances de l'argent nécessaire, dit : *ce sera donc moi qui ferai la dépense. Garde son argent quiconque l'estimera plus que son honneur. Tandis que j'aurai une goute de sang & un arpent de terre, je l'emploirai pour la défense de l'Etat où Dieu m'a fait naître.* Je veux qu'en parlant de la victoire que Charles I. a remportée à Edgehille sur l'armée de ses sujets, il me représente le monarque affligé, disant à ses officiers ; *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place ; je perds lors même que je gagne :* au-lieu du récit de ce duel qui a fait tant de bruit, dans lequel les combattans n'ont acquis qu'une fausse gloire, j'aime à lire dans la gazette qu'un Prince a non seulement pardonné à un grand, une offense qu'on disoit impardonnable, mais qu'il lui a en-

core accordé ſon amitié.

J'aime à lire encore dans la gazette du bien public, que dans un royaume, des hommes qui ont le ſacré dépôt de la juſtice du Roi pour l'adminiſtrer à ſes ſujets, ayant condamné au dernier ſupplice par paſſion, par intérêt ou par fanatiſme un bon citoyen, un homme innocent, le Roi a rétabli la mémoire de cette victime de l'iniquité, l'honneur & la fortune de ſa malheureuſe famille, qu'il a en même tems ordonné la punition de ces juges indignes de porter un titre ſi reſpectable. On ne ſauroit trop publier pour le bien des hommes, les actions d'un Roi qui honorent l'humanité. Je veux que le gazetier faſſe également connoître au public les bonnes actions, ou la bonne conduite du cultivateur, de l'artiſan, du pere, de la mere de famille, du citoyen, du magiſtrat, & le détail circonſtancié d'une action qui lui paroît honnête & intéreſſante; qu'il n'annonce la mort

que des hommes qui ont honoré la patrie par la pratique de la vertu; qu'il s'applique à indiquer les personnes laborieuses qu'il seroit à propos d'encourager, des sujets intéressans qu'il seroit avantageux d'instruire, les particuliers honnêtes & indigens qu'il seroit nécessaire de secourir; je suis assuré que les habitans de ma colonie iront au-devant de tous les besoins de l'humanité: Et qu'il publie enfin tous les projets qui auront pour but quelques avantages pour le public.

Tu as eu le bonheur de vivre chez les Australiens, tu auras sans doute encore celui de mourir chez eux. Tu conviendras cependant que je serai plus heureux que toi en réunissant un grand nombre d'hommes en société dans un beau pays, & en formant une nation qui sçaura honorer & pratiquer les mêmes vertus.

Je ne pus m'empêcher d'approuver son projet, qu'il étoit en état de bien exécuter. J'aurois seulement de-

ſiré en détacher une idée de fanatiſme qui l'accompagnoit, mais peut-être étoit-elle néceſſaire pour animer le courage qu'exigeoit une entrepriſe ſi élevée, que je concevois à peine qu'un ſimple particulier eût oſé la former.

Pen s'aperçut de mon inquiétude. T'aurois-je fait de la peine, me dit-il, en t'abordant le chapeau ſur la tête, & en te tutoyant? Je ne puis ſouffrir ces titres de grandeur, d'excellence, d'alteſſe, que des hommes exigent de leurs ſemblables, ni tous ces complimens, ces reſpects, ces révérences, dont on eſt ſi prodigue. C'eſt un commerce de menſonges, de fauſſetés & de flatteries, qu'on a mis à la place de la bonté, de la bienfaiſance & de l'amitié que tous les hommes ſe doivent réciproquement. La différence que tu vois dans mon habit, ne ſeroit qu'une affectation puérile, ſi j'y attachois une idée de mérite ou de vertu. Je ne le porte différent de ceux des autres hommes,

que comme un avertiſſement continuel de ce que je ſuis, & que l'homme ne ſe peut donner aucun mérite par ſon extérieur. Comme j'approuve qu'un homme porte les marques de ſa dignité pour être ſans ceſſe averti d'en remplir tous les devoirs; j'aime qu'à cela près, la ſimplicité de ſes habits lui rappelle auſſi continuellement qu'il n'eſt qu'un homme. Ainſi un Roi Indien priſonnier qu'on avoit vêtu magnifiquement à l'Européenne fit une très-bonne réponſe au Général Eſpagnol qui lui demandoit qui il étoit. *Otes moi ces vêtemens, lui dit-il, afin que je me reconnoiſſe.* Quand j'aurai réuni & formé ma nation, ſi mes habitans veulent vivre comme les Auſtraliens, je ne les gênerai pas à l'égard de leurs habits; mais tant qu'ils vivront parmi des hommes corrompus, je ſuis bien aiſe que cet habit les avertiſſe de ſe tenir ſur leurs gardes, & de ne pas leur reſſembler.

Je lui aurois répliqué pour le détourner d'allier de si petites idées avec des idées si grandes; mais il ne m'en donna pas le tems. Il s'en alla travailler à l'exécution de son armement. Il revint peu de jours après. Je pars incessamment, me dit-il, je n'ai été que trop long-tems témoin des calamités que la fureur de l'ambition & un amour aveugle de la liberté répandent ici. Je me hâte de quitter cette terre dévastée, pour ne pas voir peut-être encore de plus grands maux auxquels je ne puis apporter de remede. Si tu n'étois pas Australien, je t'aurois proposé de te faire Pensilvain. Je te quitte avec un regret infini; je souhaite que tu puisses bientôt rejoindre tes amis. Il me remit, en prenant congé, un papier cacheté qu'il me fit promettre de n'ouvrir qu'après qu'il seroit parti.

J'appris peu de jours après que Pen étoit parti avec deux vaisseaux chargés d'*Amis*. J'ouvris alors le papier

qu'il m'avoit remis en me quittant. Il renfermoit un ordre à ſon banquier de me compter dix mille livres ſterlings pour s'acquiter de pareille ſomme qu'il reconnoiſſoit me devoir. Il avoit regardé ſans doute comme une dette contractée avec moi la promeſſe qu'il m'avoit faite de faire les frais de la moitié de mon armement, dont il ne ſe croyoit pas libéré. Ce n'étoit pas aſſez pour lui que je lui euſſe rendu ſa parole : il ſe crut diſpenſé en conſéquence de m'accompagner, mais non de fournir les fonds qu'il m'avoit promis. Il avoit, contre mon idée, diviſé ſon engagement en deux obligations, dont il avoit laiſſé ſubſiſter celle-ci. Il augmenta bien le regret que j'avois de ne pouvoir faire connoître aux Auſtraliens un Anglois d'un caractere ſi doux, ſi humain, & d'une probité ſi délicate & ſi rigoureuſe. Je ne ceſſois de rendre hommage au vertueux zêle pour le bien de l'humanité qui animoit le jeune

Pen : je le voyois avec une joye infinie se placer au rang du petit nombres des bienfaiteurs du genre humain. Je ne pouvois rejetter le secours qu'il me donnoit sans blesser la délicatesse de ses sentimens ; car indépendamment de l'obligation qu'il croyoit en avoir contractée avec moi, il s'en étoit imposé lui-même une autre, dont il s'acquitoit en même tems, qui étoit de faire du bien aux hommes le plus qu'il lui étoit possible, & je l'avois vu fort souvent affligé par le refus qu'on faisoit de recevoir ses bienfaits.

Le bruit se répandit enfin dans le public qu'un Anglois qui avoit été du voyage que fit le chevalier Drake aux Terres Australes sous le regne de la Reine Elisabeth, étoit depuis peu de retour à Londres. On m'avoit représenté comme un homme très-intéressant à voir & à entendre. Quelques-uns disoient même que j'étois Australien, d'autres calculoient mon âge sur le pied du tems qui s'étoit

écoulé depuis le voyage du Chevalier Drake, & quoique je n'euſſe que quatre-vingt cinq ans, on m'en donnoit plus de cent: & comme on ajoûtoit que je paroiſſois en avoir tout au plus quarante, on concluoit de là qu'infailliblement j'étois adepte. J'avois excité ſans m'en douter la curioſité du petit nombre de perſonnes qui n'étoient occupées par aucune faction. Milord Saunderſon étoit de ce nombre. Il étoit également mécontent de tous les partis & de lui-même. Il étoit redevable à ſon humeur & à ſa complexion mélancolique qui lui faiſoient mener une vie rangée, de la réputation d'homme vertueux. L'idée du bonheur des Auſtraliens dont il avoit entendu parler, me procura ſa viſite. Litleton qui croyoit que je pourrois le mettre au rang des Anglois dignes des Auſtraliens, me l'amena. Je cherche le bonheur, me dit Milord Saunderſon en m'abordant; je ſçais que vous le connoiſſez, & ſi

je n'apprends pas de vous où je puis le trouver, je dois y renoncer.

Je ne connois dans le monde, lui dis-je, que les Auſtraliens & les Taucaliens qui en jouiſſent. Il ne ſeroit cependant pas néceſſaire d'aller le chercher aux Terres Auſtrales, ſi on vouloit de bonne foi ſe le procurer. La plupart des hommes pourroient le trouver dans leur patrie; même dans la notre malgré les diviſions qui l'agitent. Les Auſtraliens ne connoiſſent preſque point les devoirs de l'amitié, qui ſont heureuſement remplacés chez eux par ceux de l'humanité. Ils n'entendent rien à nos maximes; *que nous devons avoir beaucoup de perſonnes qui nous ſouhaitent du bien, mais peu d'amis. Que la douceur multiplie les amis, & que le discours affable attire des ſaluts obligeans. Qu'il faut vivre en paix avec tout le monde, mais n'avoir pour ſon conſeiller qu'un ſeul entre mille. Que ſi on veut acquérir un ami, il faut le mettre à l'épreuve, & ne pas ſe*

hâter trop de se fier à lui. Qu'il y a tel homme qui est ami pendant qu'il y trouve son avantage, mais qui se retire au jour de l'adversité. Qu'il faut se séparer de ses ennemis, & être en garde avec ses amis. Que l'ami fidele est une puissante protection, & que celui qui l'a trouvé a découvert un trésor &c, & autres maximes pareilles. Les Australiens ne connoissent qu'une loi, qui régle tous leurs sentimens & toute leur conduite. Cette loi en leur faisant regarder & traiter tous leurs semblables comme d'autres eux-mêmes, ne laisse dans leur société aucune place, aucun tems, aucune occasion à l'application d'aucune de ces maximes sur l'amitié. Ils se souhaitent naturellement tous du bien les uns aux autres, ils sont pleins de douceur, affables, obligeans; ils n'ont point de choix à faire en amitié: ils sont tous également amis. Ils n'ont jamais de motif de se méfier de personne: leur confiance mutuelle est sans réserve; parce que parmi eux jamais

mais perſonne n'eſt trompé. Le plaiſir de rendre ſervice eſt l'unique intérêt qui anime celui qui le rend, & celui-ci s'eſtime plus heureux que celui qui le reçoit. C'eſt ainſi que penſe & agit naturellement tout Auſtralien envers tout autre Auſtralien qu'il n'a jamais vu, même envers un étranger tout-à-fait inconnu; parce que chaque Auſtralien trouve ſon bonheur dans celui de ſon ſemblable; parce que chaque Auſtralien ſçait jouir du bonheur d'autrui.

Tous les Auſtraliens jouiſſent, comme vous voyez, du bonheur de leur nation. Il ſeroit bien impoſſible à un Européen de les imiter en cela; car il n'y a pas une nation en Europe, qui ſoit ou qui ſe croye heureuſe. Mais il n'y a point d'homme qui ne puiſſe les imiter en tout le reſte: Parce qu'il y a peu d'hommes parmi nous qui ayent le cœur Auſtralien, nous avons recours au ſecours de l'amitié. Je l'approuve à l'égard de la confiance, que

nous ne devons accorder qu'à un ami : à cela près nous devons traiter tous nos semblables comme des amis, & nous jouirons de tout le bonheur dont on peut jouir parmi les Européens.

Assurément, je souhaite, me dit-il, du bien à tout le monde, mais je ne puis en faire à personne. Mon pere m'a laissé beaucoup de terres & beaucoup de dettes ; mon grand-pere en avoit usé de même à son égard, & mon pere les avoit payées par un mariage. C'est ainsi qu'en usent tous les Gentilshommes. Je devrois donc me marier pour payer les dettes de mon pere, & alors j'aurois de quoi faire du bien à mes semblables. Mais je frémis lorsque je pense à l'esprit de division qui déchire notre patrie. Cet esprit de parti & de factions se perpétue tellement parmi nous, que nous ne pouvons manquer de le transmettre à la postérité. Je plains nos descendans pour lesquels je ne vois que misere & calamités. Je ne veux pas

augmenter le nombre des malheureux : je ſuis donc obligé de renoncer au mariage par amour pour l'humanité. Je reſte donc ainſi endetté, & je ne puis avoir dans mes terres la quantité de chiens & de chevaux que je devrois entretenir en véritable gentilhomme Anglois, & faire vivre ainſi un grand nombre de perſonnes à ma ſuite.

Je fais grand cas de l'amitié, & je me plais beaucoup à entendre ſur cela de belles maximes. Mais ſi vous fréquentiez comme moi le grand monde, vous ſeriez bientôt convaincu qu'on n'y trouve jamais l'occaſion d'en faire l'application. Je n'y vois perſonne qui s'occupe de l'amitié; chacun y parle de ce qui l'intéreſſe, & l'amitié n'intéreſſe perſonne. Je vivrois agréablement avec un ami vertueux & diſcret; mais je l'ai cherché en-vain, je ne l'ai pas encore trouvé, & je déſeſpere de le trouver.

J'ai fréquenté pluſieurs ſociétés

d'hommes qui s'assemblent, disent-ils, pour jouir d'une conversation honnête. J'ai souvent trouvé d'honnêtes gens, d'un naturel paisible, qui demeuroient assis les uns avec les autres à boire du pounch ou à fumer une pipe pendant plusieurs heures sans dire un mot. Je vais dans un caffé, j'y fume une pipe sans goût; j'y lis des nouvelles sans plaisir; je m'y propose un entretien agréable avec ceux qui y sont; mais je n'y trouve aucun intérêt: je me déplais au milieu d'une troupe de gens avec lesquels je n'ai rien à faire.

Si je vais au théâtre, je n'y vois que mensonge & artifice souvent grossier. Je demande si ce n'est pas insulter des hommes raisonnables que de vouloir les amuser en mettant sur le théâtre la mer, une tempête, le tonnerre, deux armées rangées en bataille, & mille autres absurdités pareilles. Je ne fais pas plus d'attention aux décorations & à l'art d'en impo-

ſer aux ſpectateurs que les Italiens appellent *la ſurberia della ſcena*, qui ne peut frapper que des ſots ou des enfans. Mon goût pour le théâtre me fait ſouffrir infiniment, parceque le théâtre eſt mal ordonné.

Je me trouve obligé d'aller à l'audience d'un miniſtre pour lui parler de mes affaires; car les créanciers de mon pere m'en donnent de tems en tems. Je trouve un homme réſervé, qui joint la fierté à la gravité que ſa place exige. Je le vois recevoir les hommages d'une foule d'adorateurs, qui tous croyent ou font ſemblant de croire qu'il eſt un homme habile & bienfaiſant. Je perce la foule, je lui parle de mon affaire, qu'il écoute avec un air ſi diſtrait qu'il ne me permet pas de la lui faire entendre. Sa réponſe en quatre mots m'aſſure qu'il ne l'a point compriſe. Je me retire indigné d'un monde de flateurs, & très-mécontent du miniſtre.

C'eſt un malheur pour moi d'avoir

du goût pour la musique, la peinture & l'architecture. Je ne trouve ni musiciens, ni peintres, ni architectes; mais des gens qui écorchent mes oreilles, & d'autres qui choquent mes regards. J'aime la lecture, mais quels sont nos livres qu'un homme raisonnable puisse lire? Je cherche dans la lecture l'utile & l'agréable, & ne cherchant que cela, je réduis nos livres les plus estimés à autant de feuilles volantes, & des milliers de volumes à rien. Ma vie se trouve donc misérablement réduite à m'habiller le matin & me déshabiller le soir, à me lasser, à me fatiguer & à m'ennuyer pendant le jour; en un mot à satisfaire éternellement sans goût & sans plaisir des besoins que je vois renaître sans cesse: ensorte que la vie triste que je mene n'est qu'un fardeau insuportable, dont il faut que je me débarrasse si je n'y puis rien changer.

Milord Saunderson n'attendit pas ma réplique, & s'en alla encore plus

triſte qu'il n'étoit venu.

A cette viſite ſuccéda celle d'un François, homme auſſi gay que Milord Saunderſon étoit triſte. Je viens voir, me dit-il en entrant avec un air libre & fort content de lui-même, un homme rare, un homme unique, un homme qui eſt encore jeune à l'âge où les autres meurent de vieilleſſe : cela eſt prodigieux ! j'ai vu bien du monde dans mes voyages; & je n'ai rien vu qui pût me faire autant de plaiſir qu'un entretien avec vous.

Vous avez donc beaucoup voyagé, lui dis-je, cela me ſurprend, car les François ne voyagent gueres. D'ailleurs vous me paroiſſez fort jeune.

Sans doute, j'ai voyagé beaucoup, me répondit le gentilhomme François ; j'ai déjà vu une partie de la France depuis Paris juſques à Calais, & l'Angleterre depuis Douvres juſques à Londres, & je compte voyager encore beaucoup en m'en retour-

nant par la Hollande, les Pays-Bas & la Flandres. Mais à propos de voyages c'eſt à vous qu'il appartient de parler de voyages. On dit que vous avez été aux Terres Auſtrales. Je voudrois bien y avoir été auſſi, mais je ne voudrois pas être obligé d'y aller; j'en ai bien aſſez de la mer; car depuis Calais jusques à Londres j'ai été tourmenté à mourir pendant deux mortelles heures. Je ſuis aſſez fâché de ne pouvoir m'en retourner par terre. Je ne voudrois pas vous importuner, ni être indiſcret; mais je ſuis extrémement avide de connoiſſances nouvelles, c'eſt pour en acquérir que je voyage depuis un grand mois; & c'en eſt une pour moi bien intéreſſante que celle des Terres Auſtrales dont la découverte me paroît un prodige. Dites-moi, je vous prie, avez-vous connu beaucoup de nations différentes dans ce nouveau monde? Celles que vous avez connues ont-elles quelque reſſemblance

avec nous? quels ſont leurs vétemens, leur façon de vivre, de faire la guerre, leurs jeux, leurs amuſemens? Comment les femmes vivent-elles avec les hommes? Sont-elles belles? Ces gens-là connoiſſent-ils la galanterie, le ſpectacle, la danſe, la muſique, le jeu, la promenade? Ont-ils des arts, des ſciences, & ſçavent-ils jouir des plaiſirs de la ſociété? J'obſerve avec ſoin toutes ces choſes-là dans mes voyages, & ſi vous avez la bonté de me raconter tout ce que vous avez vu, je ſerai auſſi avancé à mon retour à Paris, que ſi j'avois été moi-même aux Terres Auſtrales.

Je ſuis bien fâché, dis-je à ce gentilhomme François ſi avide de connoiſſances, que les préparatifs de mon prochain départ ne me laiſſent pas le tems de répondre à un ſi grand nombre de queſtions. Je dois m'embarquer ſous peu de jours dans un vaiſſeau que j'ai fait armer pour retourner aux Terres Auſtrales, où eſt au-

jourd'hui ma patrie, où je ſuis attendu avec impatience par ma famille & mes amis. Vous jugez bien que j'ai à preſent ici fort peu de tems à moi.

Je m'aperçus qu'il étoit piqué de mon refus de répondre à ſes questions. Il voulut m'en marquer ſon reſſentiment par un reproche qu'il crut très-ſenſible pour un Anglois. Je ſuis pénétré d'eſtime pour vous, me répliqua-t-il, mais dites-moi, avez-vous le droit de renoncer à votre patrie? Un fils peut-il ſe ſouſtraire à l'obéiſſance paternelle? Eſt-il en votre pouvoir de rompre les liens formés par votre naiſſance qui vous uniſſent à votre nation? Je ne reconnois pas en vous cet amour ſi naturel de la patrie par lequel les Anglois ſe diſtinguent de toutes les autres nations.

Oui ſans doute, lui dis-je, j'ai le droit de renoncer à ma patrie; lorsque la néceſſité m'y oblige, ſoit par-

ce qu'elle m'a traité avec injuſtice, ſoit parce que je me ſuis trouvé expatrié malgré moi ; & c'eſt ce qui m'eſt arrivé. Je me dois à-préſent à des engagemens plus ſacrés, qui ſont ceux de pere & d'époux. L'obéiſſance paternelle qui ne peut ſe comparer avec ce qu'on doit à la patrie, a auſſi ſes limites. Un pere injuſte, un pere tyran, éloigne ſon fils de ſa maiſon ; mais il ne l'éloigne pas de ſes devoirs. Son fils vertueux ſe retire dans le ſilence & le reſpect ; ſi ſes plaintes ſont ameres, elles ſont tendres, & au moindre ſigne, au moindre ſoupçon de beſoin, il vole auprès de l'auteur de ſa vie : il eſt toujours prêt à aller arroſer les mains paternelles de ſes larmes.

Je n'aime point à diſputer, interrompit le François ; puiſque vous êtes poſſédé de l'amour des Terres Auſtrales, je vous ſouhaite un bon voyage : j'aime mieux que vous y alliez que moi.

Mon gentilhomme François se retira dans le moment, fort mécontent sans doute de ma conversation, & moi très-content d'en être quitte à si bon marché. J'aime bien qu'un François veuille donner des leçons en Angleterre sur l'amour patriotique! aucun Européen n'a des mœurs plus douces, n'est plus sociable & même n'a plus d'esprit que le François; c'est bien dommage qu'il soit jeune pendant si long-tems; car le jugement est un fruit qui mûrit lentement en France. Je résolus de ne plus me prêter ainsi à la curiosité du premier venu. Je fis fermer ma porte à toute personne inconnue contre l'usage que j'avois contracté chez les Australiens qui la laissent toujours ouverte; & je ne m'occupois que des soins que demandoit mon armement pour en accélérer l'expédition, lorsque Valler revint me voir.

Valler étoit devenu membre de la Chambre des Communes; il étoit

resté vertueux ; il n'avoit consenti à faire le premier pas dans la route de la fortune, que pour conjurer l'orage qui menaçoit la liberté de la nation, mais il s'étoit flatté en-vain de ranimer le zêle patriotique de quelques citoyens livrés aux vues ambitieuses de Cromwel. On avoit nommé des Commissaires, non pour juger, car des Commissaires ne jugent point, mais pour condamner le Roi. Valler n'avoit pu engager la Chambre à suivre des voyes plus régulieres : les nouveaux principes du gouvernement politique des Chefs la rendoit insensible à l'horreur d'un événement qu'il n'étoit que trop facile de prévoir. Valler vint me voir le jour même que la Chambre nomma des Commissaires au Roi. Je ne veux pas, me dit-il en m'abordant, servir des tyrans. Je ne m'étois éloigné de vous que pour me livrer tout entier à mon premier devoir, que pour donner tout mon tems & toute mon attention au service de

la patrie. Je n'ai fait que de vains efforts. Voici les principes de gouvernement & de politique que Cromwel a préſentés à la Chambre, qui ont acquis tous les ſuffrages, excepté le mien. „ On voit ſouvent", a-t-il dit, „ des démarches qui paroiſſent baſſes, & qui ne le ſont pas; „ il ſuffit que la néceſſité exige ce „ que l'on fait, pour être à l'abri de „ tous reproches; ce qui eſt humiliation dans un tems eſt gloire dans „ un autre; tout dépend des circonſtances & de la poſition où l'on ſe „ trouve. Que l'on nous définiſſe „ ce que l'on appelle honneur & réputation dans un gouvernement politique; car il y a des choſes parmi „ nous dont on entend toujours prononcer le nom ſans qu'on ſoit jamais d'accord ſur la vraie ſignification. Toutes les ſociétés politiques ſont dans un état forcé, elles ſont cenſées n'avoir point de „ volonté libre; auſſi toutes leurs dé-

„ marches ſont juſtifiées par la né-
„ ceſſité où elles ſont de les faire.
„ Une nation ne ſçauroit perdre ſon
„ honneur, parce que abſolument
„ parlant elle n'en a point. Le pré-
„ jugé que l'on appelle de ce nom,
„ ne regarde que les particuliers.
„ Le peuple que nous repréſentons
„ ici ne connoît d'autre honneur que
„ celui de ſes intérêts. Procurons-
„ lui une agriculture floriſſante, un
„ grand commerce & une induſtrie
„ qui l'enrichiſſe, & je vous répons
„ de ſon approbation. La réputa-
„ tion eſt encore une choſe idéale :
„ elle n'a point de détermination
„ fixe. Une nation la perd dans une
„ occaſion, & la recouvre dans une
„ autre. On ſçait trop en Europe
„ ce que vaut la nation Britannique,
„ pour qu'on ceſſe de l'eſtimer."

Ces principes, comme vous voyez, autoriſent, continua Valler, & juſtifient toute ſorte d'entrepriſes; & ne nous permettent pas d'attendre

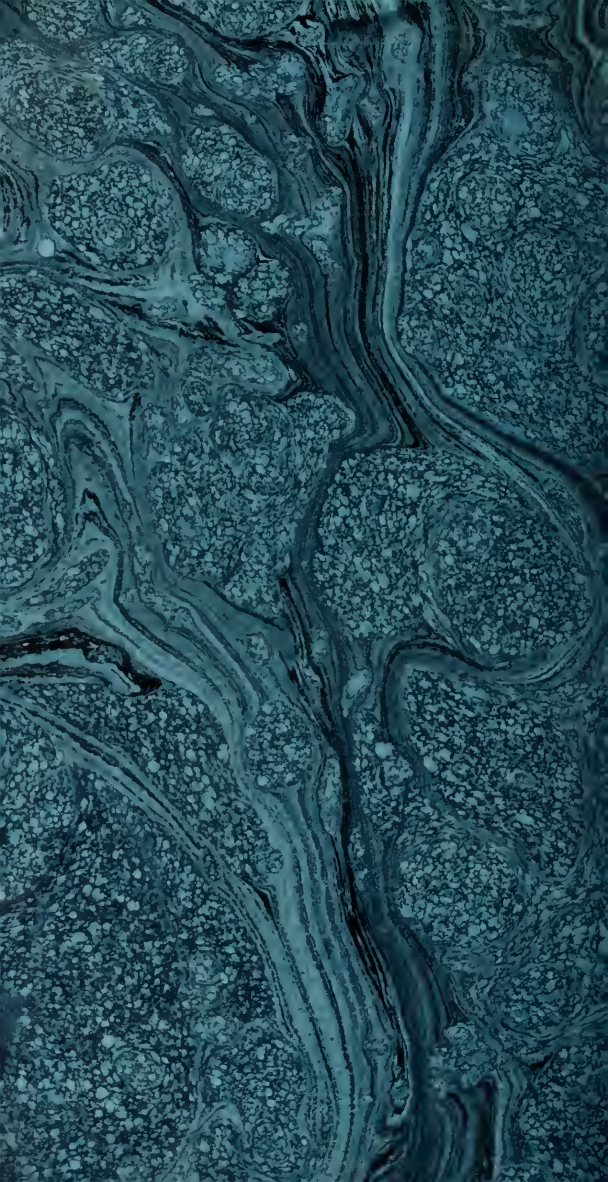
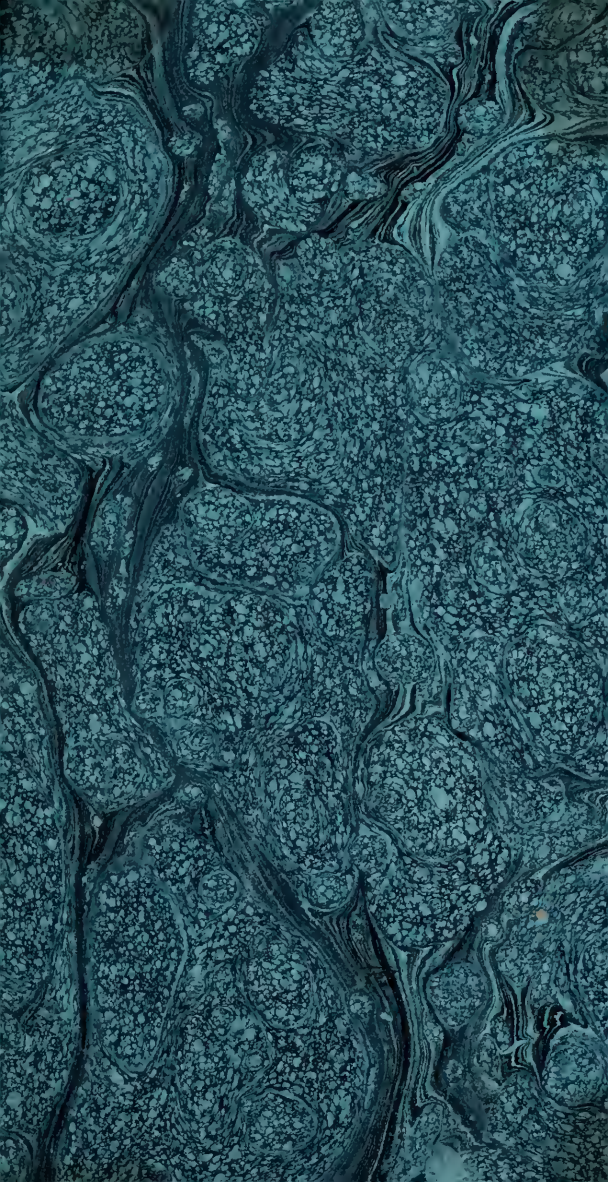
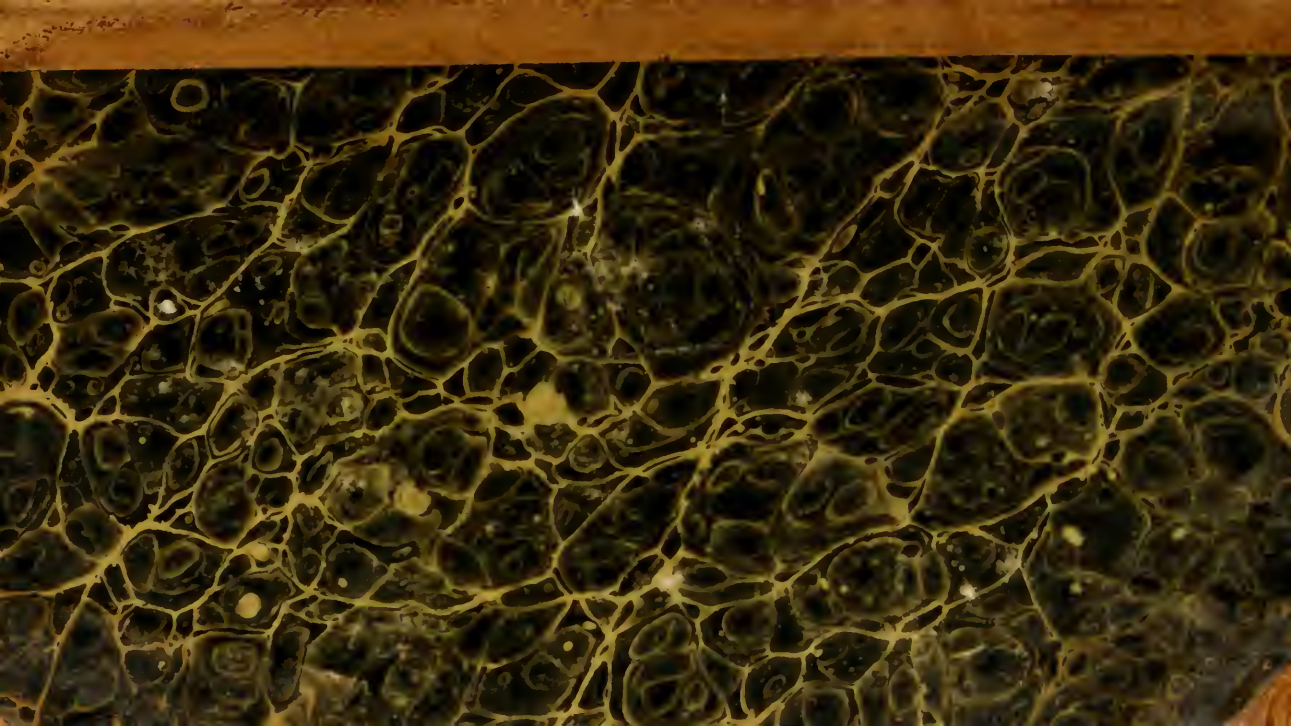
des actes de paix & de justice. Allons chercher dans une contrée plus heureuse, la paix, la justice & la liberté. Puisqu'il ne nous est plus permis d'être Anglois, partons, allons vivre chez une nation qui honore & pratique la vertu, qui connoît le prix de la liberté, & qui en jouit; & chez laquelle tous les droits de l'humanité sont chers & respectés.

Nous voilà occupés, Valler, Litleton & moi, des soins d'armer un vaisseau convenable pour la Mer du Sud; car le public ignoroit mon dessein de retourner aux Terres Australes. Cependant les Indépendans réunis avec les Presbitériens croyent la mort du Roi nécessaire à leur dessein d'établir une République. L'Angleterre est en effet une République pendant un moment gouvernée par la Chambre des Communes, qui avoit supprimé la Chambre-Haute & qui avoit pris le titre de Parlement de

la République d'Angleterre. La révolution n'étoit pas finie, Cromwel l'acheva. Il composa la Chambre des Communes à son gré, & se fit déclarer Protecteur, le 22 Decembre 1653. Cromwel, dit-on alors, vient d'asservir sa nation par des crimes, mais il la gouvernera par des vertus. Je le souhaite, mais ce ne sera pas des vertus Australiennes. Je pars en versant des larmes sur les chaînes de mes anciens compatriotes. Je laisse mon Journal entre les mains d'un ami vertueux à qui les liens d'une famille nombreuse n'ont pas permis de venir avec moi chercher une vie douce & innocente, & jouir des charmes de la vertu aux Terres Australes. Je l'ai prié de le rendre public.

Je propose donc à mes chers Compatriotes avec soumission les exemples de vertu de Guillaume Pen, Litleton & Valler, & pour modele du gouvernement le plus propre à ren-

dre une nation heureuſe, celui des Auſtraliens, ou celui de Taucala. Je me flatte que le public y prêtera toute ſon attention. J'invite ceux qui ſont ſenſibles au mal préſent, au-lieu de blâmer ma propoſition, d'en faire une meilleure: ils rendront ſervice à la patrie, & je les en féliciterai de tout mon cœur. Je ſuis un ſincere ami de ma patrie.

ROBERTSON.

* * * * * * *
* * * * *
* * *
*